PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SEP 30

REVUE DE PARIS

15 SEPTEMBRE 1935

ANDRÉ MAUROIS.	*Harold Nicolson.*	241
HAROLD NICOLSON.	*Lorsqu'on préparait la Paix.*	255
FRANCIS CARCO.	*Brumes.* — II	282
JEAN MASSIP.	*La Situation politique en Angleterre.*	314
FRANÇOIS PORCHÉ.	*Tolstoï entre les Violents*	337
GEORGES MAUCO.	*Le Problème des Étrangers en France.*	375
JULES SAGERET.	*Caméléons marins*	407
MARCEL GRIAULE.	*Campagne en Abyssinie?*	430
GEORGES POUPET.	*La Saison de Salzbourg*	441
A. ALBERT-PETIT.	*L'Histoire*	458
ALBERT FLAMENT.	*Côte méditerranéenne.*	469

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs

42e ANNÉE *NUMÉRO 18*

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Une chronique de la Revue de Paris *de septembre* 1835 *est consacrée à l'orateur Irlandais O'Connell, qui, à ce moment, menait une campagne particulièrement violente pour l'émancipation de ses compatriotes.*

O'Connell, le grand agitateur O'Connell! le saltimbanque O'Connell! l'éloquent O'Connell! le misérable O'Connell! — à la gloire O'Connell! — à la potence O'Connell! Voilà les cris si divers que nous entendons depuis huit jours et que toute l'Europe répète en ce moment avec rage, avec amour...

D'où vient tout ce bruit? D'où vient cet empressement incroyable? Pourquoi cet orateur de la borne, déjà vieilli dans ce genre de combats, fait-il à l'instant même plus de bruits dans le monde que lord Byron en personne quand il eut jeté à la face de l'Europe l'ironie et le mépris des premiers chants de Don Juan? Cet O'Connell en effet n'est pas un homme d'hier, un nouveau dans l'arène, une torche nouvellement allumée dans l'incendie des partis. C'est un nom que la pauvre Irlande répète avec enthousiasme et respect depuis 1805, à une époque où nous n'étions pas encore nés, nous autres qui serons bientôt toute la génération actuelle. Voici déjà trente ans que l'agitateur, comme on l'appelle, soulève et comprime, au gré de sa passion et de sa colère, ses concitoyens qui ne jurent que par lui. Depuis trente ans, il s'est révélé au gouvernement anglais, cet ennemi implacable de l'Angleterre...

Trente ans! Et l'Angleterre, depuis trente ans, ne s'est pas encore lassée du nom de la parole et de la colère de ce vivace O'Connell!

Voici donc un homme, qui, tout d'un coup, au milieu du silence de son pays, quand toute la législature anglaise se repose de ses travaux, élève une voix pleine de fiel et de courroux. A qui en veut cet homme? Aux plus grandes renommées, aux noms les plus illustres de l'Angleterre. Le premier qu'il attaque, c'est lord Wellington, le héros anglais, et il l'attaque avec une violence incroyable, même en France, où le nom de Wellington est associé à de si tristes souvenirs. Tout ce que la violence et la rage peuvent enfanter d'injures, tout ce que l'hyperbole la plus virulente peut trouver de déclamations calomnieuses, O'Connell le jette à pleines mains au lord Wellington...

Ce n'est pas tout. O'Connell, qui a été paisible toute cette année, a besoin d'exprimer toute sa haine et toute sa fureur. Sa lettre à lord Wellington aurait suffi à apaiser toute autre rage politique; elle n'a servi qu'à allumer celle d'O'Connell. Il se lève alors tout d'un coup au milieu de son peuple d'Irlande, et il dit qu'il va parler. Aussitôt toute l'Irlande d'accourir et de s'empresser haletante autour de l'orateur. En vain l'Irlande est la plus pauvre des nations, en vain a-t-elle besoin de sa journée pour vivre, l'Irlande aura toujours une journée au service d'O'Connell. C'est sa joie, c'est sa passion, c'est sa vie. Elle vit de cette parole, cette pauvre Irlande si misérable, mendiante et révoltée à la fois. Elle prête l'oreille à O'Connell, et elle tend la main à l'Angleterre, c'est son métier. O'Connell parle donc, et cette fois encore il entasse invectives sur invectives contre la puissance britannique. Il s'agite, il est immobile; il crie en hurlant, ou bien il a recours à l'ironie. Il passe facilement du rire aux larmes, du blasphème à la prière. Il égratigne, il mord, il écume. Il prend à corps toute la grande aristocratie anglaise, et il la couvre d'ordures...

Nous ne dirons pas que M. O'Connell est un orateur, mais nous dirons qu'il avait reçu de la nature plusieurs des rares et excellentes qualités qui font l'orateur : beaucoup d'abondance et une grande facilité d'élocution, beaucoup de conviction et une grande véhémence; homme de sang-froid et de raillerie quand il veut, il sait prendre tous les tons et tous les langages. Le cœur même ne lui manque pas, témoin ce touchant passage de son dernier discours, quand il parle *des lacs, des marécages... et des vallons de sa chère Irlande...*

Oui, il avait beaucoup des grandes qualités de l'orateur, mais la patience, la modération, le goût, le tact, tout cela lui a manqué, et l'exagération de ses grandes qualités les a perdues.

HAROLD NICOLSON
ET LA CONFÉRENCE DE PARIS

L'ouvrage de Harold Nicolson sur la Conférence de Paris (Peacemaking), ouvrage d'où sont tirées les pages que l'on va lire, se compose, dans le texte anglais, de deux parties tout à fait distinctes : la première est un remarquable essai sur la diplomatie par conférences; la seconde est le journal, tenu par Harold Nicolson, alors jeune secrétaire d'ambassade, pendant les discussions qui précédèrent la conclusion du Traité. C'est un fragment de cette seconde partie que l'on trouvera plus loin.

Beaucoup des jugements portés dans ce journal sur les négociateurs de tous pays, Français, Italiens, Grecs, Tchèques, nous surprennent et même parfois nous choquent. Il faut, en les lisant, tenir compte des passions du temps, qui étaient vives, et savoir que Nicolson lui-même, méditant avec un recul de vingt ans sur ce drame, en a jugé les acteurs avec infiniment plus d'indulgence. C'est la raison pour laquelle nous avons demandé à M. André Maurois de résumer et de commenter, pour le lecteur français, la première partie de l'œuvre de Nicolson, trop longue malheureusement pour que nous puissions la donner tout entière. N. D. L. R.

I

Les historiens américains de la Conférence, et quelques-uns de ses historiens européens, ont donné l'impression que deux diplomaties, à Paris, se seraient affrontées : une diplo-

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

matie secrète, faite par des professionnels, fondée sur la défense d'intérêts nationaux et égoïstes, et une diplomatie nouvelle, diplomatie au grand jour, faite par des hommes d'État et fondée sur de grands principes de droit international. « La Conférence a été peinte, écrit Nicolson, comme un conflit des Puissances de Lumière, représentées par le président Wilson, et des Puissances des Ténèbres, représentées par M. Clemenceau. Cette version dramatique est simple, mais n'est guère exacte. »

Nicolson considère que ce fut une grande faute que d'avoir voulu ainsi transformer en une question d'éthique ce qui était essentiellement une question technique. Il ne pense pas que la Conférence de Paris ait donné à l'Europe une bonne paix. Mais, de cet échec, il accuse moins la mauvaise volonté des hommes que la difficulté de la situation et il ajoute que, si critiquables que soient les traités, il n'était guère possible dans les circonstances données de faire mieux.

Nicolson, en venant à Paris, était, comme beaucoup de ses amis anglais, profondément wilsonien. Il venait de relire un livre sur le Congrès de Vienne et croyait comprendre exactement les erreurs commises par les « aristocrates réactionnaires » qui avaient représenté la Grande-Bretagne en 1814. Ceux-ci, pensait-il, avaient travaillé dans l'ombre et pour servir des intérêts dynastiques. Leurs successeurs travailleraient en pleine lumière et laisseraient aux peuples le droit de disposer d'eux-mêmes. Le Congrès de Paris demeurerait pour l'avenir un modèle.

Et non seulement Nicolson et ses amis croyaient aux Quatorze points du président Wilson, mais ils tenaient pour évident que les traités de paix ne pourraient être fondés que sur ces principes. En dehors de leur valeur morale, ceux-ci, en effet, leur semblaient avoir pour eux la force, représentée par la puissance financière et militaire de l'Amérique. « Ce qui rendait le wilsonisme si passionnément intéressant pour nous, c'était le fait que ce rêve millénaire était soudain appuyé par les ressources irrésistibles de la puissance la plus forte du monde. En Wilson, nous trouvions un homme qui représentait la plus grande force physique qui eût jamais existé, et qui, en même temps, s'était engagé ouvertement à soutenir les

théories les plus ambitieusement morales qu'aucun homme d'État eût jamais affirmées... C'était la première fois dans l'histoire que se rencontrait un homme possédant, non seulement le désir, mais une chance indiscutable d'imposer au monde de telles idées... Jamais un philosophe n'avait eu en sa possession de telles armes pour contraindre les princes de la terre. »

Quelques mois plus tard, le philosophe avait capitulé. La plupart de ses jeunes disciples ne croyaient plus ni en sa personne, ni en sa doctrine. Que s'était-il passé?

II

Nicolson attribue l'échec incontestable du wilsonisme à un ensemble de causes qu'il classe en trois groupes : des malentendus, des malchances, des fautes.

Le premier malentendu concernait la nature des Quatorze points. De ces tables de la loi existaient, en 1918, deux versions : la première était celle du président Wilson; c'était celle aussi que les Allemands avaient dans l'esprit quand le prince Max de Bade demandait au Président à négocier sur la base des Quatorze points. La seconde était une interprétation de ces commandements, donnée par le colonel House aux puissances alliées et associées, par une note du 29 octobre 1918. L'interprétation atténuait les textes du Président jusqu'à les annuler. Le deuxième point parlait de la liberté des mers; le commentaire autorisait le blocus. Le troisième point supprimait les barrières économiques; le commentaire ajoutait que naturellement on ne saurait interdire la protection des industries nationales. Et ainsi du reste.

La conséquence fut que les puissances ennemies et les puissances alliées ne parlèrent jamais le même langage. Les Allemands dirent qu'ils n'avaient accepté l'armistice que sur la garantie du président Wilson, et que les conditions énoncées par celui-ci n'avaient plus ensuite été observées. Les Alliés répondirent que les conditions avaient été observées, et que d'ailleurs si l'Allemagne, en novembre 1918, n'avait pas capitulé et demandé l'armistice, l'issue finale n'en eût en rien été changée. Les armées alliées seraient entrées en Allemagne

et la paix eût été imposée. « En d'autres termes, écrit Nicolson, l'idée que nous avions acheté la reddition de l'Allemagne par l'octroi des Quatorze points n'entra jamais alors dans nos esprits. »

Le second malentendu était entre l'Europe et l'Amérique. L'Amérique, protégée par l'Atlantique, désirait satisfaire son sens presbytérien de la moralité internationale, tout en dégageant sa responsabilité. « L'Anglo-Saxon, écrit sévèrement Nicolson, est doué d'une capacité illimitée pour exclure ses propres exigences pratiques de l'application des théories idéalistes qu'il cherche à imposer aux autres. » Mais quand les Latins commencèrent à examiner l'histoire des États-Unis eux-mêmes, à la lumière des Quatorze points, ils perdirent tout respect pour le wilsonisme. Il aurait fallu, pour les convaincre de la bonne foi du Président, que celui-ci fût un homme d'exceptionnelle largeur de vision, capable de comprendre leur point de vue et d'expliquer les apparentes divergences entre la conduite passée de son pays et sa doctrine présente. Malheureusement, ni la volonté du Président, ni son intelligence, n'étaient surhumaines — et ici commence le chapitre des malchances.

III

Les plénipotentiaires européens de 1918 : Clemenceau, Lloyd George, Orlando, représentaient des démocraties, c'est-à-dire des foules passionnées, légitimement irritées par la cruauté et la longueur de la guerre, et beaucoup plus désireuses de satisfaire leurs ressentiments que de créer une Europe viable. Ces plénipotentiaires étant tous en même temps des chefs de parti, soumis à la réélection, devaient tenir grand compte de ces exigences et leur situation parlementaire explique la plupart de leurs faiblesses.

A quoi l'on peut répondre que l'excitation des masses n'était pas seulement une malchance, qu'elle avait été l'œuvre d'une presse stylée par les gouvernements eux-mêmes et que Lloyd George, par exemple, aurait pu ne pas se donner le Parlement khaki qui fut pour lui, en 1919, une Chambre introuvable, mais insatiable. En fait, les gouvernements avaient été obligés

pendant la guerre, de chauffer à blanc leurs opinions publiques pour leur faire accepter des souffrances atroces. « Il est vain, dit Nicolson, de blâmer Lloyd George ou Clemenceau. L'état d'esprit de 1919 était un fait et un homme d'État qui n'en eût pas tenu compte eût été aussitôt renversé... Étant donnée l'atmosphère du temps, étant données les passions soulevées dans toutes les démocraties par quatre ans de guerre, il eût été impossible, même pour des surhommes, d'arriver à une paix modérée. »

« La tâche des négociateurs de Paris fut en outre compliquée par des circonstances particulières qui ajoutaient à la confusion. L'idéal que leur avait fait accepter en théorie le président Wilson, n'était pas seulement peu pratique en lui-même, mais surtout il eût exigé pour que l'on pût au moins s'en approcher, une collaboration intime et incessante des États-Unis. » Or, ce fut un des drames des discussions de Paris que le président Wilson, au moment où il y assista, ne représentait plus son pays. Les élections au Congrès avaient prouvé qu'il n'avait plus dans ce pays une majorité. S'il avait été un esprit réaliste, le mal eût été moindre, car il eût reconnu lui-même la difficulté et se serait fait accompagner à Paris par des hommes du parti opposé, afin que la responsabilité des décisions fût prise par la nation tout entière. Mais Wilson se refusait à reconnaître la vérité; et il était difficile, presque impossible, pour Balfour, Lloyd George ou Clemenceau, de lui dire ouvertement qu'ils ne croyaient plus qu'il eût le pouvoir de faire accepter un traité par le Sénat américain. Seulement, tous le savaient et cela laissait à l'arrière-plan de la négociation un esprit d'inquiétude et de méfiance qui ne permettait guère de faire œuvre solide.

Un autre phénomène naturel, contre lequel les hommes se sentirent alors impuissants, fut la terrible fatigue qui inspira bientôt à tous les acteurs de cette tragédie le désir d'en finir à tout prix et au plus vite. Il faut citer ici la belle description de Nicolson :

« Il n'est pas facile de reproduire, en employant le mécanisme silencieux des mots imprimés, la double obsession du vacarme et de la fuite du temps qui, au cours de la Conférence de Paris, fut le grand obstacle à toute réflexion tranquille

et à tout programme organisé. On écrit une phrase : « Ce fut une période de tension incessante. » Mais le ton sédatif d'une telle phrase, appliquée à la cacophonie précipitée de la Conférence de la Paix nous oblige à sourire. Ce n'est que par un film sonore que l'on pourrait donner une impression exacte de cette émeute chez des perroquets.

» Si j'avais à esquisser un tel scénario en me servant de mes propres impressions, le résultat serait à peu près le suivant : Pendant tout le film courrait un thème continu, qui serait le bruit du chariot ailé du temps; incessant, répété aussi serait le thème des journaux — dont les en-tête hurlaient contre les bavards de Paris, exigeaient la démobilisation : *Get the boys Back!* et aussi les millions d'affamés de l'Europe Centrale, les queues de prisonniers piétinant derrière les fils de fer barbelés, les flammes du communisme montant tantôt de Munich et tantôt de Budapest. A travers le grondement et le roulement constant de ce thème du temps percerait la dissonance plus aiguë d'autres sons : le cliquetis, pareil à celui des mitrailleuses, d'un million de machines à écrire; l'incessant piaillement des téléphones; la trépidation des motocyclettes; le ronflement des aéroplanes; la voix froide des interprètes : « Le délégué des États-Unis constate qu'il ne peut se ranger... »; l'éclat des trompettes; le tonnerre du canon des Invalides; le bruissement des dossiers; la voix d'une femme en châle noir chantant la *Madelon* devant un café; le craquement des Rolls-Royce sur le gravier des cours somptueuses et, à travers tout cela, le bruit des pas précipités, tantôt sur le plancher d'une galerie, tantôt sur l'escalier d'un Ministère, tantôt assourdi par l'épais tapis d'Aubusson d'un salon surchauffé.

» Ces motifs sonores seraient accompagnés par une rapide projection d'images décousues. Les paupières fatiguées et méprisantes de Clemenceau; les bottines noires à boutons de Woodrow Wilson; le mouvement circulaire et jovial des mains de M. Lloyd George; la langueur infinie de M. Balfour, décroisant lentement ses genoux; une suite de secrétaires et d'experts penchés en avant sur leurs cartes; Foch marchant à grands pas, avec Weygand se hâtant derrière lui. Les chaînes en argent des huissiers du Quai d'Orsay. De tels portraits seraient parsemés de dossiers, de feuilles d'agendas, de résolutions, de

procès-verbaux, de communiqués. Toutes ces images se succéderaient avec une extrême rapidité et, de temps à autre, devraient être synchronisées et surimposées.

» *The Plenipotentiaries of the United States of America, of the British Empire, of France, of Italy and of Japan, on the one part... It is resolved that, subject to the approval of the Houses of Congress, the President of the United States of America accepts on behalf of the United States...* Si cette frontière était prise en considération, il serait nécessaire de faire la correction indiquée en bleu. Autrement le chemin de fer vers Kaschau serait coupé... *These coupons will be accepted in settlement of the Table d'Hôte meals of the hôtel; the whole ticket is to be given up at dinner... M. Venizelos told me last night that he had concluded his agreement with Italy in the following terms : Italy will support Greek claims in Northern Epirus... From the point where the western boundary of the area leaves the Drave in a northerly direction, as far as the point about one kilomètre to the east of Rosegg. The course of the Drave downstream. Thence in a north-easterly direction and as far as the western extremity of the Worthersee, south of Vlelden. A line to be fixed on the ground. The median line of that lake. Thence eastwards to its confluence with the river Glané. The course of the Galnfurt downstream...* 1° Audition de M. Dmosky; 2° rapport de la commission interalliée de Teschen; 3° le rapatriement des troupes du général Haller; 4° rapport de M. Hoover; 5° prisonniers de guerre; 6° répartition de la marine marchande allemande... *From the coming into force of the present Treaty, the High Contracting Parties shall renew, in so far as concerns them, and under the reserves indicated, in the second paragraph of the present article, the conventions and arrangements signed at Berne on October 14th 1890, September 20th 1893, July 16th 1895, June 16th 1898, and September 10th 1906, regarding the transportation of goods by rail. If within five years of the coming into force of the present Treaty...* Le traité concernant l'entrée de la Bavière dans la confédération de l'Allemagne du Nord, conclu à Versailles le 23 novembre 1870, contient, dans les articles 7 et 8 du protocole final, des dispositions toujours en vigueur reconnaissant... *A meeting of the British Empire Delegation will be held*

on Tuesday the 14th instant at the Villa Majestic at 11-30 a. m.... Dr Nansen came to see me this morning. *He represents the urgent necessity of inducing the Supreme Council... An entertainment will be held on Saturday next at 9-30 p. m. in the Ball Room of the Hotel Majestic, in aid of the Dockland Settlement. Miss Ruth Draper has kindly consented to give us two of her well-known character sketches. Tickets may be obtained from the hall-porter*... Le baron Sonnino estime qu'il y a lieu d'établir une distinction entre les représentants des Soviets et ceux des autres gouvernements. Les Alliés combattaient les bolcheviks et les considéraient comme des ennemis. Il n'en était pas de même en ce qui concernait les Finlandais, les Lettons... *Telegram from Vienna. Count Karolyi has resigned ans, according to telephone message received by M. Coolidge this morning, from his representative at Buda Pesth, Communist Government has been formed under leadership of Bela Kun... Fate of Allied Missions uncertain... Wir wissen das die Gewalt der deutschen Waffen gebrochen ist. Wir kennen die Macht des Hasses, die uns hier entgegentritt, und wir haben die leidenschaftliche Förderung gehört, dass die Sieger uns zugleich als Ueberwundene zahlen lassen und als Schuldige bestrafen sollen...* »

« Une rapide succession de tels sous-titres, accompagnés par toute la gamme sonore que j'ai indiquée, donnerait une image plus vraie de l'atmosphère de la Conférence de la Paix qu'un récit chronologique, fait de mots imprimés. Si l'on pouvait y ajouter les couleurs, les odeurs et les sensations tactiles, l'image serait presque complète. La note dominante est blanche et noire : complets noirs, manchettes blanches, relevée de bleu et de khaki; les autres couleurs seraient le damas écarlate des rideaux du Quai d'Orsay, les tapis verts, les buvards roses, et les dorures d'innombrables petites chaises. Pour les odeurs, vous auriez l'essence, les rubans de machine à écrire, le vernis des meubles et le chauffage central, avec un relent de friction à la violette. Les motifs tactiles seraient la poignée en cuir d'une serviette bourrée de papiers; la sensation, aux pieds, de tapis très épais alternant avec les parquets cirés; la tension des muscles, causée par l'obligation de se pencher sans cesse sur de très grandes cartes; la sensation de

fragilité d'une chaise cannée qui a été occupée pendant des heures.

« Et, derrière tout cela, la douleur de l'épuisement et du désespoir. »

Cette idée de fatigue revient, dans le récit de Nicolson, comme le thème central de la symphonie de la Conférence : « Nous étions épuisés et surchargés de travail. Nous continuions à murmurer nos vieilles formules, dans l'espoir qu'elles avaient encore quelque rapport avec nos actions. Il y avait de courts moments où nous nous disions à nous-mêmes : « Ceci est injuste »... Il y avait de longs moments où nous nous disions à nous-mêmes : « Plutôt un mauvais traité aujourd'hui qu'un bon traité dans quatre mois »...

« Sous la pression de la controverse, sous la poussée du temps, nous perdions tout contact avec l'étoile qui nous avait guidés. Pendant les interludes, la poussière tombait un peu; la machine s'arrêtait et nous observions avec un regret fatigué que cette étoile elle-même pâlissait dans le ciel. « Il faut aboutir », nous criait-on, et nous retournions au fracas et à la confusion de nos compromis. Nous désirions encore ardemment maintenir nos principes intacts... Il était déjà bien trop tard. »

L'objet du livre de Nicolson n'est pas de critiquer l'œuvre de Versailles, mais de saisir avant qu'elle ne s'évapore à tout jamais cette atmosphère malsaine et malheureuse de la Conférence de la Paix, et de donner quelque impression de ce glissement progressif depuis les pics élevés et purs qui avaient été au début le séjour des esprits, jusqu'aux régions basses où des hommes rampaient péniblement dans le brouillard qui s'amassait. Nicolson pense que l'historien de l'avenir, s'il ne comprend pas ce qu'était cette atmosphère de fatigue, et presque de désespoir, ne pourra juger avec justice l'œuvre de la Conférence.

Parmi les malchances encore, il range un trait qu'il juge inhérent à toute réunion d'hommes nombreuse et prolongée : le besoin de politesse et d'entente. « Un des désavantages les plus persistants de toute diplomatie par conférences, c'est la difficulté qu'il y a à demeurer désagréable envers les mêmes

gens pendant beaucoup de jours de suite. Inévitablement, si vous avez obstinément refusé le lundi de donner votre accord sur un point que tous les autres acceptaient à l'unanimité, il vous sera extrêmement pénible de montrer un entêtement analogue le mardi, quand on discutera un autre sujet. La tentation très humaine d'éviter les précisions déplaisantes n'était que trop évidente à la Conférence de Paris... Ce fut peut-être avec une impatience justifiée que le colonel House notait dans son journal : « Une grande partie du temps de la Conférence était perdu en de grotesques efforts pour ne pas offenser. »

Cet ensemble de malchances explique pourquoi des hommes intelligents et pour la plupart bien intentionnés, finirent par accepter un projet dont, presque tous, ils désapprouvaient de nombreuses clauses.

IV

Ce serait sans doute faire la part trop belle aux négociateurs que de mettre toutes leurs erreurs sur le compte des malentendus et des malchances. Ils commirent aussi des fautes. Mais ces fautes furent probablement moins nombreuses et moins graves que ne le prétendent des historiens qui n'ont pas été, comme Nicolson, mêlés à ces travaux. On a beaucoup dit que la préparation de la Conférence avait été insuffisante. Nicolson soutient au contraire que jamais groupe d'experts ne s'était donné autant de mal pour étudier consciencieusement et pour juger impartialement les questions qui lui étaient soumises. « Le malheur de la Conférence de Paris ne fut pas qu'elle eut trop peu d'informations, mais qu'elle en eut beaucoup trop. La grande faute ne fut pas manque de préparation, mais manque de coordination. »

Ce dernier point mérite d'être examiné plus en détail. Si le secrétariat de la Conférence, dit Nicolson, avait été confié à un secrétaire général vraiment efficace, du type Berthelot ou Massigli, beaucoup d'erreurs eussent été évitées. En fait, aucun plan de travail n'avait été établi. M. Tardieu fait retomber le poids de cette faute sur le tempérament anglo-saxon. Il attribue le rejet d'un programme établi par les Français à l'horreur congénitale des Anglo-Saxons pour la précision

logique de l'esprit latin.... Il a peut-être raison, dit Nicolson; je crois qu'il a raison... M. Wilson et M. Lloyd George rejetèrent avec agacement tout programme écrit de ce qu'ils allaient discuter, de la manière dont ils allaient le discuter et du moment où ils allaient le discuter. L'effet de ce refus de leur part fut infiniment déplorable. « On discuta les questions de façon fragmentaire. Au lieu de s'attacher à préparer d'abord le traité avec l'Allemagne, de beaucoup le plus important, puis le traité avec l'Autriche, et ainsi de suite dans un ordre défini, chaque petit groupe d'experts discutait sur une région de l'Europe. Quand le moment vint de coordonner les différents résultats, la fatigue était déjà si grande, le temps déjà si avancé qu'aucune coordination ne fut possible. »

Le colonel House a très bien résumé le défaut essentiel de ce mode de travail de la Conférence : « Au lieu de dessiner leur tableau en grandes lignes, ils l'ont buriné comme une eau-forte. » Et en effet, jusqu'au mois de mars, le Conseil Suprême passa son temps à discuter sur les hostilités qui menaçaient encore en Galicie, en Pologne, dans les États balkaniques, sur la question des armistices avec les puissances secondaires, sur le renouvellement de l'armistice allemand, sur le rapatriement de l'armée Haller, sur la continuation du blocus, sur l'approvisionnement et le secours des anciens pays ennemis devenus maintenant nos alliés. Quand vint le moment de faire la paix, les forces de tous étaient épuisées.

Enfin, faute suprême de la Conférence selon Nicolson : « J'ai le sentiment que le jugement de la postérité se concentrera non pas tant sur les erreurs de la Conférence qui étaient relativement légères, que sur son incroyable hypocrisie. On n'osait rien dire et on n'osait rien faire sincèrement. On n'osait pas écarter les petites puissances de la discussion et on leur donnait comme satisfaction des séances plénières auxquelles elles assistaient et qui étaient en réalité des comédies, au cours desquelles rien n'était discuté. En pratique les représentants de ces puissances étaient beaucoup trop intelligents pour prendre la chose au sérieux, mais personne n'osait le dire. »

« La façon de traiter la presse était gâtée par un timide compromis de même nature. D'innombrables journaux de tous pays avaient envoyé à Paris, à grands frais, environ

cinq cents correspondants spéciaux. Dès le début, ceux-ci protestèrent parce que la philosophie wilsonienne leur ayant annoncé une paix discutée publiquement, tout se passait au contraire en secret. Le Conseil Suprême, troublé par cette protestation, décida que la presse serait admise aux séances plénières. Mais, en ces séances plénières, il ne se passait rien. D'où nouvelle indignation des correspondants. Pour calmer les principaux journalistes de son pays, chacun des plénipotentiaires était amené à trahir quelques secrets. D'où mutuelles accusations de trahison, de bavardage, et récriminations amères.

» Il eût infiniment mieux valu, dit Nicolson, prévenir la presse que les négociations seraient secrètes pendant un certain temps et qu'il était absolument vain d'envoyer à Paris des correspondants spéciaux. Il y a deux manières de traiter les journalistes d'une presse démocratique : la première, c'est de leur dire tout. Cela les ennuie à périr. La seconde, c'est de ne rien leur dire, ce qui leur donne au moins la gloire du secret et leur fournit une forme de nouvelles fort plaisante. Mais la pire manière est de leur dire des demi-vérités sous forme de confidences. C'est cette dernière et médiocre méthode qui fut adoptée par la Conférence de Paris. »

V

Quelles leçons peut-on retenir pour l'avenir des difficultés de Paris? Il est peu probable que les hommes retiennent jamais les leçons de leurs erreurs passées. La vérité est que la nature humaine change peu. « En quelques-uns d'entre nous, dit Nicolson, la Conférence a éveillé une incrédulité durable et la conviction que la nature humaine ne peut, comme un glacier, se mouvoir que d'un pouce ou deux tous les deux mille ans. Les historiens penseront peut-être que nous fûmes des hommes très stupides. Je crois que nous l'avons été, mais je crois aussi que le facteur stupidité est inséparable de toutes les affaires humaines... Nous étions venus à Paris croyant qu'un nouvel ordre de choses allait être établi. Nous le quittâmes convaincus que le nouvel ordre avait simplement gâté l'ancien. »

Le résultat le plus certain de la Conférence de Paris, en ce qui concerne Nicolson, avait été de le dégoûter de la nouvelle diplomatie et de lui inspirer un grand respect pour l'ancienne : « Quelques expériences et une longue étude des négociations internationales m'ont laissé une conviction profonde... La voici : l'essentiel de la bonne diplomatie est la précision. L'ennemi principal de la bonne diplomatie est l'imprécision... C'est pour cette raison que j'ai essayé dans ce livre de donner l'impression du danger des propos vagues. La vieille diplomatie peut avoir eu de grands défauts; ces défauts étaient véniels en comparaison des menaces qui font le danger de la nouvelle diplomatie. Ces menaces sont de deux sortes. La première est l'idée d'une diplomatie démocratique opposée à la conduite par des experts des affaires internationales. L'amateurisme en de telles questions conduit à l'improvisation et la diplomatie ouverte, au grand jour, conduit à l'imprécision. Car aucun État ne peut à l'avance, et au grand jour, se lier à une politique précise. Or, une politique imprécise signifie point de politique du tout.

» La seconde menace, c'est l'idée même de diplomatie par conférence. On dit que c'est une bonne chose que les hommes d'État des différentes nations se connaissent... Mais de telles connaissances sont assez dangereuses. Le contact personnel peut conduire à des amitiés personnelles qui créent des illusions. Ces amitiés ont l'air d'engager des pays alors qu'elles n'engagent que des hommes. Elles conduisent justement à cette dangereuse imprécision qu'il faut fuir avant tout dans les relations internationales. La diplomatie est l'art de préparer des documents sous une forme en laquelle on puisse avoir confiance. Ce n'est pas du tout l'art de la conversation. L'affabilité inséparable de toute conversation entre des ministres des Affaires étrangères produit le goût de l'allusion, du compromis, des bonnes intentions. La diplomatie, si elle veut être efficace, doit être une affaire assez déplaisante et surtout elle doit être chose écrite. »

Nicolson insiste sur le fait que, s'il a trouvé son chemin de Damas au cours de la Conférence de Paris, s'il a cessé de croire à la révélation du prophète de la Maison Blanche, s'il a découvert que ce prophète était un homme sec et incertain, il n'a

pourtant jamais cessé de croire aux points essentiels de la philosophie théorique de Wilson : « En dépit d'amères désillusions, j'y crois encore aujourd'hui. Je croyais avec lui que les règles de conduite doivent, en politique internationale, être aussi élevées, aussi exigeantes que les règles de conduite personnelles. Je croyais et je crois encore que le seul vrai patriotisme est un désir actif que notre propre pays devienne, en toutes circonstances, un apôtre de cet idéal. Je partageais avec lui une horreur de la violence sous toutes ses formes et une horreur du despotisme sous toutes ses formes. »

Après plus de quinze ans, Harold Nicolson demeure fidèle à ces idées. Mais l'expérience des affaires lui a enseigné que, pour les faire triompher, il faut, non point un enthousiasme moral toujours dangereusement proche de l'hypocrisie et lui-même générateur de violence, mais des méthodes sévères, une précision implacable, et surtout une absolue honnêteté intellectuelle. La pire ennemie de la justice est l'hypocrisie. La grande faute ne fut pas d'avoir fait le Traité de Versailles ce qu'il est. Peut-être, pour toutes les raisons que nous avons dites, était-il difficile de le faire autrement. Mais l'impardonnable erreur fut de prétendre fonder sur des affirmations morales ce qui n'était qu'un compromis. Nicolson, à la fin de son exposé, raconte qu'Arthur Balfour, grand vieillard qui avait pour l'enthousiasme la même saine horreur que Disraëli, lui apprit, pendant la Conférence de Paris, qu'en politique l'émotivité a toujours tort, mais qu'il y a, entre l'émotivité et le cynisme, quelque chose qui est difficile à atteindre, mais que l'on peut atteindre à force d'intelligence, et que l'on doit chercher à atteindre. C'est là un idéal, moins aisément populaire peut-être, mais plus honnête et plus modeste que wilsonisme ou jingoïsme. Il n'est peut-être pas inutile de le rappeler.

ANDRÉ MAUROIS

LORSQU'ON PRÉPARAIT LA PAIX...

Jeudi, 10 avril.

Je reprends les fils du travail interrompu par notre mission. Il est surprenant de voir sur combien peu de points un accord a été réalisé depuis notre départ. En réalité je ne constate aucun progrès; j'aperçois seulement de nouveaux océans de désagréments; et le découragement général est terrible. Nous nous affaiblissons tous les jours et nos ennemis le savent. « *Peak upon peak, and Alp on Alp arise*[1]. »

Les Français ont une forte attaque de nerfs. Smuts[2] dit : « Commotion d'obus. » Il en résulte que Lloyd George (indigné par les attaques publiées contre lui dans la presse française, et qui peuvent difficilement être faites sans un encouragement officiel) devient irritable et que le président Wilson et lui montent sur leurs grands chevaux. En fait, toute la situation est chargée de menaces, d'incertitudes, de tension, de chagrins et de mécontentement.

Dîné avec Allen Leeper et Rhys Carpenter. Travaillé après dîner à extraire le suc de notre rapport sur la mission Smuts afin de lui donner la forme d'une Résolution du Conseil Suprême. Il est inutile d'écrire des memoranda même succincts : la seule chose qui les touche est un texte qui commence par les mots : *Il est Résolu.* A ces mots, ils se redressent et font attention. Résolution est à Paris un mot magique.

1. Les cimes s'élèvent sur les cimes, et les alpes sur les alpes...
2. Délégué de l'Afrique du Sud.

Vendredi, 11 avril.

Téléphoné en Angleterre et décidé d'y aller en avion à Pâques. J'ai besoin de vacances. Quatrième session plénière; ils discutent la Charte du Travail.

Déjeuné au Meurice avec Swope, un correspondant américain. Il éclate de morgue et de vulgarité, mais c'est un brave homme. Mon goût pour les Américains est en train de devenir un vice. J'aime ceux qui sont du genre savant comme Coolidge, Seymour, Day et Allen Dulles, parce qu'ils sont tranquilles, lettrés et parce qu'ils aiment la vérité. J'ai aussi une faiblesse pour ceux qui sont bruyants comme Swope, parce qu'ils sont si différents de moi. J'ai l'impression d'être une souris très impressionnée par un jaguar.

Bullitt est là. Il faisait partie de l' « Enquête » de House. C'est un jeune homme plein de convictions. Envoyé en Russie par le Président, il en est revenu avec un rapport pro-bolchevique. Il parle d'eux. J'acquiesce poliment. Il me prend sans doute pour un répugnant personnage officiel qui ne sait qu'acquiescer. Mais, en réalité, je suis ignorant en ce qui concerne le bolchevisme, simplement je n'y connais rien et ne prétends pas m'y connaître. Ici nous n'entendons parler que des atrocités et des exécutions : tout cela est probablement vrai; mais il doit y avoir un autre côté, une réalité derrière tout cela qui a produit ce gouvernement ferme et qui réussit. Bullitt dit que le seul danger pour Lénine vient des extrémistes de gauche et non des Blancs. Je lui dis que j'ai eu la même impression à Buda Pest[1]. Il n'a pas aimé m'entendre dire que Bela Kun est un petit homme stupide.

Une merveilleuse matinée de printemps, vraiment chaude. Dans l'après-midi, Dulles et Day passent me voir. Je leur parle de notre mission.

A ce propos, j'ai eu ce matin avant le petit déjeuner une longue conversation avec Smuts. Il va partir pour Londres. Je lui ai donné le projet de résolution qu'il a approuvé. Quel homme! Sa juste appréciation des valeurs vous entraîne loin de Paris et de ce tumulte avide.

Dîné à Bougival avec Knox et Grant du *Morning Post*.

1. Nicolson venait d'accomplir une mission en Hongrie.

Nous revenons en auto au clair de lune. Soir délicieux. Compagnons agréables.

Samedi, 12 avril.

Ronnie Campbell vient de partir en congé pour quelques jours. Par conséquent, je suis secrétaire particulier de Hardinge[1]. C'est encore du travail et Dieu sait que je n'en manque pas.

A.-F. Whyte et Laroche déjeunent au Majestic. Allen Leeper souffre de maux de dents, visage enflé et douloureux, mais plein de résignation.

Dimanche, 13 avril.

Exposition espagnole au Petit Palais. Tapisseries de Goya, les peintures sont mortes et fanées. Zuloaga est un mauvais peintre.

Parlé ensuite de la réforme de la diplomatie avec Georges Grahame. Il est d'accord avec mes opinions extrémistes. Dîné avec William Goode. Lloyd George part pour Londres.

Lundi, 14 avril.

Demandé à Day de venir à l'Astoria[2], et avons eu une longue conversation sur l'Épire septentrionale. Il explique pourquoi sa délégation ne « tient jamais le coup ». Je ne suis pas son explication qui est embarrassée; mais il est bon qu'il se rende compte qu'ils ont pris l'habitude de revenir sur chaque accord. Je sens qu'il ne cédera pas à propos de Goritza, et j'espère qu'il ne le fera pas, quoique je n'en dise rien. Il y a cependant le danger du protectorat italien, qui placerait l'Italie en cette jonction vitale des communications.

Toynbee et moi complotons ensemble au sujet de Constantinople et des détroits. Nous sommes d'accord pour penser : 1° Qu'aucun mandataire ne pourra être maître de Constantinople sans avoir une zone suffisamment large derrière lui. D'autre part, une zone large comprendrait des populations grecques, et elle couperait la future Turquie de toutes communications avec la Marmara; 2° Que nous serons incapables,

1. Secrétaire d'État anglais. Il administrait l'ensemble des missions britanniques.
2. Siège de la délégation anglaise.

ayant démobilisé si rapidement et l'opinion anglaise témoignant si peu d'intérêt pour les futurs arrangements, d'installer les Grecs à Smyrne. Je veux dire de les y maintenir. Ils ne peuvent y rester sans un soutien allié, à moins de partager tout l'arrière-pays turc entre les puissances alliées. Cependant, s'ils n'ont pas Smyrne, Venizelos perdra le pouvoir; 3° Nous sommes d'accord par conséquent pour proposer de couper le nœud gordien. Laisser les Turcs prendre l'Anatolie. Donner seulement aux Grecs la Turquie d'Europe. Et que les détroits restent ouverts sous le contrôle d'une « Commission fluviale » ayant un pouvoir analogue à celui de la Commission du Danube.

Une solution de ce genre aurait au moins le mérite d'avoir un caractère définitif. Toutes les autres solutions impliqueraient des ennuis pour l'avenir. Nous transcrivons cela sur un papier, y apposons nos signatures, et l'envoyons; cela ne sera même pas examiné.

On a demandé aux Allemands d'envoyer une délégation pour recevoir les conditions de paix.

Mardi, 15 avril.

Je mets les États-Unis au pied du mur en ce qui concerne la question de l'Épire septentrionale, qui traîne trop longtemps. Ils doivent, soit accepter notre plan en faveur de l'autonomie, soit laisser les Quatre prendre une décision. Je me demande quel sera le résultat.

Eddie Sackville West et David Cecil viennent déjeuner.

Nous sommes tous très curieux de savoir ce que Lloyd George dira demain à la Chambre.

Une visite de P... qui raconte encore des bêtises monténégrines. C'est un blagueur. Téléphoné au Foreign Office pour proposer d'envoyer Salis en mission d'enquête au Monténégro. Nous ne connaissons pas la situation véritable et ne pouvons avoir confiance en personne pour nous dire la vérité.

Valentin Williams du *Daily Mail* vient me voir. Il est beaucoup trop intelligent pour un tel journal. Il est amèrement hostile à Lloyd George. J'essaye de le ramener plus ou moins.

Mercredi, 16 avril.

Jim Barnes vient travailler dans notre bureau. Je le dirigerai sur la question albanaise, car il est bien plus albanophile que je ne le suis moi-même.

Déjeuné avec Vestnitch, le Serbe. Il me dit que ses compatriotes envoient une division d'infanterie et deux brigades de cavalerie pour occuper Buda Pest et en déloger Bela Kun. Je ne le crois pas. Mais si c'est vrai, c'est un coup de Franchet d'Esperey.

Crowe se montre très gentil quant au schéma de Toynbee[1] qui doit résoudre la question turque. Il envoie notre mémorandum à Balfour avec sa bénédiction. C'est un homme merveilleux pour qui travaille avec lui.

Je vais à l'Opéra avec Hermitte. L'entrée de Paderewski dans la loge présidentielle produit un coup de théâtre : hymne national polonais, salle debout qui tend des mouchoirs et l'acclame. « Bravo! Bravo! » Je me lève mollement. Paderewski salue et sourit. Pas un salut présidentiel : un salut d'estrade de concert. Sa loge rutile d'aides de camp.

Jeudi, 17 avril.

Travaillé toute la journée pour le Foreign Office. Comme là-bas les pauvres gens doivent nous détester. Nous ne leur disons jamais ce qui se passe, et nous ne répondons jamais à aucune de leurs lettres. Dîné avec les Américains. Ils refusent d'accepter mon projet d'une Épire septentrionale autonome, j'en suis secrètement enchanté. J'étais arrivé à détester ce projet. Je lis l'attaque de Lloyd George contre Northcliffe. Amère mais bien méritée. Il doit bientôt revenir.

Vendredi, 18 avril.

Déjeuné chez Dufayel avec A.-F. Whyte. Nous parlons de la réforme de la diplomatie. Je voudrais la fondre avec le service consulaire. Cela voudrait dire plus de postes pour les individus capables dans l'un ou l'autre service, et plus de sinécures pour les sots.

Samedi, 19 avril. — Mardi, 22 avril.

Départ en avion pour passer chez moi le congé de Pâques.

1. Expert technique anglais.

Mercredi, 23 avril.

Michaël Sadler veut fonder un journal littéraire. Vita veut bien y collaborer. Nous demandons à Keynes de faire la critique picturale. Il demande : « Ce sera-t-il un bon journal? » ce qui douche notre enthousiasme.

La question de l'Adriatique a été résolue tandis que j'étais en Angleterre. Wilson a communiqué à la presse une déclaration qui démasque les revendications italiennes. Les Italiens disent qu'ils vont quitter Paris. Bon débarras.

Les dix-sept comités principaux se sont divisés en trente sous-comités. Voilà qui va accélérer le travail.

Jeudi, 24 avril.

Orlando s'en va. Le Japon menace de partir aussi.

Vendredi, 25 avril.

La Ville de Paris a invité les matelots de la Grande Flotte. Ils se sont bien tenus.

Le départ d'Orlando a causé de l'émoi. Les Japonais aussi menacent de s'en aller. Le *Temps* intitule son article de tête : « Le *Voyage* de M. Orlando. » En effet il reviendra. Les Italiens ont commis l'erreur de faire de l'obstruction. Ils espéraient en s'opposant à tout sur toute la ligne obtenir à la fin plein succès. Mais il en a été autrement. Ils doivent maintenant soit faire machine arrière et revenir à Paris, par la petite porte, soit rompre avec leurs alliés. Toute l'affaire en définitive va accroître le prestige de la Conférence, et le prestige personnel de Wilson. Naturellement, le ressentiment des Italiens contre Wilson confine maintenant à l'hystérie; et j'apprends qu'au moment du départ de M. Orlando à la gare de Lyon, il y eut des cris de « Abbasso Wilson! ».

Leeper travaille, en vue de leur retour, à un projet qui serait un compromis au sujet de l'Adriatique. Fiume et la Dalmatie devraient être internationales. Les Iles seraient à l'Italie. J'éprouve, au plus profond de moi-même, une sympathie pour la cause italienne. Ils ont horriblement souffert pendant la guerre, et ce n'est pas drôle d'avoir à s'en aller. Néanmoins, ils se sont conduits à la Conférence avec une ruse qui glace toutes les sympathies. J'ai aussi l'impression

que ce serait une erreur de donner aux Slaves un établissement trop ferme sur l'Adriatique. Que ferions-nous avec un bloc slave allant de Vladivostock à Fiume, et de Dantzig à Samarkande? Les Scythes ont conquis le monde. Ce sera sans doute un des grands problèmes de mon âge mûr. Quelle importance la nouvelle Russie accordera-t-elle à la Société des Nations? Ils vont dire que c'est un instrument de la domination des puissances victorieuses.

Je reçois la visite 1° de deux membres de la « Society of Friends[1] » qui ont été envoyés de Londres par Smuts. Ils veulent faire des travaux de secours à Vienne. Je les aide tant que je peux; 2° Une députation du Synode grec de Constantinople qui veut avoir Lloyd George et A.-J. Balfour comme membres honoraires. Je ne fais rien pour eux. Je leur conseille de demander à Ramsay MacDonald. Ils écrivent soigneusement son nom. Une mauvaise plaisanterie.

Samedi, 27 avril.

Les Américains discutent le projet de compromis de Leeper au sujet de l'Adriatique. Seton Watson assiste à la réunion. Nous nous mettons d'accord sur un « projet minimum » : 1° Dans le Tyrol, ligne du Traité de Londres, Goritza, Gradisca et Carinthia, plus Tarvis et la vallée de Sextern; 2° En Istrie, ligne modifiée et irrégulière dans le centre; 3° Fiume, *corpus separatum*, sous le contrôle yougoslave; 4° Des droits nationaux sur Sole Mios aux Yougoslaves Dalmates; 5° Lissa et Lussin aux Italiens; 6° Mandat personnel confié au duc des Abruzzes pour l'Albanie. Excellente idée, c'est un brave homme et ils le délogeront dans quelques mois; 7° Un mandat dans le Caucase.

Nous ajouterons à ce projet trois autres catégories de concessions qui pourraient être nécessaires. Catégorie A : 1° Idrie; 2° Fiume, *corpus separatum*, sous le contrôle de la Société; 3° Cherso à l'Italie; 4° Zara, une ville libre; 5° Pour l'Albanie, un mandat italien au lieu de celui du duc des Abruzzes. Catégorie B : 1° Fiume, ville libre avec drapeau joint; 2° Pélagosa et Cazza à l'Italie; 3° Stampalia comme base navale dans le Dodécanèse; 4° Concessions dans les colonies afri-

1. Quakers.

caines. Catégorie C : 1° Souveraineté entière à Valona; 2° Mandat pour l'Anatolie faisant exclusion de la zone grecque, ce qui à tout le moins fournira aux Quatre une base de travail.

Dimanche, 27 avril.

Johnson vient et dit que la délégation américaine ne peut soutenir le projet de compromis d'hier, car le président Wilson insiste pour que nous prenions une attitude *non possumus*. S'il tient bon, tout ira bien. Nous sommes comblés de joie.

Lundi, 28 avril.

Afin de donner une leçon aux Italiens, le Conseil des Quatre ou plutôt des Trois décide de reconnaître officiellement l'État yougoslave. La journée est assez avancée. Allen est occupé à préparer une formule de reconnaissance, et se précipite au Quai d'Orsay pour consulter Laroche.

Session plénière de la Conférence. Ils adoptent le Pacte de la Société. Eric Drummond sera secrétaire général. Il pleut à torrents.

Je dîne avec Smuts qui est de retour. Nous parlons de religion, d'anthropologie (pygmées, bushmen, hottentots, rameau d'or), le général connaît bien ces questions et en parle d'une manière pittoresque. Il est simple et compliqué.

Mardi, 29 avril.

Neige et froid. Je travaille à notre mémorandum sur le compromis de l'Adriatique. Je prépare une belle carte.

Je vais ennuyer Hermann Norman à propos des droits des minorités dans les territoires soumis. Je rédige une proposition. A.-J. Balfour en a peur. Qu'une telle indécision est ennuyeuse! C'est à peine supportable.

A.-F. Whyte vient me voir. Il arrive toujours à propos. Nous discutons la situation italienne. Les Allemands (Brockdorff-Rantzau) arrivent à Versailles dans la soirée.

Mercredi, 30 avril.

Temps froid et orageux. J'allume le feu et ouvre les radiateurs. Je mets au point pour l'imprimeur notre projet sur l'Adriatique. Je ne crois pas qu'il ira loin, car Philip Kerr et le

Premier Ministre ont un projet à eux, dont bien entendu nous ne savons rien.

Je déjeune avec ce sinistre P... C'est un être assommant et dans lequel on ne peut avoir aucune confiance, et pas plus que moi il ne représente le Monténégro. Je ne puis m'empêcher de penser qu'il se manigance là-bas des choses étranges.

J'ai dîné au Ritz avec Jean de Gaigneron, Gladys Deacon y était. Très athénienne. Et aussi Marcel Proust. Très hébraïque. Je m'assieds auprès de lui, et il me pose encore des questions, ce que je trouve fort amusant. Je lui dis que la passion du détail est un signe de tempérament littéraire. Blessé, il répond avec brusquerie : « Non pas! » et il envoie à Gladys Deacon à travers la table une sorte de baiser adulateur. Quelques minutes plus tard, il est rasséréné et nous discutons de l'inversion. Si c'est une question de nerfs ou de glandes. Il déclare que c'est une question d'habitude. Je lui réponds : « Sûrement pas. » Il répond : « Non, je disais une bêtise, je voulais dire que c'est une question de délicatesse. » Il ne brille guère sur ce sujet. Marie Murat est là. Elle a un rire contagieux. Carlo Placci est là aussi. Il me parle de l'Adriatique avec tristesse. « Mon cher Nicolson, vous ne comprenez pas mes compatriotes... » Il a peut-être raison. Mais plutôt que d'admirer la suffisance fiévreuse, je me fâcherais même avec Carlo Placci — que Dieu bénisse son beau visage de Savonarole. J'essaye tout de même de comprendre quel est le fond du point de vue italien. Il dit qu'ils ont l'impression que la France et nous avons obtenu tout ce que nous désirions et que l'Italie a été mise de côté et n'a rien eu. C'est absurde, mais dangereux. Il y a, dit-il, aussi le sentiment que Wilson a arrangé ses vingt-quatre points en faveur de la France et de la Grande-Bretagne (cette maudite liberté des mers, ces sales mandats) et qu'il essaye maintenant de « se refaire une virginité » aux dépens de l'Italie. Il ressentirait cette impression encore plus fortement s'il savait ce qui se passe au sujet du Shantung. Troisièmement, il dit que les Italiens considèrent les Croates à peu près comme moi je considérerais les Allemands. Je lui dis que je considère les Allemands comme un peuple parfaitement délicieux et d'une grande culture, mais qui a eu de mauvais gouvernants. Il soupire profondément : « Vous n'êtes pas

sérieux, c'est le pire effet de vos éducations de Public Schools. Vous n'êtes jamais sérieux. » Je crains de l'avoir blessé. Je le sens terriblement poli et réceptif pendant le reste de la soirée.

Jeudi, 1er mai.

Les socialistes français profitent de l'occasion pour mobiliser le prolétariat, ce qui fait que Paris ressemble à Edimbourg le dimanche. Le socialisme, d'une manière ou d'une autre, est morose et dominical. Ni taxis, ni métros, ni théâtres, ni restaurants, ni (Dieu merci!) journaux. Il pleut toute la journée, ce qui ajoute encore à la ressemblance avec Edimbourg. J'apprends qu'il y a eu des troubles du côté de l'Opéra. Un homme a été tué.

Envoyons à l'imprimeur notre rapport sur l'Adriatique.

Jean de Gaigneron arrive en coup de vent dans la soirée. Son attitude envers Wilson et la Paix est typique de toute l'atmosphère parisienne. C'est un mélange d'irritation de n'avoir pas pu appliquer le principe *væ victis*, et de crainte congénitale de l'Allemagne. On doit se forcer à considérer le point de vue français et à envisager avec leur état d'esprit le cauchemar de la sécurité française. C'est un peuple profondément *défensif*. Et ils veulent créer un fossé qui les séparera du monde extérieur. Cela n'a rien à voir avec le militarisme.

Wace, de l'École britannique à Athènes, vient me voir. Il revient de Grèce. Il dit que la légation réclame de l'aide à grands cris. Je suppose qu'ils voudront m'y envoyer lorsque tout ici sera terminé.

Smuts vient me voir après dîner. Il déplore l'influence qu'a sur la Paix la « commotion d'obus » des Français. Je lui dis qu'après tout il *y a eu* des obus, il y *a* un obus, et il *restera* un obus. Il dit que ce n'en est pas moins du chauvinisme et que cela a gâché le magnifique état d'esprit que nous avions en arrivant à Paris. Il y a quelque chose de vrai dans ce qu'il dit. Paris n'était pas un bon siège pour la Conférence. Son atmosphère est beaucoup trop spéciale et beaucoup trop persistante. Il prétend que tout le retard de notre travail est venu de l'obligation où nous nous sommes trouvés de chercher un sentier intermédiaire entre le réalisme français

et l'idéalisme américain. C'est évident. J'admets parfaitement que les Français ne peuvent pas voir plus loin que le bout de leur nez; mais après tout, c'est *leur* nez, et ma parole ce qu'ils voient, ils le voient rudement bien.

Hermann Norman me dit qu'il était aujourd'hui au Trianon Palace Hôtel au moment de la remise des pleins pouvoirs allemands. Jules Cambon qui dirigeait la cérémonie était poli, mais glacial. Brockdorff-Rantzau était pâle, nerveux et tremblait de tous ses membres. Norman ne croit pas qu'il tremblait de rage.

Vendredi, 2 mai.

Ce flot de travail, qui a été par moment un torrent débordant, s'est desséché aujourd'hui. J'avais peu à faire. J'ai été voir des tableaux. Fantin-Latour et Sisley. Le soir je dîne avec Venizelos. Une longue conversation. Je lui dis que j'ai été nommé à la légation d'Athènes. Il s'exclame : « Voilà une bonne nouvelle! » Il ajoute qu'il avait pensé me demander, mais qu'il avait cru qu'il valait mieux ne pas le faire. Il me dit que nous voyagerons ensemble : un « voyage de Sparte », et que nous oublierons toutes ces négociations. Nous discutons de l'effet de la crise italienne sur les revendications grecques. J'exprime la crainte que l'on ne donne à l'Italie, des « compensations » en Anatolie en échange de ce à quoi elle renoncera dans l'Adriatique. Il soupire profondément : « Mais j'ai reçu des promesses de secours et de soutien de Lloyd George et de Wilson. » En réalité, Lloyd George lorsqu'il apprit que les Italiens envoyaient à Smyrne deux bâtiments de guerre, donna des instructions afin qu'un dreadnought britannique et un croiseur grec y allassent aussi. Les Italiens en essayant de marquer un point sur la côte de l'Asie Mineure ont aidé les Grecs plus qu'ils ne le pensent.

En général, Venizelos tient à son idée, qui est que si l'on doit donner un protectorat en Turquie et en Asie à l'Italie, la Grèce devrait se voir accorder la zone de Smyrne, plus Aivali et le reste de ses revendications, avec un « mandat » similaire.

Je lui dis que l'on insinue que Constantinople devrait être donné à la Grèce, pour l'encourager à abandonner Smyrne. Il en est indigné. Il désavoue toute connaissance de

telles déclarations, injurie *l'Eleutheros Typos* pour avoir publié des suggestions pareilles et dit qu'il saisira la première occasion de les démentir. « Vous voyez, mon zer, que je suis le seul Grec au monde qui puisse refuser Constantinople. »

Puis je l'ai interrogé au sujet de la Ligue militaire qui se forme à Athènes pour le soutenir. Cela ne lui plaît guère. Il dit que son intention était de publier son programme après l'élection de l'Assemblée Constituante et de se présenter devant le pays indépendamment de tout parti. Il abandonnerait même la direction des Libéraux. Je murmurai quelque chose à propos d'une dictature. Il rit : « Une dictature élective », et avec un gloussement il ajoute : « Mais vous savez, mon zer, ze ne suis pas un homme vaniteux. Mais ze me trouve dans une situation exceptionnelle. Aucun homme politique n'a le prestige que moi ze possède. »

Il m'explique que le roi Constantin avait été obligé de recourir aux méthodes des anciens partis; qu'il avait été chercher d'obscurs politiciens pour les tirer des boîtes à ordures d'une période oubliée et discréditée; et que « l'honnêteté » politique que lui, Venizelos, avait essayé d'introduire, était en recul depuis quelques mois. Dès son retour par conséquent, il lui faudra nettoyer les écuries d'Augias. Il sera peut-être obligé de punir ses partisans aussi bien que ses adversaires. Pour cela il aura besoin d'avoir les mains absolument libres et de ne pas être entravé par la fidélité à un parti.

Il se déclare opposé à la République, par crainte de pronunciamentos de la part des généraux.

En ce qui concerne la Bulgarie, Patchich et lui ont eu une longue conversation avec le vieux Clemenceau. Celui-ci n'avait pas consenti au prolongement de la ligne de l'Armistice. Mais il avait été d'accord pour qu'on fasse envoyer à Salonique le matériel de guerre bulgare que le général Chrétien avait réuni à Sofia. « Une mesure de précaution. »

Samedi, 3 mai.

Temps plus chaud. Déjeuné avec Michaël Sadler. L'après-midi, je vais au « Conseil des Cinq », c'est-à-dire au Conseil Suprême de remplacement, celui des Ministres des Affaires

étrangères. Ce conseil se tient encore dans le bureau de Pichon où siégeaient les Dix. Tout cela fait pauvre auprès de l'ancienne époque Clemenceau-Lloyd George-Wilson. Le vide de la pièce est accusé par l'absence des Italiens. Et en fait il n'y a que Lansing, Pichon, Hardinge, et le Japonais. Les secrétaires et les experts sont devenus familiers et prennent des libertés qu'ils ne se seraient jamais permises dans le silence orageux des anciens Dix. Même l'interprète n'est plus Mantoux, mais un personnage terne et défiant qui porte un pince-nez.

Ils s'accordent sur la reconnaissance de la Finlande. Puis ils passent à la Grosse Schütt. Lorsque j'étais à Prague, j'avais supplié Smuts d'insister auprès de Masaryk pour qu'il ne revendiquât pas cette malheureuse île danubienne. Il l'avait fait. Masaryk était d'accord pour renoncer à la Grosse Schütt s'il pouvait obtenir une tête de pont sur le fleuve à Presbourg. J'avais supplié Hardinge de mentionner cette offre devant le Conseil. Il le fit, d'une manière admirable. J'avais même rédigé une résolution particulière à cet effet (j'ai appris la valeur des « résolutions »). A mon étonnement, cependant, Pichon fit dire par Laroche que celui-ci avait appris de Benès que Smuts avait « tout à fait mal compris » le vieux Masaryk. Tout ce que ce dernier avait dit était que « certaines personnes en Tchécoslovaquie pensaient que ce serait un bon arrangement, mais que le gouvernement tchèque n'était nullement de cet avis... ».

Ce qui, je le crains, n'est pas vrai. Mon antipathie pour Kramarsh s'en trouve augmentée. Il est derrière toutes les choses déplaisantes que fait Benès. Ils sont dans la poche des Français. Ceux-ci vont maintenant leur dire qu'ils ont « déjoué » une intrigue anti-tchèque montée par moi. Et pourtant ce n'était pas une intrigue, mais une tentative de la onzième heure pour rectifier une injustice palpable.

De toute façon, il faudra en référer à un Comité.

Polovtsoff, directeur du Musée de l'Ermitage, dîne avec nous. Les Bolcheviks se sont bien conduits en ce qui concerne les arts. Ils ont même sauvé des collections particulières en les faisant « nationaliser ».

Dimanche, 4 mai.

Il paraît que Bela Kun s'est esquivé et qu'un gouvernement intermédiaire va se constituer.

Chez Jacques Blanche. Dîné avec Maggie Gréville.

Lundi, 5 mai.

Comité tchèque le matin. Nous discutons la conversation entre Smuts et Masaryk au sujet de la « Grosse Schütt ». Je dois admettre que je ne me trouvais pas dans la pièce voisine. Laroche soutient son argument en produisant une note écrite par Benès. Nous sommes obligés de céder. Les Tchèques auront leurs Magyars et leur île. Je ne pense pas que cette décision soit sage, mais j'ai fait de mon mieux. Évidemment, Masaryk a commis une gaffe et son Gouvernement l'a contraint à la renier.

Les Italiens reviennent à Paris J'étudie l'étape suivante avec Eustace Percy qui est maintenant le secrétaire particulier d'A.-J. Balfour.

Mardi, 6 mai.

Stéfanik, le ministre de la guerre tchèque (un héros, il n'a qu'une moitié d'estomac mais une volonté de surhomme) est tué dans un accident d'avion, à Bratislava. Il avait organisé l'armée tchèque en Sibérie et mis ainsi les puissances en grande obligation vis-à-vis des Bohémiens. Une belle mort, au moment de son retour final à un pays triomphant et libéré. Des mains plus faibles peuvent maintenant reprendre sa tâche, mais sa mort est une perte réelle, car il donnait un goût de champagne à la lourde bière du tempérament tchèque.

D'interminables télégrammes nous parviennent des deux ambassadeurs à Rome suggérant différents projets de compromis sur la question de l'Adriatique. Leurs suggestions n'apportent aucune aide, car toutes impliquent la souveraineté des Italiens sur Fiume, ce qui ne sera jamais accepté par les Yougoslaves, ni d'ailleurs par le président Wilson. Il paraît que le président Wilson et Lloyd George sont plus fermes que jamais sur ce point. Ceci est le résultat des méthodes diplomatiques italiennes.

J'apprends que Lloyd George et Clemenceau autorisent Venizelos à envoyer une division grecque à Smyrne. Ce qui

veut dire qu'en tout cas la question de Smyrne est résolue. Un triomphe personnel pour Venizelos.

Je vais au cirque Médrano avec T.-E. Lawrence. Je ne puis le comprendre tant son premier plan est différent de son arrière-plan, et tant il saute incessamment de l'un à l'autre.

La sixième session plénière se réunit pour approuver les termes du traité allemand. Foch se lève pour protester contre les clauses militaires. Willy de Grunne me dit qu'il se trouvait à côté de Foch quand tout fut terminé et que Clemenceau laissa éclater sa colère : « Et pourquoi, monsieur le Maréchal, avez-vous fait cette scène en public? » Foch se leva, tourmenta sa moustache et répondit avec calme : « C'était pour libérer ma conscience. »

Mercredi, 7 mai.

Une journée magnifique : de grands marronniers hument des gorgées de soleil.

Il y a querelle parce que nous n'avons pas invité les Hongrois à Paris en même temps que les Autrichiens. Les Français disent que le Conseil des Trois avait décidé cette invitation et que les Anglais ont annulé la décision. C'est ma faute, car nous avions entendu dire que Bela Kun était tombé. En tous cas cela n'a guère d'importance.

Je reçois dans la soirée un message de Hankey disant que le Conseil des Cinq va examiner les frontières austro-hongroises pour une revision finale. Retenu tard dans la nuit à préparer un memorandum et des notes pour A.-J. Balfour. Le Traité de Paix est présenté aux Allemands au Trianon Palace Hôtel.

Jeudi, 8 mai.

Encore une journée sans nuages. Vers onze heures à peu près, Eric Drummond entre dans la pièce et m'entraîne dans le couloir : « Aimeriez-vous venir avec moi à la Société des Nations? » Je lui réponds que j'en serais ravi, si le Foreign Office n'y voit pas d'objections, et si je ne perds rien comme traitement, etc... Cela veut dire que je n'irai pas à Athènes. Cela veut dire aussi que je travaillerai avec Drummond à organiser le secrétariat de la Société (une assemblée qui aura

certainement une importance vitale). Je suis heureux, au delà de toute expression. Je n'imagine pas une cause, un chef, un poste que je pourrais préférer à ceux-ci. Au cours de la soirée, nouvelle conversation avec Drummond. Nous devons pendant les premiers mois rester à Londres pour préparer les fondations du Secrétariat. En septembre et octobre, nous irons en Amérique en quête de candidats possibles et pour y sonder l'opinion. Nous ne nous établirons pas à Genève avant l'automne.

L'après-midi, revision finale des frontières de l'Autriche. Je vais jusqu'à la rue Nitot après le déjeuner pour chauffer A.-J. Balfour, et nous nous rendons ensemble au quai d'Orsay. Là (sous le sourire de Marie de Médicis, dans cette pièce aux lourdes tapisseries, aux fenêtres ouvertes sur un jardin d'où monte le bruit d'eau d'une fontaine et d'un tuyau d'arrosage) se décide en dernier ressort la destinée de l'Empire d'Autriche-Hongrie. La Hongrie est découpée par ces cinq Messieurs distingués, découpée avec indolence et irresponsabilité, tandis que l'eau jaillit sur les lilas, tandis que les experts observent avec anxiété, tandis que A.-J. Balfour, aux moments où l'on discute des questions secondaires, somnole, tandis que Lansing dessine sur son bloc-notes des farfadets, tandis que Pichon couché dans son large fauteuil cligne ses yeux de hibou (comme on enregistre décision sur décision), tandis que Sonnino — venu à Canossa — est à peine poli, tandis que Makino, énigmatique et muet, observe, observe, observe.

Ils commencent par la Transylvanie et après quelques insultes que Tardieu et Lansing échangent comme des balles de tennis, la Hongrie est amputée au midi. Puis ils passent à la Tchécoslovaquie, et tandis que les mouches volent en bourdonnant à travers les fenêtres ouvertes, la Hongrie est amputée au nord et à l'est. Puis la frontière avec l'Autriche, qui est maintenue intacte. Pour la frontière yougoslave, le rapport du Comité est accepté sans modifications. Puis thé et macarons.

Dans la soirée on joue la pièce de Bob Vansittart.

Grande dispute parce que Brockdorff-Rantzau ne s'est pas levé lorsqu'il a répondu à Clemenceau pendant la cérémonie

d'hier. Le *Daily Mail* dit que son attitude est « impudente et impénitente ». Hermann Norman qui était tout près de lui dit qu'il était sur le point de s'évanouir et qu'il n'aurait pas pu se lever même s'il l'avait voulu. Je demande à A.-J. Balfour s'il partage l'horreur et l'indignation générale. « Quelle indignation? » me demande-t-il. « Oh, à propos de l'attitude de Brockdorff-Rantzau hier. — Quelle attitude? — Il ne s'est pas levé pour répondre à Clemenceau. — Il ne s'est pas levé? Je ne l'ai pas remarqué. C'est une règle pour moi de ne pas regarder les gens lorsqu'ils sont dans une détresse évidente. »

Vendredi, 9 mai.

Je passe la matinée à rédiger une note pour A.-J. Balfour, indiquant ce qu'il doit dire et faire au sujet des frontières autrichiennes. Je me rends au Conseil des Cinq, toujours pour les frontières autrichiennes. On commence par les frontières tchèques et après quelques instants on adopte sans discussion le rapport du Comité. Puis on passe à la frontière avec la Yougoslavie, et on arrive à Klagenfurt. Il n'y a pas de rapport du Comité pour cette région, car les Italiens refusent de laisser les experts s'en occuper. Sonnino (le cuir chevelu flamboyant sous son chaume blanc) essaye de régler la question séance tenante, espérant imposer en hâte une décision qui priverait la Yougoslavie du triangle d'Assling. Lansing s'oppose avec beaucoup de vivacité à cette manœuvre, déclarant qu'il ne peut décider sans l'avis des experts et insistant beaucoup pour la nomination d'un Comité de techniciens. Tardieu, avec son merveilleux sens de l'opportunité, dit : « Très bien, messieurs. Je vois que la plupart des membres du Comité yougoslave sont réunis dans cette pièce. Nous allons nous retirer immédiatement dans une autre pièce, et vous faire connaître tout de suite notre opinion. » Le cuir chevelu de Sonnino devient pourpre sous ses cheveux. Il grogne sa désapprobation. Mais il ne peut pas pousser plus loin son obstruction. Le Comité quitte ses petites chaises dorées et nous laisse. Je reste à mon poste, car Essad Pacha est à l'ordre du jour.

Dans l'intervalle on discute des secours; notamment du

ravitaillement des États baltes. Hoover est convoqué, il fait un exposé en tous points admirable, on n'arrive à aucune décision et, à six heures trente, on lève la séance.

Samedi, 10 mai.

Conseil des Cinq et, de nouveau frontière austro-yougoslave. Le Comité avait siégé toute la matinée et produit un rapport, qui est en réalité l'œuvre d'Allen Leeper[1]. La discussion est dès le début très tâtonnante, puis elle commence à devenir vaseuse et enfin elle aboutit à une dispute entre Lansing et Sonnino sur la question de savoir si l'on doit ou non considérer les Slovènes comme des « ennemis ». Aucun doute, Lansing est grossier. Sonnino éclate presque de fureur comprimée. Alors A.-J. Balfour se lève. Il se lance dans une brillante analyse de nos principes directeurs. C'est écrasant de logique. Lorsqu'il *veut bien* intervenir, c'est une baleine parmi des goujons. Sonnino répond, ses mains tremblent tellement que la petite table devant lui s'agite comme un tremble. Il adopte la *Vox Humana*. « Je suis épouvanté », dit-il, « par l'atmosphère d'hostilité que l'Italie trouve dans cette pièce ». A.-J. Balfour s'écrie : « « Oh, non, sûrement pas. » L'interprète traduit en français ce qu'a dit Sonnino. *Le baron Sonnino constate qu'il est effrayé par l'inimitié...*

« Mais non! mais non! » dit Pichon. Finalement, le vieux Sonnino s'écroule et la frontière majoritaire est adoptée à la satisfaction générale.

A.-J. Balfour se tourne languissamment vers moi : « Je m'étais résigné à ne jamais pouvoir retourner en Allemagne ou en Autriche. Cela me navre de penser que, dorénavant, l'Italie aussi me sera fermée. »

Je dîne avec Joseph Potocki au Ritz. Un bel anachronisme. Je lui dis combien profondément j'avais été impressionné d'entendre Paderewski prononcer son discours devant le Conseil Suprême. Il répond : « Oui, un homme remarquable, un homme très remarquable. Vous rendez-vous compte qu'il est né dans un de mes villages? Exactement à Chepetowka... et cependant lorsque je parle avec lui, j'ai tout à fait l'impression de parler avec un égal. »

1. Délégué, commissaire technique anglais.

Dimanche, 11 mai.

Je déjeune chez Jacques Blanche, avec René Boylesve.

Lundi, 12 mai.

Conseil des Cinq. Ou plutôt des Huit, car les Grands Trois se joignent à eux et émergent de leur retraite olympienne. Tout l'arrangement austro-hongrois est approuvé sans contradiction.

Mardi, 13 mai.

Lloyd George se donne du mal pour essayer d'obtenir un arrangement avec les Italiens au sujet des clauses de l'Adriatique. Ils ont évidemment menacé de retourner à Rome ou tout au moins de refuser de signer le Traité à moins qu'on ne leur donne satisfaction dans l'affaire de Fiume. Comme je m'y attendais; l'idée de « compensations » en Asie Mineure passe au premier plan.

Nous allons, Louis Mallet et moi, jusqu'à la rue Nitot. Nous montons d'abord à l'appartement de A.-J. Balfour, puis nous redescendons dans celui de Lloyd George. Barnes, le ministre du Travail, attaché à notre délégation, se trouve là. Pour quelque étrange raison il s'intéresse à l'Adriatique. Puis nous déménageons dans la salle à manger. J'étends une grande carte sur la table de la salle à manger, autour de laquelle tous se groupent : Lloyd George, A.-J. Balfour, Milner, Henry Wilson, Mallet et moi-même. Lloyd George nous dit qu'Orlando et Sonnino seront là dans quelques minutes et il veut savoir ce qu'il peut leur offrir. Je suggère la zone d'Adalia et à la France le reste de l'Asie Mineure. Milner, Mallet et Henry Wilson s'y opposent : A.-J. Balfour reste neutre.

Nous sommes encore en train de discuter quand le flasque Orlando et le vaillant Sonnino sont introduits dans la salle à manger. Tous s'assoient autour de la carte. Ce qui augmente encore la ressemblance avec un gâteau dont on va distribuer les parts. Lloyd George leur montre ce qu'il propose. Ils demandent encore Scala Nova. « Oh non », dit Lloyd George, « vous ne pouvez pas l'avoir, c'est plein de Grecs ! » Il continue à leur montrer qu'il y a d'autres Grecs encore à Makri, et encore un autre groupe le long de la côte.

Je lui dis tout bas : « Oh, non, il n'y a pas beaucoup de Grecs

par là. » Il me répond : « Mais oui, ne voyez-vous pas que c'est coloré en vert? » Je comprends à ce moment-là qu'il confond ma carte avec une carte ethnologique, et croit que le vert signifie des Grecs et non des vallées et le brun des Turcs au lieu de montagnes. Lloyd George accepte cette rectification avec beaucoup de bonne humeur. Il est aussi vif qu'un martin-pêcheur. Dans l'intervalle, Orlando et Sonnino bavardent ensemble en italien. Ils demandent les mines de charbon d'Eregli. Lloyd George qui maintenant connaît vraiment son sujet dit : « Mais c'est du mauvais charbon, et en tous cas, il n'y en a pas beaucoup. » Sonnino traduit cette remarque à Orlando qui répond : « Si, si, ma l'effetto morale, sa! »

Finalement ils paraissent prêts à accepter un mandat sur la région d'Adalia, mais nous ne savons pas très clairement si, en échange, ils abandonneront Fiume et Rhodes. Nous sortons le pacte de la Société des Nations concernant les mandats. Nous remarquons (je crois que c'est Milner qui l'a remarqué) que cet article stipule « avec le consentement et selon les désirs des peuples concernés ». Ils trouvent cette phrase très amusante. Comme tous se mettent à rire! Les joues blanches d'Orlando sont secouées de rire et ses yeux boursouflés se remplissent de larmes joyeuses.

Nous sommes d'accord pour transcrire tout cela sur un papier. Je m'en vais avec Balfour. Au lieu de remonter chez lui, dans son appartement, il fait chercher son grand chapeau noir, et me dit : « Je vous accompagne jusqu'à votre bureau. » Nous nous rendons en voiture à l'Astoria. A.-J. Balfour est pensif et solennel. Je devine qu'il est profondément choqué. Nous montons dans mon bureau dénudé et je fais chercher miss Stafford. Elle vient avec son bloc et son crayon, prête à écrire. A.-J. Balfour la traite comme si elle était la reine de Hollande. Puis il arpente le petit bureau, il a l'air immense et efflanqué, et soudain transformé en un A.-J. Balfour tout différent, il dicte un memorandum qui va défaire tout ce qui a provisoirement été décidé dans la salle à manger de Lloyd George. Il suggère : *a*) zone grecque; *b*) une Turquie indépendante comprenant toute l'Anatolie, mais placée sous contrôle international, avec des conseillers étrangers dans les princi-

paux ministères; *c*) une zone d'intérêt commercial et d'immigration pour l'Italie dans la région d'Adalia.

Déjeuner. Retour à quatre heures rue Nitot. Nous traversons avec Lloyd George et A.-J. Balfour pour aller en face, dans la maison du président Wilson. Lloyd George renvoie Balfour et j'attends dans l'antichambre lisant : « Le portrait de Dorian Grey » dans une édition entièrement annotée par Francis de Croisset. Le jeune Esmond Harmsworth est là. C'est l'aide de camp de Lloyd George. Il est allongé, immense et beau, dans un fauteuil. La porte s'ouvre et Hankey me dit d'entrer. Une pièce lourdement meublée, et une énorme carte étendue sur le tapis. Clemenceau, Lloyd George et le président Wilson sont penchés dessus (ébullition et agitation). Ils ont tiré des fauteuils et sont assis très bas, tout près de la carte. Lloyd George me dit (toujours de bonne humeur) : « Maintenant, Nicolson, soyez tout oreilles. » Puis il expose l'accord auquel ils sont parvenus. Je fais quelques suggestions de détails, et je remarque qu'ils mettent Konia dans la zone italienne. Je leur montre aussi qu'ils coupent la ligne de chemin de fer de Bagdad. Mes objections sont écartées. Le président Wilson dit : « Et que deviennent les îles? » Je lui réponds fermement : « Ce sont des îles grecques, Monsieur le Président. — Alors elles devraient aller à la Grèce? » H. N. : « Bien sûr! » Le président Wilson : « Bien sûr! »

Enfin on me dit d'aller rédiger aussitôt ces propositions. Clemenceau demeure silencieux. Il est assis sur le bord de son siège et appuie sur la carte ses deux mains gantées de bleu. Plus que jamais il a l'air d'un gorille d'ivoire jaune.

Je me précipite à l'Astoria pour dicter ces propositions. Elles sont ainsi conçues : 1° la Turquie exclue de l'Europe et de l'Arménie; 2° à la Grèce la zone Smyrne-Aivali et un mandat sur presque tout le Vilayet d'Aidin; 3° l'Italie doit avoir un mandat sur l'Asie Mineure méridionale depuis Marmarice jusqu'à Mersina, plus Konia; 4° le reste à la France.

C'est immoral et impraticable, mais j'obéis aux ordres qui me sont donnés. Les Grecs obtiennent beaucoup trop.

Je porte ceci à Hankey qui l'approuve et me demande de rédiger d'autres propositions stipulant que les États-Unis acceptent un mandat sur l'Arménie et Constantinople.

Ce que je fais après dîner.

Presque mort de fatigue et d'indignation.

Mercredi, 14 mai.

Les Autrichiens arrivent à Saint-Germain.

Je me lève de bonne heure pour rédiger à nouveau des clauses stipulant que l'Amérique accepte le mandat sur Constantinople et l'Arménie. Tout cela est terriblement irréel. Envoyé à Hankey.

Je dicte une note pour A.-J. Balfour au sujet des chemins de fer tchèques.

Déjeuné avec Smuts. Il est très pessimiste. Il pense que la crise mondiale est une lutte entre gouvernement et anarchie. Les gouvernements, d'après lui, se sont montrés incapables d'une pensée constructive et directrice. Ils ont suivi le courant de l'opinion publique au lieu de le canaliser. Il croit que tout ce que nous avons fait ici est pire, bien pire, que le Congrès de Vienne. Les hommes d'État de 1815 savaient au moins de quoi il s'agissait. Ceux-ci ne le savent pas.

Au Conseil des Cinq, les chemins de fer tchèques. Avant qu'on n'en vienne à mon sujet, un huissier m'apporte un message téléphonique. Puis-je me rendre immédiatement chez le président Wilson? Je prends une voiture et je me précipite place des États-Unis à travers des rues éclaboussées de soleil. Je suis à peine dans l'antichambre que Lloyd George sort des appartements particuliers pour venir me chercher. Je trouve le président Wilson étendu à plat sur le tapis et Clemenceau à quatre pattes à côté de lui. Ils sont encore en train de regarder mon infecte carte d'Asie Mineure. Ils me demandent de faire quelques modifications de manière à laisser Marmarice en dehors de la zone italienne; le Président a déjà tracé au crayon une nouvelle démarcation sur la carte. Ils ont accepté mes deux projets de « résolutions ».

Retour à l'Astoria. Je discute cette question avec Eustace Percy. Je le supplie de pousser A.-J. Balfour à arranger les choses avant qu'il ne soit trop tard. Lloyd George part pour les armées du Rhin.

Jeudi, 15 mai.

Comité tchèque le matin pour entendre Benès parler de l'autonomie ruthénienne. Pas très utile. Nouvelle conversation avec Eustace au retour, après que j'ai lu toutes les notes du Conseil des Trois. Ils prennent séparément chaque « zone de compensation » et on pourrait croire qu'à la fin, ils donneront aux Italiens tout ce qu'ils veulent dans chacune. Puis le colonel House, qui travaille de son côté à un compromis sur Fiume, leur donnera tout ce qu'ils veulent dans l'Adriatique. Le résultat sera qu'on leur paiera la forte somme en territoire turc, pour les induire à renoncer à leurs revendications sur l'Adriatique, puis House leur cédera en ce qui concerne Fiume. Ainsi la diplomatie italienne se trouvera récompensée.

Je vais après déjeuner chez A.-J. Balfour, et je lui parle dans ce sens pendant une heure. J'attaque le côté moral du partage de l'Asie Mineure. « Tout cela, répond-il est très vrai. Mais vous oubliez, mon cher jeune homme, que nous sommes maintenant à la Conférence de Paris. Tout ce que vous dites est de l'esthétique pure. » Le travers de ces hommes d'État expérimentés est qu'ils ont tellement l'habitude de justifier l'opportunisme sur le terrain moral, qu'ils ne reconnaissent plus l'immoralité, même lorsqu'elle est mal avisée.

Il promet quand même de faire quelque chose, et dans l'intervalle, Lloyd George est allé visiter les champs de bataille.

Je dîne chez Mrs. Leeds, avec A.-J. Balfour et House. J'espère qu'ils comparent leurs notes. C'est un gâchis plutôt désespéré. Ma propre position est difficile. Je ne sais jamais si A.-J. Balfour est bien informé de ce qui se passe au Conseil des Trois. J'ai l'impression de cafarder sur ce qui se passe là-bas. Néanmoins, mon devoir, officiellement, est de tout lui dire, et après tout, c'est mon seul chef. Je lui ai demandé ce que je devais faire dans une passe pareille — il s'intéresse aux problèmes éthiques. Il m'a dit : « Bien, je vous promets de dire au petit homme ce que vous m'avez raconté. » Très gentil, mais distant et amusé. Je sens que je m'exagère peut-être les difficultés de ma situation et que j'ai tort d'avoir une vue personnelle, alors que je ne suis qu'un jeune homme qui connaît la carte et qui sait rédiger clairement.

Vendredi, 16 mai.

Je vais le matin chez A.-J. Balfour et je lui fais une dernière demande au sujet de l'Asie Mineure. J'essaye d'être moins « esthétique » qu'hier et je me limite à l'aspect pratique de la question. Je lui fais remarquer qu'un contrôle international exercé par des conseillers experts sur les ministres turcs, ne signifierait pas un « condominium ». Le Sultan serait *vraiment* indépendant. L'Italie pourrait avec ce projet obtenir une sorte d'accord de Nogara dans le sud. Et l'intégrité de la Turquie serait maintenue.

Hardinge et Crowe sont là et il leur lit les notes de la réunion de mercredi, du Conseil des Trois. Il est très sévère et s'exclame : « Ces trois hommes ignorants avec un enfant pour les diriger. » Je pense que l'enfant c'est moi-même. Il s'agit en tout cas d'un enfant anxieux et qui ne veut en ces matières diriger personne.

A.-J. Balfour est finalement d'accord pour écrire un nouveau memorandum. Je ne peux pas le comprendre. Hardinge m'assure qu'il est désolé, comme nous tous, mais qu'il ne peut s'empêcher de prendre le contre-pied de l'opinion des personnes qui semblent hors de leur sang-froid. Je suppose que c'était mon cas.

Dans l'intervalle, Smodlaka est venu voir Allen Leeper et lui a dit que la Délégation yougoslave a décidé, après une réunion qui a duré toute la nuit, de demander au président Wilson d'être le médiateur entre eux et les Italiens. Si les Italiens acceptent (ce que je mets en doute) cela simplifiera énormément la situation et nous éloignera de cet abominable système de compensations.

Le Cabinet, chez nous, se réveille. Ils ont entendu parler du projet de partage de la Turquie. Montague, Sinha, Bikanir et même Curzon menacent de donner leur démission. Pauvre Lloyd George! Il est facile pour nous qui n'avons pas de responsabilité de le critiquer; mais, il essaye d'attacher une poule en colère avec du papier de soie. L'étonnant est qu'il y ait aussi bien réussi.

Dans l'après-midi, le Conseil des Cinq discute les frontières de la Bulgarie. Je n'y vais pas, car A.-J. Balfour m'a assez vu ces derniers jours. Ils ne règlent ni la frontière avec la

Roumanie, ni celle avec la Grèce, mais ils fixent la frontière serbo-bulgare, et donnent aux Serbes de meilleures positions défensives pour le chemin de fer du Vardar et l'enclave de Strumnitza. Une bonne décision.

Les Grecs débarquent à Smyrne. Grande jubilation à l'hôtel Mercèdès[1].

Samedi, 17 mai.

Lloyd George revient.

Comité tchèque le matin : discussion du projet Benès en faveur des Ruthènes autonomes. Nous l'acceptons et l'on me charge du rapport pour le Conseil des Cinq. Plutôt rasant.

Je rentre et je l'écris immédiatement.

Je reçois dans l'après-midi la visite de Chryssanthos, évêque de Trébizonde, Venizelos l'a envoyé me voir au sujet des Grecs du Pont. J'essaye de le réconforter, mais en vain. C'est un prêtre splendide quoique turbulent, qui porte sur sa large poitrine un reliquaire enchâssé d'améthystes et de topazes.

Je dîne chez Boni de Castellane, 71, rue de Lille, avec A.-J. Balfour, Venizelos, Paul Claudel, Berthelot, Jacques Blanche et Anna de Noailles, qui ressemble à l'épervier des hiéroglyphes dans un temple de Louxor. Après le dîner Ève Francis dit des poèmes de Claudel, qui est assis devant elle. C'est un homme rude. Il arrive à donner l'impression qu'il n'applaudit que la remarquable diction d'Ève Francis, et que cela n'implique aucune louange pour la poésie qu'elle récite.

Je rentre en auto avec Venizelos. Il est content du débarquement de Smyrne. Il dit : « La Grèce ne peut aller vers son véritable avenir que du jour où elle sera à califourchon sur l'Égée. » Il a l'air fatigué et malade, mais heureux.

J'apprends que A.-J. Balfour a écrit un memorandum à Lloyd George et au Conseil des Trois en suivant les lignes que j'avais tracées. Ainsi mon « esthétique », après tout, l'a influencé.

Lloyd George revient du front et parvient comme toujours à apaiser tout le monde.

1. Siège de la délégation grecque.

Dimanche, 18 mai.

Je passe la matinée au quai d'Orsay à corriger les épreuves et les traductions de mon rapport sur l'autonomie de la Ruthénie.

Je parle de la « Société » avec Jim Butler. Il dit que nous devons créer un patriotisme de la Société des Nations qui débordera le patriotisme national. Naturellement il faut le faire. Mais quel enthousiasme, et quel tact il faudra pour une telle tâche! Je crois maintenant qu'une intelligence dure comme du diamant vaut beaucoup mieux pour le monde que tout l'idéalisme possible. L'américanisme, quand il s'est trouvé face à face avec la réalité, n'a guère remporté de succès. Le Secrétariat de la Société doit tendre avant tout à l'efficacité. Le « patriotisme de la Société des Nations » devra avoir pour base des fondations granitiques de bon sens, sans hystérie ni esthétique.

Lundi, 19 mai.

Presque tout le Cabinet est venu de Londres pour discuter l'avenir de la Turquie. Je suis convoqué rue Nitot, mais on ne m'invite pas à assister à la réunion. Je m'assieds dehors et comme il n'y a qu'une séparation en verre entre le cabinet et moi, j'entends ce qu'ils disent. Curzon insiste pour que les Turcs évacuent l'Europe et accepte, quoique à regret, une zone grecque à Smyrne. Montague et Milner sont tous deux contre l'idée de troubler davantage les Turcs. Winston Churchill veut les laisser où ils sont, mais que l'on donne à l'Amérique un mandat sur Constantinople et les détroits, avec une zone qui s'étendrait jusqu'à Trébizonde. A.-J. Balfour veut que Constantinople soit placé sous un mandat américain, que Smyrne aille aux Grecs et que le reste de la Turquie forme un royaume indépendant contrôlé par des « conseillers » étrangers. Lloyd George ne s'engage pas. Ils ne sont parvenus à aucune décision, autant que j'ai pu en juger à travers la glace opaque. Dans la soirée, je fais avec Hankey des projets de télégrammes ordonnant aux Grecs de ne pas sortir de Sandjak, de Smyrne et de Casa d'Aivali.

(Lettre à V. S. W.)

Lundi, 19 mai.

« Écoutez-moi : quand vous n'aurez rien à faire, voulez-vous s'il vous plaît, penser parfois à la Société des Nations? Voyez-vous il faut avoir l' « esprit de la Société » pour être prêt à m'aider lorsque je deviens trop nationaliste et trop *anti-dago*[1]. Si la « Société des Nations » doit servir à quelque chose, cela suppose qu'elle parte de conceptions nouvelles et qu'on trouve dans ses promoteurs et ses dirigeants un état d'esprit nouveau. Sinon, ce ne sera pas autre chose que la continuation de la Conférence, où chaque délégation a son point de vue propre et où on ne peut obtenir l'unanimité que par un abandon mutuel du projet complet. Nous, nous devons oublier tout cela, et ne penser qu'au point de vue de la Société où le Droit est la sanction ultime et où les compromis sont des crimes. Par conséquent nous devons devenir anti-anglais lorsque c'est nécessaire, et, lorsque c'est nécessaire pro-italiens. Ainsi, lorsque vous me verrez impatienté par les latins, il faudra me gourmander. C'est plutôt dur pour moi car j'aime la manière non-éclairée, et non-intellectuelle, la lourde et terne manière anglaise de voir les choses. Je crains que l' « esprit de Genève » ne soit plutôt genre « jardin de Hampstead[1] » mais la chose peut devenir immense et nous devons y travailler.

» Sérieusement vous pouvez faire pour elle autant que moi par un gentil prosélytisme. Considérez-vous comme un travailleur de l'Armée du Salut et lorsque vous entendrez injurier et railler la « Société », ayez un gentil sourire patient et dites : « Mais pourquoi? » Ils n'auront aucune vraie raison pour la condamner et vous pourrez alors les confondre en ajoutant : « Évidemment elle ne réussira pas si des ignorants l'attaquent avant sa naissance sans même lui accorder un moment de réflexion. »

» Mon sentiment au sujet de la Société est que c'est une grande expérience, et je veux que vous éprouviez à son égard un sentiment de protection. »

HAROLD NICOLSON

(Traduit par LILIANE PAUL-BRACH.)

1. Dago : nom donné aux États-Unis, et parfois en Angleterre, aux Portugais, Espagnols et Italiens.

2. Quartier de Londres.

BRUMES[1]

Il avait apporté pour dîner une bouteille de vin du Rhin, des saucisses, un morceau de pâté, deux oranges et tendait ses mains calleuses à la flamme de la cuisinière. Geisha préparait le couvert sur une petite table qu'elle avait, silencieusement, débarrassée d'une pile de serviettes, d'une poupée et d'un vase de plantes artificielles. Elle regarda Soter sans répondre. La nouvelle ne l'étonnait pas. Ce n'était point seulement au port que les affaires devenaient difficiles. Elles n'étaient brillantes nulle part, sauf dans les bars peut-être où les gens s'enivraient. Soter dit lentement :

— Les bassins sont gelés. Si le froid dure, on débauchera. Les bateaux restent à quai. Ils sont pris par les glaces.

— Ah! — fit Geisha.

L'homme haussa les épaules.

— Ici aussi, — exposa tranquillement la fille, — ça ne va pas bien. Je reste des jours sans voir personne.

— Et tes piqûres?

— Justement, — grogna-t-elle. — Ça rime à quoi, ces piqûres? Elles ne te fatiguent pas, toi?

— Y a des jours. Des autres, je ne m'en aperçois pas.

— Tu as de la chance.

A cet instant quelqu'un frappa doucement à l'extérieur.

— Entrez! — cria le Polonais.

La porte céda. Soter qui s'était retourné et se chauffait les

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

reins, vit un petit vieillard vêtu d'une pèlerine hésiter sur le seuil.

— Amenez-vous donc! — proposa-t-il, pensant qu'il s'agissait d'un voisin. — Vous demandez Geisha?

Geisha parut gênée.

— J'étais venu rendre visite à madame Geisha. En effet! — dit le vieux.

Et comme Soter se frottait vigoureusement les paumes sans paraître attacher d'importance à la personne de l'inconnu, celui-ci murmura :

— Je ne veux pas vous déranger.

— Vous ne nous dérangez pas, — dit Soter. — Approchez-vous du feu.

Lui qui ne parlait jamais d'habitude ou ne s'exprimait que par monosyllabes, il se mettait en frais pour l'homme à la pèlerine, et paraissait ravi.

— Hein, — s'informa-t-il rondement, — on n'est pas trop à l'aise dehors, avec la bise? Il y a plus de vingt-cinq degrés.

— Vingt-sept, — précisa l'autre.

— Raison de plus pour prendre un air de feu. Tenez, je vous cède ma place.

— Laisse! — grommela Geisha impatientée.

Le vieillard enleva poliment son chapeau, puis s'approcha de la cuisinière. Soter, consultant la fille du regard, se tint coi.

— Mais vous alliez dîner! — constata soudain le visiteur.

— Oui, — répondit Geisha.

Soter ajouta sottement :

— Ça ne fait rien.

Puis, après un silence :

— Vous permettez?

Il s'assit à la table, tandis que la femme le servait. Elle avait mis au four les saucisses dans un plat où elles mijotaient avec des choux et des morceaux de lard, et le fiancé, se sentant en appétit, tira de sa poche un couteau, l'ouvrit et le plaça, près de son assiette, sur la toile cirée. Au déclic de la lame le nouveau venu sursauta et s'approcha de Soter.

— Eh bien? — fit celui-ci. — Qu'est-ce qu'il y a?

Le vieillard se pencha sur le couteau.

— Je l'ai acheté à Dantzig, — expliqua le docker, surpris d'une telle curiosité. — Voyez : la marque est dans l'acier.

— Oh! très bien. C'est ce qu'on peut appeler une arme.

— *Ia, Gut!*

— Allons, mange! — ordonna Geisha qui déposa le plat devant Soter.

Aussitôt l'intrus se recula, baissa les yeux et, relevant les pans de sa pèlerine, affecta de se chauffer. L'odeur des choux et des saucisses ne paraissait point chatouiller son odorat. En revanche Soter grogna de contentement. Il empoigna la bouteille.

— A votre santé! — dit le vieillard.

Geisha riposta sèchement :

— Merci!

Elle se mit néanmoins à table et saisit sa fourchette, mais elle n'avait pas faim. Les piqûres la travaillaient, lui faisaient comme « bouillir le sang ». Elle ressentait des bouffées de chaleur. Soter emplit les deux verres, d'un air grave. Ses regards, un instant, cherchèrent ceux de la fille comme pour lui demander s'il devait inviter le vieux, mais Geisha, éludant la question, baissa la tête.

— Es-tu malade? — demanda l'homme.

— Va, — répliqua-t-elle... — Ce n'est rien... Ça passera!

— Vous parlez du traitement? — s'informa poliment l'homme à la cape. — Beaucoup ne le supportent pas.

— Cela est juste. Oui. J'en connais, — dit Soter.

Il regarda Geisha, puis son attention se concentra sur la chétive silhouette du personnage qui se tenait toujours près de la cuisinière et une idée bizarre lui traversa l'esprit.

— Comment vous appelez-vous? — murmura-t-il.

— Monsieur Poop.

— Et votre prénom?

— Lionel, Lionel Poop, — répondit lentement l'autre.

Il y eut un silence.

Soter reprit :

— Habitez-vous le quartier?

— Je l'habite.

Geisha écoutait sans comprendre. Finalement, elle leva les yeux sur Soter qui, rencontrant les siens, crut lire dans les

prunelles de la fille une expression de reproche et d'ennui.

— D'où souffres-tu? — s'enquit-il.

Lionel Poop prit alors la parole.

— Remarquez, — exposa-t-il, — que mon nom peut aussi bien s'écrire en commençant par la fin.

— Tiens! — s'écria Soter, pour quelle raison?

— Pour la raison, en tout point symbolique, que d'un côté je tiens aux années mortes par mes études et de l'autre aux années nouvelles sur lesquelles s'ouvre la vie. Avez-vous quelquefois pensé, monsieur...?

— Adolf Soter, — déclina l'homme.

— Avez-vous donc une fois pensé, monsieur Soter, à ces étonnantes choses qui font que nous sommes tous entre la vie et la mort, encastrés dans une vaste chaîne, tel un maillon?

— Oui, — admit Soter surpris par l'observation saugrenue du vieillard. — Tant que nous sommes, c'est la pure vérité.

Il contempla son verre où la lumière de la lampe se réfractait et soupira :

— Nul n'y peut rien!

Geisha dit tout à coup :

— On vous vaccine aussi, n'est-ce pas? monsieur Poop?

— Comme tout le monde.

— Trois piqûres par semaine?

Lionel Poop inclina la tête affirmativement.

— Eh bien, — poursuivit la fille, — connaissez-vous la cause de ces visites? On raconte de telles choses qu'on ne sait lesquelles croire. S'agit-il de la peste?

— La peste! — grogna Soter sans détacher ses yeux du verre de vin.

— Je ne pense pas, — prononça Poop.

— Pourtant plusieurs Chinois sont morts, — paraît-il, dans la rue. — On prétend que c'est de la peste : ils avaient le visage presque noir, un très gros ventre, les mains, les pieds enflés...

Soter se mit à boire.

— On vous aura mal renseignée, — rectifia le vieillard. — Pour ma part, j'admettrais plutôt qu'un commencement de

choléra s'est déclaré mais que, dans quelques jours, les services de l'hygiène...

— Oui. Parlons-en, des services de l'hygiène! — fit amèrement Geisha. — Ils devraient s'occuper d'enlever les ordures.

— C'est comme chez nous, — grommela Soter. — Ils laissent les bêtes crevées dans le ruisseau.

— On ne peut pas tout régler en une fois, — mentionna Poop. — Cependant, vous n'avez pas tort de protester contre de pareilles négligences. S'il arrive qu'une nuit le froid cesse, le mal sera plus grand.

— Oh! pour le froid, — dit le docker en s'essuyant la bouche du revers de la main, — il n'est pas près de finir. La mer roule des glaçons. Et le vent souffle. Plein nord!

Il avait lancé ces paroles sur un ton légèrement hostile pour le vieil homme, car une idée, d'abord confuse, s'était insinuée en lui. Geisha s'en aperçut. Elle regarda Soter afin de l'empêcher d'élever la voix, mais Soter haussa les épaules et, stupidement, se mit à rire.

— Tais-toi! — ordonna Geisha. — Pourquoi ris-tu?

— Je ris de ma propre bêtise, — repartit le docker. — Nous sommes bêtes dans mon pays... bêtes comme des porcs... Hein! n'est-ce pas vrai?

Un moment, il saisit son couteau et en pétrit la lame, la fit plier entre ses pouces puis, brusquement, il ferma le couteau et le mit dans sa poche.

— Oui... bête! — répéta-t-il d'un air désenchanté. — Mais cela doit être ainsi. N'est-ce pas naturel, monsieur Poop?

L'interpellé ne daigna pas répondre.

— Tu ferais mieux d'achever de dîner, — suggéra Geisha sans conviction. — Prends une orange.

— Non! — dit Soter.

Il se leva, le front soucieux, se frotta machinalement les mains, s'étira puis se décidant tout à coup :

— Allons! — proclama-t-il. — Je vais rentrer.

Geisha n'eut garde de le contredire et le laissa ramasser sur le lit sa casquette et sa peau de mouton.

— Bonsoir! — maugréa Soter en enveloppant d'un regard ironique la fille et son visiteur. — Je reviendrai un autre jour.

— A quoi penses-tu? — lui demanda Geisha toujours assise.

— Je pense, — riposta-t-il prêt à éclater de colère contre lui-même, — que je suis la plus stupide bête qui soit... Mais j'ai compris... J'ai maintenant parfaitement compris. Monsieur Lionel Poop, — conclut-il une main sur le loquet de la porte, — au plaisir de vous rencontrer bientôt!...

Et, avant que l'autre eût trouvé la réponse que méritait une semblable insinuation, il poussa le battant, le referma et s'éloigna, seul, dans la nuit.

V

C'était lui, le navire : il se trouvait pris au milieu des glaces qui craquaient en pressant sa coque, de plus en plus étroitement, de toutes parts. Qu'il le voulût ou non, cette carapace de glace l'enserrait, le pénétrait jusqu'aux fibres, jusqu'aux moelles et il avait beau se dire, par instants, que si le thermomètre baissait, il se réveillerait dans la douce tiédeur de son lit, Soter n'arrivait point à concevoir précisément que le thermomètre pût descendre. C'était tout à fait impossible. On patinait autour de lui. Des enfants, le col entouré de cache-nez écarlates, blancs, verts, bleus, glissaient et tournoyaient. Une vieille femme avait installé sur le bassin une sorte de cambuse où elle vendait des boissons chaudes. La glace étant solide, elle avait enfoncé à coup de hache trois pieux qui soutenaient une bâche afin de s'abriter du vent. Le vent venait du large où la mer ballottait des icebergs, puis il passait sur le chenal du port entièrement gelé et son souffle vous coupait le visage comme au fil d'un rasoir de feu. On le sentait mordre et brûler. La mer, le ciel étaient gris. Et la glace, elle aussi, sur laquelle les gamins décrivaient des cercles, était de la même couleur mais plus dense, plus rare, presque minérale, telle qu'on la voit peinte par Breughel dans ses paysages d'hiver à la magique réverbération. Des prêtres, la soutane remontée entre les jambes, s'élançaient à la poursuite des gosses, tels de rapides oiseaux noirs et de l'autre côté du quai, sur un second bassin, un groupe de séminaristes accomplissait de semblables figures

entrecroisées, mais en silence, avec une sage application.

La ville se profilait à travers une lumière figée d'aquarium. Seule apparaissait la ligne des maisons et, çà et là, certains détails d'une façade dont les vitres rapprochées luisaient à la manière de l'étain. Des cloches tintaient dont se percevaient, par contraste avec l'éloignement factice de la ville, jusqu'aux moindres vibrations. L'air sec portait chaque bruit à des distances nouvelles, insoupçonnées et lorsque, par moments, près du clocher de Sainte-Gudule, les croassements des corneilles s'élevaient, vous eussiez juré que c'était juste au-dessus de votre tête. Ces croassements formaient une plainte sans fin. Quant aux mouettes, affamées et féroces, leurs cris étaient si rauques, si durs, si perçants qu'ils vous déchiraient le tympan comme un grincement de scie. Une quantité d'oiseaux de haute mer, réfugiés le long du môle, ajoutaient à ce grincement des appels discordants et, prenant tout à coup leur vol, accomplissaient dans le ciel froid des cercles parallèles à ceux que, sur la glace, les patineurs entrecroisaient. Soter entendait ces appels et ces cris comme s'il eût été seul au milieu du bassin gelé, mais l'idée tout à fait absurde de se sentir devenu un bateau enserré par les glaces, l'empêchait de préciser ses impressions. Il ignorait s'il faisait jour ou nuit. C'était tantôt le jour, tantôt la nuit ou plus exactement, ainsi qu'en certains rêves, le jour et la nuit en même temps, mais il pensait à autre chose. Une certitude étrange l'habitait, le hantait. Elle avait mis longtemps à s'emparer de lui et, maintenant, il était comme un homme à qui un être insaisissable et infiniment sournois avait jeté un sort.

En revenant de la rue des Bouchers, Soter était pourtant rentré chez lui sans s'attarder. Il avait pris par le plus court, traversé le bassin où le cargo à bord duquel il travaillait dressait sa masse sombre piquée de feux. Un fanal accroché au portant de la passerelle clignotait sous le vent. Autour du bâtiment tout semblait mort. Les bars, les estaminets du quai ne répandaient à l'extérieur que de vagues clartés transies, sans qu'aucune des conversations qui se tenaient derrière les vitres emperlées de givre s'en échappât. Un silence étonnant régnait sur ce quartier naguère débordant de rumeurs, de chants, de nasillements de phonographes, de claquements de

sabots et de rires. Soter avait gagné sa chambre, rue du Viaduc, s'était couché.

Il pensait à Geisha. Il se disait qu'elle aurait dû le prévenir des intentions de ce M. Lionel Poop et non pas le laisser, lui, Soter, beaucoup plus vigoureux que ce vieillard, faire les frais de la conversation. Geisha savait très bien ce que M. Lionel Poop désirait. Bon! Soter le savait aussi. Il avait fini par le savoir, mais il était le fiancé de Geisha. Un jour, lorsqu'elle aurait assez d'argent, elle deviendrait sa femme et tous deux regagneraient leur pays. Le Polonais ne protestait nullement contre les nécessités du métier. Une seule chose lui avait déplu : le rôle profondément grotesque, humiliant pour un homme de sa force, que la fille et cet équivoque M. Poop lui avaient fait jouer. Était-il bête vraiment! Bête à manger de la paille, du foin, des pommes de terre crues. Bête à mériter d'être bête, toute la vie.

Il souffla sa chandelle. C'était trop fort pourtant d'avoir à dormir dans une pièce sans feu au lieu de partager le lit de Geisha. On l'aurait averti de la démarche de M. Poop, avant qu'il s'en fût avisé, il serait allé boire un genièvre à *Montparnasse*. Mais non, il avait fallu que peu à peu, de lui-même, il découvrît que l'antique godelureau n'était point un voisin. Cela le révoltait.

— *By god!* — se jura-t-il. — Demain j'irai voir ça, chez elle, et avec elle. J'empêcherai qu'on se foute de moi.

Il chercha le sommeil et se retourna plusieurs fois, sans parvenir à le trouver. Les attitudes, l'accent, l'air frileux du chétif M. Poop, sa longue pèlerine l'obsédaient. Soter n'avait pas l'habitude de rencontrer des gens de cette espèce. Celui-là devait être un banquier, un changeur, un horloger ou un prêteur sur gages : il n'exerçait pas un vrai métier d'homme. A première vue, on pouvait parier qu'il gagnait son argent par mille ruses coupables. Poop! Belle idée de posséder un nom pouvant s'écrire des deux côtés. Oui. Belle idée! Un piège! Soter ferma les yeux.

— Demain, — répéta-t-il intérieurement... — Demain... j'irai...

Mais il avait froid entre ses draps et il se rappela la croûte de glace, épaisse comme une banquise du bassin où les lumières

du cargo brillaient. Il se rappela le fanal de la passerelle et, insensiblement, tandis que le sommeil finissait par venir, l'image de ce bateau demeura seule, fixée dans son esprit.

— Oui, demain...

Quelques instants plus tard, la transformation était faite. Soter rêvait : un sort pesait sur lui.

***

Il y avait comme un symbole en tout cela. Cette idée de bateau pouvait laisser entendre au dormeur qu'il était, lui aussi, prisonnier dans cette partie du port, puisque, durant le jour, son travail lui interdisait de s'en éloigner. En échange, la présence des patineurs représentait la liberté d'une foule de gens livrés à leurs plaisirs. Geisha lui avait parlé, récemment, d'un de ses rêves en décrivant, avec une curieuse minutie, le passage où elle s'était arrêtée près d'un navire très éclairé. Peut-être était-ce le même navire? Peut-être cela signifiait-il qu'elle avait pensé à Soter durant son rêve. Mais pourquoi n'existait-il personne à bord? Cette combinaison d'images n'offrait aucun sens raisonnable : elle n'en frappait pas moins Soter qui trouvait surprenant d'emprunter au rêve de sa fiancée les propres éléments du sien. Comme dans le quartier chinois, où les maisons communiquent entre elles par la cave ou les toits, Soter communiquait avec Geisha par des chemins encore plus détournés. Il l'admettait d'ailleurs. La première surprise passée, il en venait presque à se dire que ce bateau était l'emblème de leur prochain départ et que si le bâtiment était vide cela prouvait qu'il n'y avait place dans ses flancs que pour une seule femme et que cette femme était Geisha. Comment n'y avait-elle pas songé en lui décrivant le navire? Soter poussa un grognement; il s'agita sous ses couvertures et retombant, inerte, sur le dos, s'enfonça davantage dans un épais sommeil.

Alors le sens qu'il avait découvert au symbole se modifia. Si ce bateau qu'il avait pris pour celui de Geisha était le même, pourquoi n'avait-elle pas eu l'idée d'y monter pour partir? Pourquoi donc avait-elle attendu qu'il fût trop tard? Car il

était trop tard. Soter ne pouvait rompre sa prison de glace. Elle le comprimait étroitement, comme entre les mâchoires d'un étau dont on tournait le pas de vis de plus en plus. Cette pression l'étouffait. L'homme gémit. Il éprouvait un découragement sans borne. Sa fiancée se jouait de lui. Sous prétexte d'amasser un peu d'argent, elle l'avait laissé s'en aller seul, à travers la nuit, tandis que M. Lionel Poop prenait sa place. C'était ce misérable, cet avorton qui triomphait. Il n'avait eu qu'à paraître pour créer dans la tiède boutique de la fille une atmosphère de gêne. Le docker ne s'en était pas aperçu tout de suite, mais il se remémorait l'expression résignée de Geisha, son embarras, son trouble, dès que le type à la pèlerine était entré. Elle avait eu un sourire triste. Et lui, Soter, au lieu de traiter l'importun avec sa rudesse habituelle, il l'avait invité à s'approcher de la cuisinière pour se chauffer. Comment n'avait-il pas compris, jusqu'à l'évidence, que ce ridicule personnage ne méritait aucun égard? Il aurait dû le renvoyer, l'empoigner comme un chat malade, par la nuque et le jeter dehors. M. Lionel Poop ne serait plus revenu : il n'était pas de taille à réagir. On l'aurait entendu s'éloigner dans la rue en courant. Même pas! on n'aurait rien entendu du tout; il se serait enfui, volatilisé, telle une ombre, un feu follet, un souffle. Et Soter aurait passé la nuit entière au chaud, avec Geisha. Une bonne nuit. Leurs deux corps emmêlés, jusqu'au moment de partir.

Le contraire s'était produit. A l'évocation de la chaleur du lit, le dormeur ressentit une impression de froid plus vive, plus âpre, extrêmement douloureuse et cette souffrance physique se compliquait d'une autre souffrance, morale celle-là, mais non moins déprimante. Il n'osait point se l'avouer; toutefois, en lui-même, Soter reconnaissait la glaciale présence d'un sentiment de rage, de jalousie dont l'aiguillon le déchirait. Jaloux de quoi? de qui? Le Polonais, d'habitude, ne s'embarrassait pas de ces subtilités. Du moment qu'il portait à la banque l'argent que lui remettait sa fiancée, il ne tentait jamais d'imaginer comment Geisha l'avait gagné. La somme seule importait à ses yeux. Il n'allait pas plus loin; il refusait d'aller plus loin. A quoi bon! Cependant le souvenir du vieillard lui était odieux; il tourmentait Soter, l'emplissait de

colère, de dégoût. Est-ce qu'entre cet individu et le robuste et beau gars qu'il était, une comparaison quelconque avait quelque chance de s'établir au bénéfice du premier? Non, mille fois non! Mieux valait rire, Soter ne riait pas. Il se débattait dans son rêve, contre l'image de M. Poop, contre le pouvoir de ce gnome, ses façons astucieuses de s'imposer, de se faire adroitement valoir, en un mot de disposer de tout selon son bon plaisir. Et Geisha, l'idiote, avait subi son ascendant. Ah! les femmes! Les femmes? Toutes les mêmes! Un peu d'argent, on les avait. Elles ne prenaient pas seulement la peine de sauver les apparences, de ménager l'amour-propre, la dignité, la susceptibilité d'un homme. L'argent d'abord! Bon Dieu! Soter se révolta. La promesse qu'il s'était faite de corriger Geisha lui revint à l'esprit mais, en même temps, il éprouvait la certitude de sa propre impuissance et l'horrible sensation de froid qui l'engourdissait s'accentuait de plus en plus, presque à le réveiller.

— Oui, — grogna-t-il. — Sa peau!... j'aurai sa peau!

A cet instant, Soter eut à peu près conscience des paroles qu'il prononçait. Les ombres qui l'entouraient parurent se dissiper. Cela ne dura qu'une seconde. Il retomba sans force au noir sommeil, parmi les formes, les présences vagues du songe, au sein d'un monde inconnu et pourtant familier, seul, immobile, vaincu. Personne ne se souciait de lui. Personne ne pensait à lui. Geisha devait parler à M. Poop des piqûres, qu'elle supportait mal et s'informer, tout en se laissant caresser, si ce n'était pas réellement la peste qui décimait les gens de la rue. Ce mot de peste l'effrayait. Soter se souvint du choc qui l'avait secoué en entendant la fille murmurer ce mot-là. Il revit le verre de vin pâle traversé par le feu de la lampe. Il se revit assis devant ce verre de vin et le regardant fixement; il lui avait trouvé une couleur anormale, une couleur jaune suspecte et, cependant, il avait empoigné le verre, l'avait vidé... La peste! Les affiches placardées, par la Commission d'hygiène, sur les façades de certaines maisons consignées, étaient de cette même teinte jaunâtre. A bord de plusieurs bâtiments, on avait également hissé des pavillons, eux aussi, jaunes. C'était donc ça! Lionel Poop avait eu beau répondre qu'il ne croyait pas à la peste, Soter s'était gardé d'émettre son avis. Lui non

plus, il ne croyait pas à la peste, mais il réfléchissait que c'était à dater de cette minute que le vieillard avait communiqué au vin sa couleur singulière, afin qu'en le buvant, Soter subît un sort. Soter avait donc bu. Il avait approché lentement le verre de sa bouche. Sa haine pour Poop s'accrut. Elle le glaçait jusqu'aux entrailles. Toutefois, il n'entrait dans ce sentiment aucun désir de se venger. Ce devait être le sort qui était cause de cela, sinon le Polonais n'aurait point hésité. Au moment de quitter la boutique, une scène se serait produite et M. Poop aurait appris qu'il fallait marcher droit. Or, cette scène n'avait pas eu lieu. Soter était parti en refermant brutalement la porte, il avait regagné sa chambre, s'était couché, et endormi. Il était alors entré dans un rêve. Et la notion de ce rêve était chez lui si vive qu'il se voyait comme s'il était un autre, allant et venant à travers ses propres pensées, pareil à quelque passager surpris de ne trouver personne sur le pont, ni dans les coursives du bateau qu'il se sentait matériellement devenu.

Le seul, l'unique espoir de Soter avait été de se dire que, si le thermomètre baissait, le charme serait rompu. Mais lui-même, dans sa conversation avec Poop, avait nettement déclaré que le thermomètre ne pouvait pas baisser. Hélas! son pronostic se réalisait. Le vent soufflait trop régulièrement du nord pour apporter un changement quelconque à la situation; il convenait donc d'attendre le jour avant de voir les choses se modifier. Dès les première pâleurs de l'aube, chaque matin, Soter ouvrait les yeux; il n'avait pas de rideau à sa fenêtre. Entre les lamelles des persiennes un pâle rayon filtrait qui prenait peu à peu plus d'éclat, plus de force. Il tombait obliquement, à travers les carreaux, sur la couverture brune du lit et finissait par atteindre le visage du docker dont les paupières, encore alourdies de sommeil, se soulevaient. Ce rayon de lumière, Soter le comparait à l'éclair d'un couteau, de son couteau quand il en faisait jouer la lame, de ses gros doigts. C'était l'image qui lui venait aussitôt à l'esprit. L'hiver surtout, le petit jour avait comme une lueur d'acier, aiguë, barbare. Si dure qu'elle fût, Soter l'aimait; il clignait les yeux, puis il la regardait en face et se levait d'un saut. Et voilà qu'à présent, en dépit du sort qu'il sentait sur lui, Soter pensait à l'aube en

se disant qu'elle le délivrerait. Cette pensée de l'aube lui fit évoquer son couteau. Il mit longtemps à en prendre conscience, mais une image amenait l'autre et il songea que ce couteau le délivrerait, à son tour, il ne savait pas de quoi.

— Oh! très bien, — avait constaté Poop, à la vue de la lame. — C'est ce qu'on peut appeler...

Naturellement! Le vieux était resté saisi devant le couteau de Soter... il avait même tenu à l'examiner de plus près, s'était approché de la table. Le dormeur tressaillit : un âpre frisson le parcourut et il lui sembla, tout à coup, qu'il venait de toucher le fond de la vase comme quelqu'un, sur le point de se noyer, donne un coup de talon et remonte à la surface de l'eau. Il remonta ainsi des profondeurs du rêve. Mille points d'or étoilèrent la nuit de ses prunelles; ils tournoyaient comme des oiseaux. Puis Soter éprouva la sensation de sa propre chaleur, une sensation délicieuse, intraduisible, réconfortante.

— Ahhh! — fit-il.

C'était son lit. C'était sa chambre. L'aube allait naître. Il la guetta voluptueusement, à travers ses paupières demi-closes et quand il l'aperçut, pointant, en haut de la fenêtre, il attendit, un grand moment, engourdi de plaisir sous ses draps, que la première sirène du port poussât son atroce hurlement de bête égorgée.

VI

Feempje contemplait son poignet et lui trouvait, depuis la dernière piqûre, un ton verdâtre qui l'inquiétait. Il ne pouvait plus supporter, sans y penser, son redoutable crochet de fer. Quelquefois une brûlure soudaine l'obligeait à l'enlever. Il devenait alors sérieux, dénouait les lanières de cuir fixées à l'avant-bras, enlevait l'appareil et, d'un air soucieux, examinait, silencieusement, son moignon. Bien qu'il n'eût point à s'alarmer de l'effet du vaccin, il allait consulter le médecin de service à l'hôpital, puis regagnait son bar où la mère Kœtge, en raison du refus de Flossie de servir les clients, tenait la caisse. Feempje ne parlait jamais de ses ennuis. Le docteur lui ayant conseillé de moins boire, il mettait, dans la mesure

du possible, le conseil à profit, mais sa relative sobriété changeait son humeur.

— Hé! patron, — s'exclamaient avec des faces rouges les habitués du *Montparnasse*. — Prends un coup! Qu'est-ce que tu crains?

Désignant Kœtge, le Hollandais ripostait :

— Celle-ci pinte pour deux. Aussi elle tient!

— Ou elle tombe, — constatait un loustic après avoir fait à la vieille un croc-en-jambe et en l'aidant à se relever.

Le bar était bondé d'ivrognes, tous vaccinés d'ailleurs, mais débraillés et imbibés d'alcool comme des éponges. La plupart, qu'on avait débauchés des docks, touchaient des primes. Les autres appartenaient aux compagnies de navigation. Leurs salaires, naturellement, avaient été réduits. Ils ne protestaient point. Une vie nouvelle s'offrait à eux, oisive et misérable, ponctuée tous les deux jours par des piqûres; quant aux poussées de fièvre qu'elles amenaient, ils les combattaient à grand renfort de petits verres de schnick et de mesures d'une bière aigre et puissante qui pesait au moins trente degrés.

Feempje ne faisait crédit à personne. Lorsqu'un buveur ne pouvait plus payer, il lui retenait sa montre ou un objet quelconque en gage. Kœtge le secondait dans ces opérations : elle lui était de bon conseil. Grâce au crochet de fer, le gros homme imposait sa loi et, cependant, il n'osait plus heurter de ce crochet le zinc de son comptoir par crainte de se faire mal. Il le brandissait, menaçant, au-dessus des têtes parmi la lourde fumée des pipes et aussitôt chacun cédait. Nul ne se doutait encore, des sourdes terreurs de Feempje. On avait l'impression que son caractère devenait plus irascible et plus violent, mais on en attribuait la cause à l'angoisse que cachaient tous les cœurs et qui se manifestait par des colères subites chez les moins emportés. Il s'était toujours montré dur, brutal, autoritaire. Néanmoins, le cabaretier s'abîmait dans de subites tristesses et il n'était pas rare de lire au fond de ses yeux ternes une expression d'accablement. C'était alors que Feempje pensait à sa main coupée. Il y pensait avec toute espèce de regrets. Cette main qu'il n'avait plus, lui inspirait de profondes rêveries. Il songeait qu'elle n'avait pas eu, comme

l'autre, sa part pleine de plaisirs, de jouissances. Il la plaignait A certains de ses souvenirs, elle restait étrangère, telle une morte, une chose morte qui, pourtant, avait fait partie de lui. Le soir, seul dans sa chambre, il s'asseyait au bord du lit et se livrait à d'interminables méditations.

Flossie ne partageait plus avec Feempje cette pièce. Elle occupait un réduit sans feu, sans lumière, en bas, près du dancing, car, en vertu des nouveaux règlements, le Hollandais n'avait pas pu la renvoyer. Flossie ne sortait plus pour ainsi dire de ce local infect. La mère Kœtge portait à la recluse, une fois par jour, une écuelle de soupe, la forçait à manger. Flossie n'avait pas faim. Les piqûres l'emplissaient de lourdeurs, d'éblouissements, de maux de tête inexplicables. Elle portait ses doléances au dispensaire : les docteurs ne l'écoutaient pas. Sa grossesse lui valait aussi des troubles, des vomissements. Feempje, quelquefois, la nuit, entendait la fille se traîner aux water : elle y restait de longues minutes, tirait la chaîne puis, retournant à son gîte, fermait sa porte, poussait le verrou.

— Qu'elle crève! — grognait le tenancier.

Il l'écoutait tousser des heures entières ou changer sa paillasse de place. Une épaisse nappe de neige était restée sur le toit du dancing, mais elle avait pris une couleur noirâtre à cause de la fumée du poêle dont les escarbilles retombaient du tuyau dans la cour. Jusqu'à une ou deux heures du matin, Flossie était secouée par des quintes. Elle dormait mal. Toujours plus sale et plus sordide, elle conservait non seulement ses bas, mais ses vêtements pour dormir, vivait couchée et ronflait comme une brute. Feempje n'avait pas pitié d'elle. Puisqu'il ne pouvait point chasser cette garce, il prenait plaisir à la châtier dans sa chair,dans l'enfant qu'elle portait. Plus question, maintenant, de recourir aux recettes abortives de la vieille Kœtge! Celle-ci s'était pourtant approvisionnée de plantes chez une louche herboriste de la rue Fossé-aux-Remparts. Feempje avait, en sacrant le nom de Dieu, jeté ces plantes dans la boîte aux ordures et menacé, au cas où il l'y reprendrait, de faire subir à la commère le même sort. Il voulait que Flossie accouchât. « Le gosse à Feempje! » c'était marrant... Il le disait, le répétait vingt fois par jour

avec un rire bestial, des clignements d'yeux, des grimaces.

— Faut que j'voye si c'est pas un nègre, des fois! — déclarait-il... — ou une betterave, un navet!

Kœtge en restait honteuse. Pourtant comme elle pouvait se saouler à l'aise sans que le gros homme, qui avait besoin de ses services en remplacement de Flossie, la rudoyât, l'ancienne logeuse finissait par approuver Feempje. Elle n'en allait pas moins rendre visite à l'herboriste dont la boutique mystérieuse servait de lieu de rendez-vous à toute espèce de gens. Cette commerçante était une vieille femme borgne, vêtue de noir, sèche, édentée, décente comme une chaisière de square et plus méfiante, sous ses dehors affables, qu'une sage-femme sans diplôme. Elle ne se contentait pas de vendre des simples, des têtes de camomille ou de pavot, elle débitait en outre de petits sachets de cocaïne que Kœtge négociait aux filles de la rue des Bouchers. Elle les glissait sous ses jupons en secret, puis se rendait d'un magasin à l'autre où ses clientes lui offraient des rations d'eau-de-vie. Le traitement du dispensaire n'opérait pas sur elle : elle avait passé l'âge de tout, l'âge de la souffrance comme celui du plaisir et se laissait passivement piquer sans même sentir l'aiguille pénétrer ses bras flasques dont la chair roulait sur les os.

***

— Kœtge! — cria du seuil de sa boutique Lulu-la-Parisienne. — Allez! grouille-toi.

C'était un vendredi, jour de visite. Lulu se préparait en guettant la vieille qui lui avait promis cinq grammes de coco pure, au prix de gros. Elle avait l'argent dans son sac. La rue, presque déserte, offrait un aspect lamentable. Devant les magasins, tout le long des trottoirs, les cendres qu'on avait répandues pour empêcher les passants de glisser, formaient deux chemins noirs. Des tas de neige, dressés ainsi que des blancs d'œufs battus, mais d'une couleur terne, pisseuse, se succédaient de porte en porte, parmi des amoncellements de détritus que le service de la voirie n'avait pas enlevés. Au milieu de la rue, la neige était moins sale : on avait ménagé

plusieurs pistes à l'aide également de poussière et de débris de coke, afin de pouvoir traverser la chaussée sans crainte. Pourtant des traces de pas et de roues de voitures demeuraient imprimées sur la neige durcie par le froid. De tous les toits pendaient de grosses aiguilles de glace et, quand le vent soufflait, une de ces lourdes aiguilles, parfois, se détachait et s'écrasait sourdement sur le sol, avec un choc sinistre.

Seule parmi ses pareilles, Lulu-la-Parisienne affectait de sortir en escarpins vernis, à semelles minces, à talons hauts. Elle possédait de jolies jambes qu'elle tenait à montrer, moulées dans des bas de soie coûteux. On disait que François les lui fournissait. Comme Lulu était sa maîtresse, nul n'avait rien à y voir, mais aucun doute ne subsistait pour personne sur la provenance illicite de ces bas.

— Eh bien! Kœtge! — appela de nouveau la fille.

Elle grelottait de froid à la porte de sa boutique et tenait frileusement le col de son manteau relevé contre son visage. Le manteau était d'un drap vert, assez épais, garni de loutre.

— Voilà, — répondit la vieille sans se hâter. — Rentre chez toi, j'arrive.

Lulu ne se le fit pas répéter. Toutefois on la vit de l'intérieur du magasin, écarter le rideau de la porte et regarder dans la direction de Kœtge. Celle-ci se trouvait de l'autre côté de la rue, à la hauteur de la maison de Geisha dont la devanture était close.

— Sans blague! elle ne va pas s'arrêter chez Geisha — se dit la Parisienne en maintenant le rideau soulevé.

Sa haine pour l'amie de Soter n'avait pas diminué. Au contraire, quand les deux femmes se rencontraient dans la cour de l'hôpital, Lulu ne manquait jamais l'occasion d'émettre sur le compte de cette fille des réflexions fielleuses. Geisha ne s'en occupait guère. Elle se bornait à sourire vaguement comme si les propos dont elle était l'objet s'adressaient à une autre; ou quelquefois encore elle fixait sur son ennemie un regard méprisant et digne. Lulu n'insistait pas. Elle se tournait alors du côté d'une de ses voisines et changeait de conversation.

— Allez! magne-toi..., plus vite! — s'exclama-t-elle en

faisant signe, derrière la vitre, à Kœtge de se presser. — Je vais être en retard, il est trois heures.

Lulu heurta le carreau du doigt où elle avait une bague et se livra à une série de gestes d'impatience, puis, brusquement, elle ouvrit : Kœtge pénétra dans la boutique, d'un pas traînant et circonspect.

— Donne! — dit Lulu.

— Hé! hé! — fit l'autre. — Je ne suis pas suivie, au moins? Il n'y a personne?

— Non. Personne.

— Figure-toi, — murmura la commère, — un type m'a prise en filature quand je suis sortie hier soir de chez ma vendeuse; aussi je m'ai amenée en douce par l'autre trottoir. On me poisserait, j'aurais des embêtements.

Lulu proféra d'un air dur :

— Penses-tu

Et plus bas :

— T'as les cinq grammes?

Kœtge, au lieu de répondre, souleva son jupon et y cueillit dans un petit sac de lustrine noire suspendu entre ses cuisses, plusieurs sachets soigneusement pliés.

— Tu seras contente, — affirma-t-elle, en tendant les sachets à sa cliente. — Cette fois y a pas de mélange. J'ai engueulé la...

— Tiens, ton fric, — grogna Lulu en glissant à la marchande la somme convenue.

— Merci. Mais la gnole? — s'informa Kœtge... T'as pas un coup de gnole pour moi?

— Tu n'as qu'à te servir, — dit Lulu qui indiqua d'un mouvement de tête un cruchon sur une table. — Le verre, à côté, est propre.

La vieille s'approcha de la table, s'assit en soupirant et empoigna le cruchon.

***

A cet instant, sortant de sa boutique, Geisha apparut sur le trottoir en face. Lulu se mit à l'observer. Elle tenait encore à la main les sachets que venait de lui remettre l'ancienne

logeuse et s'apprêtait à les dissimuler sous une pile de serviettes, mais elle vit Geisha inspecter la rue autour d'elle puis diriger les yeux dans sa direction.

— Vise un peu, cette paumée! — souffla Lulu à Kœtge. — Elle me cherche. T'as pigé la manière dont elle gâfe par ici?

— Oh! je ne crois pas.

— Alors qu'est-ce qu'il te faut? Chaque fois qu'elle passe devant mes carreaux, elle louche. François serait là, tu parles d'une touche pour lui.

— Non. Je ne crois pas, — répéta la commère qui d'ailleurs ne s'occupait que du cruchon.

Lulu eut un ricanement.

— Puisque je te le dis, y a pas à ne pas le croire. C'est comme ça.

— Si tu veux.

— Ce que je veux, — s'écria violemment Lulu, — c'est y apprendre à se tenir et je le lui apprendrai. J'y arrangerai la gueule. T'entends? Un jour ou l'autre elle sera marquée.

— Ne raconte donc pas de bêtises! — ordonna sèchement du fond de la pièce la voix d'un homme abrité par un paravent.

C'était le Balafré; il avait pris froid la veille et gardait la chambre. Chaussé de pantoufles, le torse entouré d'un chandail gris à grosses mailles, François profitait d'un commencement de grippe pour ranger ses mouchoirs, son linge et des papiers d'une certaine importance à l'intérieur d'un buffet de cuisine en bois blanc qui lui tenait lieu de commode. Le paravent le cachait entièrement.

— Bonjour, — prononça Kœtge. — Ça ne va pas?

— Ça ne va pas fort, — répondit laconiquement le malade.

Lulu haussa les épaules en silence.

— Je vais aller à la piqûre! — fit-elle, ensuite tournée du côté du paravent. — T'as besoin que je te rapporte quelque chose?

— Non.

Kœtge regardait bouche bée Lulu qui, au moment de sortir, revenait brusquement vers une glace, vérifiait son maquillage et se passait un peu de poudre sur le nez.

— J'aurais seulement besoin que tu ne racontes plus d'idioties, — dit la voix de l'homme invisible.

Lulu échangea avec Kœtge un sourire de commisération et, son sac sous le bras, elle engagea d'un clignement d'œil la vieille femme à la suivre.

— C'est bien! — répliqua-t-elle, une seconde plus tard à François. — J'ai compris.

Et comme Kœtge ne bronchait pas, elle quitta la boutique en laissant retomber d'un coup sec la porte sur ses talons.

— Allons! — conclut la trafiquante que ce brusque départ ne troublait point. — Encore un verre!

Elle vida, au préalable, le gobelet qu'elle avait devant elle sur la table, le reposa sans bruit, saisit le cruchon et se versa une seconde rasade d'alcool. Masqué par le paravent, François classait toujours ses papiers, les parcourant avant de les placer dans le buffet, sous une pile de linge. Il y avait les contrats de boutiques qu'il sous-louait, plusieurs passeports vierges, des lettres d'agences, un certain nombre de cartes postales aux timbres de divers pays, des photos de femmes, de copains. On ne l'entendait pas remuer. A peine, de loin en loin, le froissement d'une feuille troublait seul le silence. On eût pris ce léger bruit pour le grignotement d'une souris, sous un meuble. Kœtge l'écoutait en retenant son souffle : elle ne voulait pas déranger François. Le ton sur lequel il avait rabroué sa maîtresse incitait la vieille femme à ne pas s'attirer la moindre remarque de la part du Balafré. Elle le savait hargneux, vindicatif. Au surplus son humeur devait se ressentir du refroidissement qui l'empêchait d'être, comme d'habitude à pareille heure, soit en quelque bar, soit chez une de ses locataires en retard pour ses versements. Son séjour, dans la pièce, s'entourait de mystère. Kœtge réfléchit qu'on ne devait point soupçonner qu'il se trouvait là, si près, tandis que Lulu recevait ses clients. Cette réflexion emplit d'une stupeur respectueuse la vieille femme. Elle regarda le paravent, hocha la tête. Son inquiétude se mua en timidité. Est-ce que le Balafré savait qu'elle n'avait pas accompagné Lulu? Kœtge fut sur le point d'adresser la parole à François ou de lui révéler, en toussant par exemple, qu'elle était restée, à sa place, assise devant la table en train de sécher le cruchon.

— Je vais bouger ma chaise, — se dit-elle, mais sans conviction. — Il demandera : c'est vous?

Kœtge compta jusqu'à trois et ne réunit pas le courage de mettre à exécution son projet. La vue du paravent l'ébahissait.

C'était un de ces articles qu'on achète au bazar: une baguette de bois noir en encadrait les feuilles sur lesquelles étaient reproduits des fleurs, des personnages, des oiseaux et une petite pagode chinoise aux tuiles vertes.

— Ah! — pensa la logeuse, — il aurait mieux valu que je m'en aille avec Lulu! Si son homme s'aperçoit que je suis là, il va me sortir.

Ses yeux ne quittaient point les oiseaux et les personnages qui abritaient la retraite de François. La fragilité de la cloison de papier inspirait à la mégère une crainte d'autant plus forte que cette séparation précisément était plus mince et bientôt — elle avait pris son verre — la buveuse n'osa pas le porter à ses lèvres.

De la rue vide, où la lumière s'était concentrée sur la neige et rayonnait d'en bas comme d'une rampe de théâtre, n'arrivait aucun bruit. Parfois une aiguille de glace se détachait d'une gouttière et sa chute, en frappant le sol, ressemblait à une explosion. Parfois aussi, on percevait le grincement d'une porte que quelqu'un ouvrait ou fermait. Kœtge n'écoutait pas. Elle était fascinée par la vue du paravent derrière lequel François alluma, tout à coup, une lampe afin de poursuivre son travail. La lampe jetait au plafond une clarté rousse traversée à certains moments par l'ombre énorme d'une main. L'ombre ne tremblait pas : elle restait quelques secondes étalée sur le plâtre du plafond puis elle se retirait pour reparaître un peu plus tard avec une précision massive dont la vieille femme se sentait effrayée.

— Si je bouge, — songea-t-elle, — je suis perdue...

C'était elle qui tremblait et elle dut s'accouder à la table; en accomplissant ce geste elle rapprocha néanmoins sa bouche du verre et y aspira une lente et bienfaisante lampée. L'alcool la raffermit. Elle esquissa une moue d'abord, puis une grimace. Le soir tombait. Kœtge détourna les yeux du paravent, regarda autour d'elle et aperçut alors de l'autre côté de la

chaussée, la pèlerine de M. Poop. Elle connaissait le personnage. Son rictus s'accentua.

— Oh! Oh! — constata-t-elle. — Décidément ça le tient. Il est en avance.

Elle acheva son verre et se frotta le creux de l'estomac en pensant au vieillard qu'elle vit aller jusqu'à la boutique de Geisha et rebrousser chemin. Mais François, brusquement, cessa de ranger ses papiers. Kœtge l'entendit tousser. Elle se retourna. L'homme, sans se lever, avait poussé le paravent.

— Tiens, — fit-il d'une voix brève. — T'es là? Qu'est-ce que tu fous?

— J'attends Lulu, — répondit Kœtge.

Elle désigna le carafon. François se hissa sur ses jambes, se dirigea vers la cuisinière et commença à en gratter la grille.

— J'aurais pu le faire, — déclara la vieille femme.

Il haussa les épaules et ébaucha le geste d'empoigner le seau à charbon.

— Allez donc! Permettez-moi, — reprit Kœtge qui accourut. — J'ai l'habitude.

Le Balafré se laissa docilement retirer le récipient des mains, et tandis que la vieille chargeait la cuisinière, il s'avança dans la direction de la rue.

— C'est pour Geisha! — mentionna Kœtge en bourrant le fourneau. — Voyez; il va, il vient.

— Oui, — dit François d'un air distrait.

La présence du vieillard sur le trottoir opposé lui était totalement indifférente, mais la vieille à son tour s'approcha de la vitrine et se mit à rire, silencieusement. Étonné par ce rire, le Balafré regarda Kœtge.

— Oh! — fit-elle, comme en s'excusant, — tel qu'il est aujourd'hui, on ne le prendrait pas pour...

François suivit des yeux le personnage à la pèlerine et s'informa :

— Qui est-ce?

— Un ancien riche, — expliqua la matrone. — Un banquier. Je l'ai eu pour ami, autrefois. Il avait un hôtel rue des Nattes. Mais, à présent, tout est détruit... la rue, l'hôtel... il a dépensé sa fortune.

— Ce n'est pas le seul.

— Une grande fortune!

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute! — interrompit François.

Il se tut un instant et demanda goguenard :

— C'est toi qui l'as mis sur le sable?

Kœtge ne répondit point.

— J'te parle! — grogna le Balafré. — Raconte!

— Vous ne me croiriez pas, — prononça lentement son interlocutrice. — Du temps que je cause, c'était un type tout à fait bien, mais spécial. Deux femmes se sont tuées pour lui...

— Qui lui? Ce schnoc?

— Parfaitement?

— Deux ballots! — fit François.

— Oui et non.

— Et alors?

— Alors, — exposa Kœtge en suivant du regard le manège de Poop, — il m'a entretenue. Avec son argent, j'ai acheté ma maison, là-bas : je louais, les premiers temps, à des messieurs de la ville qui amenaient leurs poules. Vous n'avez pas idée de c'que c'était. On ne passait pas encore sous la Tour des Réguliers. Y avait un mur, des jardins. C'est plus tard qu'on a démoli. La Tour est restée. On a ouvert la rue sous le porche. Tous les jardins ont disparu.

— Toi, — murmura François d'un air railleur, — t'étais pas folle. T'as pas voulu te suicider. Tu tenais aux sous.

— Charriez pas, — répondit Kœtge. — J'étais belle fille, alors et jeunette. Je me suis laissée bourrer le crâne, il m'a eue. C'est tout de même marrant!

Le Balafré la dévisagea sans un mot. Elle poursuivit :

— Je me rappelle qu'il me promenait dans sa voiture. On allait le long de la mer, vers Koiswek. Les chevaux avançaient sur le sable. C'était doux. On n'entendait pas les sabots ni le bruit des roues. Des mois entiers, chaque soir, on recommençait la même balade.

François bâilla et s'étira.

— J'aurais l'idée à rire, — fit-il ensuite, en indiquant d'un signe de tête le vieux Poop qui s'était arrêté à la hauteur de la rue de Vénus et battait la semelle, — j'lui proposerais de venir boire.

Kœtge n'eut pas l'air d'entendre. Elle décréta pourtant, après un silence :

— Question de boire, on n'a besoin de personne. Du moment que le cruchon est là.

— Tu peux y aller, — dit le protecteur de Lulu. — Ne te gêne pas. Vas-y! Ça n'a pas d'importance.

— Non, rien n'a d'importance, — grommela Kœtge en retournant vers la table. — Donnez un verre pour vous, qu'on trinque.

Elle emplit le sien à plein bord, puis celui que François avait tiré d'une armoire.

— A la santé! — murmura Kœtge d'un air lointain.

Tous deux levèrent le coude en même temps puis le Balafré cueillant dans la poche de son pantalon une cigarette fripée l'alluma.

Il n'avait pas ramené la feuille du paravent et on apercevait la lampe, le petit buffet de bois, l'intérieur du meuble.

— Est-ce que je peux vous aider? — proposa la logeuse.

La nuit était tombée. Quelques lumières brillaient au bas des façades et répandaient sur la neige d'immobiles et jaunes reflets. Des claquements de galoches retentirent. Les filles revenaient par groupes de la visite.

Kœtge se ressaisit.

— Lulu va s'amener, — dit-elle. — Comment qu'elle supporte les piqûres? Ça la tortille pas trop?

— Bah! — constata François. — Elle râle!

— Je sais.

— C'est sa nature. Elle croit que je m'occupe de Geisha et naturellement...

La vieille branla de la tête.

— Oui, oui, — fit-elle. — Je sais. L'essentiel est qu'elle soit pas malade, comme tant d'autres. Les affaires ne vont pas si bien.

— Moches! — renchérit François.

— Et c'est pas leur vaccin qui nous rendra le bon temps. Je me demande où qu'ils veulent en venir à piquouser tout le monde. On n'a jamais vu ça, nulle part.

— Faudra que j'y aille demain, — gronda le Balafré. — Tu parles!

Il ajouta :

— Ça donne la fièvre.

— Bah! Vous plaignez pas trop, j'aimerais que ça me produise les mêmes effets qu'à vous : je serais plus jeune. Quand les années arrivent, qu'on ne sent plus rien, on le regrette...

Une brusque mélancolie passa dans ses yeux aux paupières rougies mais François n'en tint pas compte. Il pensait au traitement.

— Évidemment, — dit-il. — Seulement, y a pas à discuter. C'est comme ça.

Kœtge lui tendit la main.

— Allons, bonsoir! — murmura-t-elle. — La vie est encore belle à votre âge... Profitez!

— Je ne me prélasse pas en voiture, sur le sable, le long de la mer, — riposta l'homme sérieusement. — De quoi veux-tu alors que j'profite? On en est tous là... On peut crever, sans qu'on soye vieux... Comment?

— Non... rien... j'm'en vais, — répondit Kœtge en soulevant le loquet de la porte. — Il y a longtemps que j'devrais être partie... mais partie... pour de bon... pour tout à fait... *Amen!*

François la regarda.

— Complètement schlass! — dit-il avec dégoût.

VII

En apercevant Kœtge qui s'avançait vers lui, Lionel Poop fut sur le point de changer de trottoir, mais il comprit que son ancienne maîtresse l'avait reconnu et il l'attendit de pied ferme. Kœtge avançait avec précaution. En dépit du chemin de cendres, le sol restait glissant. Une fille, qui rentrait chez elle, croisa la vieille trafiquante.

— Tu viens du dispensaire?

La fille grogna une vague réponse et s'éloigna.

— Toutes les mêmes! — édicta Kœtge en s'immobilisant enfin devant l'homme à la pèlerine.

Poop négligea de répondre.

— C'est pour Geishsa qu't'es là? — s'informa la vieille

femme. — D'un froid pareil t'as tort. Viens plutôt avec moi chez Feempje. Je paye un grog!

— Non merci.

— Pourquoi non? Viens, d'abord. Tu me remercieras ensuite. Ta poule n'est pas près de rappliquer. Si tu ne viens pas, — précisa-t-elle, — j'enverrai quelqu'un te chercher.

— Je n'ai pas froid, — dit Poop.

Kœtge l'empoigna par un pan de sa pèlerine et l'entraîna. Il se laissa mener sans résistance. Kœtge lui faisait peur. Elle parlait toujours sur un ton de commandement qu'elle seule pouvait prendre avec lui. Cela rappelait au vieillard les temps lointains de sa liaison, lorsque Kœtge, qu'il avait pervertie, le battait.

— Écoute, — bredouilla-t-il, — ne tire pas si fort.

— Si je veux, — repartit Kœtge.

Il soupira.

— Tu n'as pas honte! — poursuivit-elle en grossissant la voix. — Risquer la mort pour cette mollasse qui te met en boîte!

— Hé! hé! — fit Poop en ricanant.

— Assez!

Poop aussitôt baissa piteusement la tête. Il avait éprouvé pour Kœtge, jadis, une grande passion et cette passion s'était soudain transformée le jour que la jeune femme l'avait frappé au visage d'un pommeau de cravache, au cours d'une dispute. Les deux femmes qui s'étaient tuées pour Poop n'avaient jamais eu la force de se défendre. Il s'était montré doux, prévenant envers elles mais, en même temps, son caractère inquiet le poussait à leur reprocher mille infidélités qu'elles n'avaient point commises. Comme ces deux malheureuses s'étaient éprises de lui, elles prenaient au tragique les scènes perpétuelles qui tournaient aux raffinements de la plus malsaine jalousie. Poop excellait dans ces raffinements. Il en jouait en virtuose, souffrant lui-même et s'acharnant à faire souffrir les autres. La première femme s'était pendue. Elle s'appelait Mina Kauffmann. C'était une Allemande. L'autre, après avoir fui, était revenue, avait rompu, puis s'étant rendu compte qu'elle ne pouvait pas vivre sans Poop, l'avait supplié de la reprendre. Il y avait consenti afin de la tourmenter, de se

tourmenter davantage. L'infernal petit homme portait toujours, dans un portefeuille plein de photos de la morte, une lettre que la désespérée au moment de se pendre, lui avait adressée. Il lisait quelquefois cette lettre à sa seconde maîtresse et en commentait les termes d'une façon si perfide que la malheureuse s'était à la fin logé une balle de revolver dans la tempe. Ces deux drames avaient valu à Poop une légende incompréhensible. Comme il n'était ni beau ni particulièrement doué pour les prouesses amoureuses, on en était arrivé à croire qu'il envoûtait ou qu'il magnétisait les femmes dont il partageait l'existence. Peut-être s'agissait-il en effet d'une sorte de magnétisme, mais celui-ci provenait de l'étrangeté décevante que présentait le caractère embrumé de Poop, de son incertitude, de son besoin profond d'altérer, de corrompre les plus purs sentiments. Kœtge au début s'était laissée séduire par cet homme; il l'avait connue dans un bar où elle était serveuse, l'avait changée de condition et parée de bijoux comme on n'en voyait guère qu'aux filles les mieux lancées. Kœtge était jeune. Le désir qu'elle inspirait l'avait flattée. Puis un jour elle s'était aperçue que, si elle ne réagissait point, son mystérieux amant, sans peut-être même s'en douter, l'entraînerait inévitablement à imiter le geste fatal des deux suicidées. Kœtge avait alors pris le dessus et, instantanément, le tourmenteur s'était senti révélé à sa véritable nature qui aspirait aux coups, aux injures, aux humiliations.

— Non, — maugréa-t-il, — ne me tire point ainsi. Je te suis, tu le vois!

— Il faudra toujours te forcer, — répondit Kœtge sans s'occuper des récriminations du vieillard. — Tu ne te transformeras donc pas... Jamais!

Poop sourit.

— Allons, plus vite! — brusqua la femme.

Elle l'obligea à allonger le pas dans la direction du bar où elle pénétra, peu après en poussant le petit homme. Le bar était désert. Feempje assis au comptoir comptait la recette de la journée. Il avait un air sombre. Son bras lui faisait mal.

— Deux grogs! — martela Kœtge.

Le Hollandais leva les yeux et reconnut l'individu qui l'avait si bizarrement intrigué quelques semaines plus tôt. Il ferma

lentement le tiroir-caisse, se dressa sans comprendre et se mit attentivement à considérer le nouvel arrivant.

— Où donc l'as-tu trouvé? — demanda-t-il à Kœtge.

Poop, ahuri par la lumière autant que par l'accueil du tenancier, tenta de fuir.

— Assieds-toi! — ordonna la commère. — Et t'occupe pas. T'entends?

Tout en parlant elle le tirait par sa pèlerine et le faisait choir brutalement sur une chaise près du poêle, devant un guéridon. Feempje s'approcha du couple.

— Eh bien, — grommela la virago. — Ces deux grogs?

Le cabaretier, très digne, essuya le marbre d'un coup de torchon. Il se rendit ensuite à son comptoir et prépara deux verres.

— Ajoutes-en un pour toi, c'est ma tournée! — annonça Kœtge.

Elle tendit ses mains gercées à la chaleur du poêle, puis soulevant ses jupes, se rôtit un moment les jambes, la mine pâmée. Poop ôta son chapeau. C'était la première fois qu'il se risquait au *Montparnasse*. Ses regards inspectèrent la salle et, finalement, se fixèrent sur la grosse nuque puissante de Feempje. C'était également la première fois qu'il apercevait le patron, mais ce dernier se retourna et les deux hommes s'examinèrent en silence tandis que Kœtge, épanouie, semblait les avoir oubliés.

— Tu ne m'as pas dit où tu avais rencontré monsieur? — répéta Feempje en apportant les consommations.

La vieille femme laissa retomber sa cotte et, saisissant un des trois grogs, toisa Feempje d'un air narquois.

— C'est bon! — fit le débitant.

— J'étais dehors, — ne put alors s'empêcher d'expliquer Poop. — J'attendais une personne. Madame m'a vu. Elle a voulu que je l'accompagne...

— Ah! tiens, — répliqua Feempje. — Vous êtes donc toujours dehors?

— Quelquefois.

— Oui, bien sûr... — constata Feempje. — Pourtant la rue vous plaît. Si moche qu'elle soit, elle vous attire. Vous attendiez Geisha?

— En effet, c'était elle.

Kœtge soufflait sur son grog.

— Qu'est-ce que ça peut te fiche? — questionna-t-elle, sèchement.

Feempje secoua la tête et répondit :

— Monsieur est libre d'attendre qui bon lui semble. Nous sommes d'accord. Pourtant, si je parle de Geisha, c'est que j'ai, par moi-même, remarqué que monsieur connaît le chemin de sa boutique.

— Naturellement, — déclara Poop.

Feempje poursuivit :

— Monsieur avait d'abord rôdé par ici, devant la porte du logement de madame. Pas vrai?

Poop, ébaubi, regarda ce gros homme qui paraissait lui porter un si vif intérêt.

— Et après? — s'informa Kœtge, grincheuse.

— Moi aussi, — prononça le tenancier, — je suis libre de m'occuper de qui je veux.

Il se croisa les bras. Kœtge avala une gorgée de son verre puis, hochant à son tour la tête :

— Écoute, — dit-elle à Feempje, — tout ce que tu sais de monsieur n'existe pas à côté de ce que je pourrais t'apprendre. T'en as pas idée, mais pas la moindre idée, à moins d'être sorcier.

Elle laissa fuser un rire pâteux.

— Es-tu sorcier? — s'écria-t-elle. — Réponds! Es-tu capable de deviner ce que monsieur va faire chez la Geisha... ou plutôt ce qu'il cherche à y faire?

Poop se tourna vers Kœtge pour lui demander de se taire mais la commère n'y prit pas garde. Elle posa son verre au bord du guéridon et se mit à observer Feempje qui, les yeux attachés sur la chétive personne de ce nouveau client, se demandait quels étaient ses secrets. Celui-ci murmura :

— Non, Kœtge. Non. Ne dis rien.

Mais la logeuse se reprit à rire plus fort et s'adressant cette fois à Poop, elle riposta :

— Voyons! Pourquoi me taire? Il n'y a pas de raison. Ou alors montre ta lettre. L'as-tu lue à Geisha? Ah! ah! ah! Si tu avais connaissance d'une pareille lettre, Feempje, — con-

tinua-t-elle en décochant au cabaretier un regard prometteur, — tu comprendrais. Moi je l'ai lue. C'était horrible. Tous les mots me brûlaient.

— Oh! — gémit Poop, en croisant les plis de sa pèlerine comme s'il eût voulu interdire à la vieille femme de le fouiller. — Elle est ivre!

— Donne, — fit Kœtge. — Allez! Donne.

Feempje attendait, silencieux. Il assistait à cette scène étrange comme de dehors, à travers les carreaux. Mais la scène avait lieu chez lui, dans son propre bar et il n'osait intervenir, car il reconnaissait que Kœtge passait les bornes.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette lettre? — s'enquit-il pourtant en se penchant vers le vieux.

Ce dernier se recula sur sa chaise, sans répondre.

Kœtge l'empoigna par un bras.

— Fais comme moi! — signifia-t-elle sourdement au Hollandais.

Poop voulut se lever. La femme s'y opposa : elle écarta le bras gauche du vieillard, l'immobilisa fermement et tandis que le tenancier l'imitait, elle plongea une main dans la poche intérieure du veston de l'infortuné M. Poop et en tira un portefeuille.

— Voilà, — proclama-t-elle au comble de la jubilation. — Tout est là. Tu vas voir.

— Kœtge! — supplia sur un ton larmoyant sa victime. — Tu n'as pas le droit d'ouvrir.

C'était un portefeuille crasseux, décousu sur les bords et bourré de papiers, qui avait dû jadis être rouge et qu'une ficelle maintenait fermé. Il ressemblait à un galet, ou plutôt à une brique poncée depuis des années par la mer.

— Pas le droit? Je vais me gêner, — répliqua la logeuse.

Elle détacha le lien et plusieurs photographies, des quittances de loyer, un calepin, des cheveux de femme réunis par une faveur, s'échappèrent. Les photos étaient jaunes, brouillées, presque effacées. Kœtge en fit un paquet à part, puis elle vida le portefeuille avant de le rejeter sur le marbre où il s'aplatit avec un bruit flasque. Poop machinalement le ramassa.

— Attends! — dit Kœtge. — Je ne veux pas tout.

Elle écarta les quittances, le calepin, la boucle de cheveux et se mit lentement à regarder, l'une après l'autre, les photos empilées devant elle. Feempje s'était levé et, derrière l'épaule de Kœtge, regardait, lui aussi.

— Tiens! — murmura la vieille femme en tendant à Poop une épreuve décolorée, — tu as gardé même celle-là!

— Je l'ai gardée, — répondit Poop.

— Mais c'est toi, Kœtge! — s'écria soudain le cabaretier, en enlevant la photographie des mains de la vieille.

— Il y a trente-neuf ans, oui.

Elle reprit son portrait au gros homme et se mit à le contempler en silence, tandis que Poop replaçait dans son portefeuille les documents qu'on lui avait restitués. Kœtge soupira. Feempje déclara sans conviction :

— T'étais belle môme!

— Pourquoi pas? — riposta-t-elle. — A cette époque, j'avais dix-huit ans. Et une nature! une nature à marcher dans les boniments de Monsieur. Non, crois-tu! Ce qu'on peut être, tout de même...

— Quels boniments? — demanda Poop.

— Oh! je t'en prie...

Kœtge agrippa son verre.

— Je t'en prie, — répéta-t-elle durement. — Ne recommence pas... c'est marre.

— Ainsi, — dit Feempje, — monsieur et toi, vous...

— Laisse tomber! — repartit Kœtge, — s'agit plus de ça, maintenant, mais d'autre chose, d'une autre chose presque incroyable... unique...

Elle avait reconnu à la couleur rose du papier, la lettre qu'elle cherchait et la tira de l'enveloppe. Poop ne sourcilla point; il regarda le tenancier et annonça :

— Parfaitement! Il s'agit d'une femme qui m'a écrit avant de se tuer.

— De se tuer pour qui?

Quand tu liras ces mots je serai morte, Lionel, morte par ta faute. Tu m'as poussée à cette fin. J'ai lutté tant que j'ai pu... pour notre amour, mais tu ne veux plus de cet amour. Tu l'as rendu monstrueux. Ton besoin de tout détruire autour de toi, de

tout rendre impossible, ta cruauté, ta lâcheté, ton ignoble appétit du...

Feempje écoutait gravement. Il s'attendait si peu à cette déclaration qu'il ne comprit point tout d'abord qu'elle s'adressait à Poop, mais ses gros yeux se dirigeant sur le vieillard, il s'exclama :

— Ça! par exemple... Lionel, c'est vous?

Kœtge, d'un signe lui imposa silence et soudain, au moment où elle allait poursuivre sa lecture, le bruit d'une porte qu'on entr'ouvrait dans le couloir du bar lui fit tendre l'oreille. Feempje tourna la tête. Le rideau de perles se gonfla, palpita, puis se mit à tintinnabuler.

— Manquait plus qu'elle! — constata la logeuse. — Qu'est-ce qui lui prend?

— Continue, — ordonna Feempje, la tête toujours tournée vers le rideau.

Celui-ci s'écarta. Flossie parut. Elle avait jeté un manteau sur ses épaules et vaguement noué une vieille écharpe autour du cou. Ses cheveux défrisés encadraient son visage pâle, bouffi, où les yeux, au fond des orbites, semblaient s'être enfoncés, comme brûlés par la fièvre, brillants, très fixes. Poop ne sut que penser. Il examina la malheureuse avec stupeur et s'aperçut qu'elle n'était pas chaussée. Ses bas pendaient le long des jambes.

— Où vas-tu? — gronda Feempje.

FRANCIS CARCO

(*A suivre.*)

LA SITUATION POLITIQUE EN ANGLETERRE

Le vendredi 7 juin 1935, M. MacDonald prenait la parole pour la dernière fois aux Communes en qualité de Premier Ministre et recevait de l'assemblée une ovation affectueuse et quasi unanime. A seize heures, il remettait au Roi sa démission, et tandis qu'il rentrait à Downing Street vers seize heures quarante-cinq, son auto croisait, dans le Mall, celle de M. Stanley Baldwin appelé au Palais. Le plus galamment du monde, les deux hommes d'État échangèrent des coups de chapeau et d'aimables sourires. A dix-sept heures, M. Baldwin sortait d'une courte audience avec le souverain qui venait de lui confier la mission de former le nouveau cabinet. A dix-huit heures, il retournait au Palais avec la liste complète de ses collaborateurs qui, quelques minutes plus tard, baisaient les mains de George V en signe d'allégeance et en recevaient les sceaux de leurs charges. Deux heures quinze minutes avaient suffi pour qu'un cabinet succédât à un autre. L'opération n'avait pas été seulement brève; elle s'était accomplie sans orage parlementaire, sans délibérations de groupes, sans marchandages, dans le calme et avec une parfaite dignité.

Le remaniement ministériel dont on parlait depuis quelques mois s'accomplit donc à la veille des fêtes de la Pentecôte. Le nouveau cabinet compte 22 membres. 2 de plus que l'ancien. 7 ministres ont gardé les portefeuilles qu'ils détenaient sous la présidence de M. MacDonald. 10 autres ont permuté. 3 seulement ont été éliminés pour faire place à 3 autres qui

faisaient partie de l'ancienne équipe gouvernementale mais n'appartenaient pas au cabinet. Enfin 2 nouveaux venus complètent la liste.

En constituant son ministère le leader conservateur a maintenu la formule dite d'« Union nationale » de son prédécesseur travailliste.

Le premier cabinet que M. MacDonald forma sur cette base, en août 1931, — et qu'on a pu appeler de salut public — ne comptait que 10 membres : 4 travaillistes nationaux, 4 conservateurs et 2 libéraux. Celui qui lui succéda après les élections générales d'octobre 1931, eut un effectif double. Il comprit d'abord 11 conservateurs, 4 travaillistes nationaux, 3 libéraux et 2 libéraux nationaux. La mort de sir Donald Maclean amputa d'une unité la représentation libérale. Lord Halifax combla le vide et le nombre des conservateurs fut porté à 12. Plus tard après l'institution du protectionnisme et la conférence d'Ottawa, sir Herbert Samuel, sir Archibald Sinclair — 2 libéraux — et lord Snowden — travailliste national — démissionnèrent. M. MacDonald leur substitua 2 conservateurs et 1 libéral national, si bien qu'au moment où il quitta le pouvoir, son cabinet se composait de 14 conservateurs, de 3 travaillistes nationaux, et de 3 libéraux nationaux. Ce sont, à peu de chose près, les proportions que M. Baldwin a maintenues. Son cabinet comprend 15 conservateurs, 4 libéraux nationaux et 3 socialistes nationaux, parmi lesquels M. Ramsay MacDonald lui-même.

Examinons d'un peu plus près la nouvelle équipe gouvernementale. Voici tout d'abord de l'inédit. M. MacDonald est le premier Président du Conseil qui ait consenti à servir sous les ordres de son successeur immédiat. Il est également sans exemple qu'un père et un fils aient siégé dans le même cabinet, et M. Malcolm MacDonald vient d'être appelé à trente-trois ans au secrétariat d'État pour les Colonies et a ainsi pris place aux côtés de son père dans le troisième cabinet Baldwin. Cette innovation qui a fait l'objet d'assez vives critiques n'est sans doute pas la moins étrange dans la carrière déjà bien tourmentée de l'ancien leader du *Labour Party*, Premier Ministre d'hier...

Mais quelles furent les causes réelles de l'effacement de

M. MacDonald? Le motif de santé a été invoqué et il n'est pas sans fondement car l'ex-Premier Ministre souffre d'une affection des yeux. Mais si c'était la vraie raison — ou la seule — elle aurait dû lui dicter sa démission bien plus tôt et lui interdire, en tout cas, d'accepter une nouvelle fonction ministérielle. On a dit aussi que la majorité aux Communes, étant composée d'une masse formidable de 461 conservateurs contre 13 travaillistes nationaux seulement, et une trentaine de libéraux, il convenait de confier la direction des affaires au chef du parti qui dicte les décisions de l'assemblée.

L'argument n'est pas péremptoire. Cette masse conservatrice ne domine à Westminster que parce qu'elle bénéficia au scrutin législatif de 1931 de l'appui d'un assez grand nombre d'électeurs, travaillistes et libéraux, ralliés à la formule de l'Union nationale. Et si, au surplus, les députés conservateurs jugeaient ne plus pouvoir remplir ce mandat sous l'étendard de M. MacDonald, ils avaient la possibilité, sinon le devoir, d'exiger une dissolution et de nouvelles élections générales.

Les raisons dominantes du changement qui a été opéré répondent donc à d'autres préoccupations. Je crois qu'il faut surtout les rattacher au fait que les dirigeants des affaires du pays ont la volonté bien arrêtée de conserver, pour une période encore indéfinie, la formule gouvernementale dite « d'Union nationale » et que M. MacDonald n'est plus l'homme qu'il faut pour lui assurer une nouvelle consécration électorale. Il n'est que de se souvenir des violentes attaques dont il a été l'objet de la part de ses anciens amis travaillistes pour se rendre compte des sentiments qu'éprouve à son égard la classe ouvrière. Quant aux conservateurs et aux libéraux, s'ils lui gardent quelque reconnaissance de sa conversion de 1931 qui fit de lui le pivot nécessaire du mouvement d'Union nationale, ils se sont aperçus qu'il n'était pas — tel autrefois Disraeli — le messie politique ardemment attendu et capable de conduire l'Angleterre par les voies constitutionnelles à de nouveaux et glorieux destins. Je crois aussi qu'en matière de politique impériale ou étrangère, de sécurité aérienne ou de chômage, des fautes ont été commises. Ces fautes ont donné aux forces de l'opposition des avantages tactiques. Il fallait, afin de prévenir

un séisme dangereux au cours de la prochaine campagne électorale, mettre à la tête des troupes venues de tous les coins de l'horizon politique qui iront au combat sous le même drapeau, un homme qui pût canaliser les courants d'Union nationale, un homme susceptible d'inspirer confiance à tous les coalisés et qui soit aussi peu vulnérable que possible aux coups de l'adversaire. On a pensé que M. MacDonald n'était pas, ou n'était plus cet homme. Voilà, me semble-t-il, la raison majeure de son remplacement par M. Baldwin. Il est même permis de penser que, sans les fêtes du jubilé, auxquelles l'ex-Premier Ministre avait tenu à présider, dans sa légitime fierté de se trouver en cette occasion aux côtés du souverain à qui il sacrifia, en 1931, quarante années d'amitiés politiques ou personnelles, M. Baldwin aurait pris la barre plus tôt.

Mais revenons au cabinet. La nouvelle distribution des portefeuilles a donné lieu à d'intéressantes mutations. Lorsqu'un journal anglais écrit : « Le chassé-croisé est terminé. Trois sont partis; cinq sont entrés et dix ont changé de place », cette appréciation me semble ou superficielle, ou fantaisiste, ou même tendancieuse. Ces mutations justifient, certes, quelques critiques. Le nouveau cabinet ne comprend ni les anciens, ni les jeunes dont la place y semblait marquée. Une statistique toujours en éveil n'a pas manqué de relever que l'âge moyen des ministres n'était passé que de cinquante-sept à cinquante-quatre ans. Ni sir Austen Chamberlain, ni M. Churchill, ni M. Amery, parmi les premiers, ni M. Duff Cooper, ni M. Hudson, ni M. O'Connor, ni M. Burgin, ni M. Boothby, ni M. Macmillan, ni lord Dufferin, du groupe des seconds, ne figurent dans la liste des élus. Mais M. Baldwin pouvait-il leur faire place? Le cadre ministériel n'est pas extensible à l'infini. Les ministères secondaires et les sous-secrétariats lui ont d'ailleurs permis de calmer certaines impatiences parmi les *jeunes*. Quant aux chevronnés, ils devront attendre une refonte plus complète après les élections générales si, comme on peut le supposer, le gouvernement en sort victorieux.

Ces réserves faites, il est permis de dire que, dans l'ensemble, les changements ont été opérés de façon judicieuse. La mutation qui nous intéresse le plus est celle dont le Foreign Office a été l'objet. Non seulement sir Samuel Hoare a été substitué

à sir John Simon en qualité de secrétaire d'État, mais M. Anthony Eden a été appelé à le « doubler » en quelque sorte, comme Ministre sans portefeuille, avec affectation spéciale aux affaires de la Société des Nations. Ici encore M. Baldwin a innové. Il s'est peut-être inspiré du précédent créé, il y a quelques années, par le dédoublement du Ministère des Colonies en deux secrétariats d'État, l'un pour les Dominions et l'autre pour les colonies. Cette division des attributions et des responsabilités dans le domaine impérial a donné de bons résultats. M. Baldwin en espère sans doute autant aux Affaires étrangères. Il a déjà justifié lui-même sa décision aux Communes. De ce département ministériel, a-t-il expliqué, relèvent, en ce moment surtout, des affaires de la plus haute gravité pour l'Angleterre, l'Europe et le monde. Il était nécessaire tout à la fois de diviser ce lourd fardeau et d'avoir des co-équipiers de classe. « Je crois, a-t-il dit, qu'ils formeront à eux deux un attelage extrêmement solide. Au surplus, c'est une expérience. On ne peut assurer qu'elle réussira. Si elle n'atteint pas son but, il faudra que j'essaie autre chose. » On ne s'est pas fait faute de critiquer cette conception révolutionnaire dans un département ministériel où, plus que partout ailleurs, tout est tradition. Le célèbre escalier de marbre qui conduit au cabinet du Ministre et qui a vu passer tant de grands hommes portant allégrement toute la charge de la politique étrangère n'a pas dû être le moins surpris à cette apparition bicéphale. Il faut convenir, d'ailleurs que pour ses débuts, le nouveau système n'a pas été des plus heureux. Le pacte naval anglo-allemand et l'offre d'un corridor abyssin dans le Somaliland britannique n'ont pas connu, par exemple, le même succès que l'envoi des troupes anglaises dans la Sarre, décidé par un Foreign Office à direction unique. Beaucoup ne croient pas à la vertu de cette « expérience » où ils voient, de la part de M. Baldwin, soit un geste d'hommage à l'endroit du Super-État que pourrait être un jour la Société des Nations, soit une façon élégante de reconnaître les brillants états de service de sir Samuel Hoare sans mécontenter les très nombreux députés qui voient en M. Eden l'astre naissant du parti conservateur. Mais s'ils sont sceptiques quant au rendement de cette double direction, dont sir Samuel Hoare affirme que la responsabilité

ministérielle demeure *une*, tandis que M. Eden précise que c'est *avec* sir Samuel Hoare qu'il sera au service de son pays, ils en attendront patiemment les résultats comme il est d'usage dans ce pays où l'on a le culte du pragmatisme. D'ailleurs M. Baldwin, président pragmatique du plus pragmatique des cabinets, n'a-t-il pas dit qu'on pourra toujours, au besoin, essayer autre chose? Voilà bien le mot : un essai sur lequel on ne se prononcera que lorsqu'on aura vu à l'œuvre, ou à l'épreuve, les deux hommes que M. Baldwin a placés au poste de commande de sa politique extérieure.

Sir Samuel Hoare apporte, au Foreign Office, une expérience déjà longue des affaires, en même temps qu'un esprit neuf. Il a le goût des choses du continent qu'il a eu l'occasion de voir et d'étudier de très près pendant et depuis la guerre. Il a la confiance de M. Baldwin. Les lauriers qu'il a cueillis à l'India Office sont encore frais et lui donnent un prestige accru. Enfin une vaste culture qui s'allie à une urbanité et à une politesse de bon goût semble lui avoir déjà permis de s'adapter à ses nouvelles fonctions. M. Anthony Eden est, de son côté, un des grands succès de la Chambre actuelle. Il a des manières de parfait gentleman et possède un sens aigu des réalités. Ses récents tête à tête avec les principales vedettes de la politique continentale lui ont permis de lire dans le jeu de ses partenaires étrangers mieux, semble-t-il, que n'avaient pu le faire jusqu'ici les représentants accrédités de son pays. On sait l'allure distante qu'affectent les dictateurs à l'égard des ambassadeurs en général. Son titre nouveau de ministre pour la Société des Nations paraît devoir lui permettre de jouer un rôle capital à l'heure où l'idée de la sécurité collective gagne tous les jours du terrain et où le système de paix basé sur le covenant semble seul capable de conjurer le cauchemar de la guerre. Peut-être n'est-il pas téméraire d'espérer que sir Samuel Hoare et M. Eden, forts l'un et l'autre de l'appui éclairé qu'ils trouveront en M. Baldwin et entourés du personnel d'élite que dirige au Foreign Office, avec une réelle maîtrise, sir Robert Vansittart, réussiront à mettre fin à une période déjà longue de flottement et d'incertitudes.

Au Ministère de l'Air, sir Philip Cunliffe-Lister apporte

son bel allant. Il a la réputation de voir clair et vite, et d'aller droit au but. Les choses de l'air et les problèmes de la défense impériale lui sont familiers. On attend de lui qu'il accélère l'exécution de ce programme de construction qui doit doter l'Angleterre d'une aviation puissante lui permettant de jouer un rôle plus efficace dans l'organisation et le maintien de la paix. En fait, ce programme est déjà en voie de réalisation.

A l'intérieur, la question primordiale est celle des régions dévastées par le chômage. Les dirigeants anglais ne peuvent pas ignorer que, si l'Union nationale doit survivre, il faut qu'ils donnent au pays la preuve concrète qu'ils s'occupent sérieusement de porter remède à ses maux. Aussi M. Baldwin semble-t-il s'être efforcé de redresser les erreurs qui ont été commises jusqu'ici. Il a jugé nécessaire de déplacer M. Oliver Stanley qui trébucha au Ministère du Travail, en février dernier, et de le remplacer par M. Ernest Brown, qui avait fait bonne figure au Ministère des Mines. Ancien joueur de rugby et orateur de plein air, M. Brown a des poumons si puissants que ses collègues disent plaisamment que, lorsqu'il parle aux Communes, on l'entend de la terrasse. On le sait en outre animé d'une activité dévorante que n'ont jamais rebuté les statistiques officielles les plus arides. Cela suffira-t-il à lui assurer le succès? Notons seulement que ses débuts ont été plutôt décevants et attendons la suite de l'expérience.

Un autre choix intéressant est celui du second ministre sans portefeuille : lord Eustace Percy. M. Baldwin a expliqué que, dans la bousculade des fonctions enchevêtrées de la vie gouvernementale, il était, en vérité, équitable et salutaire, que les ministres aient à côté d'eux, affranchi de toutes responsabilités départementales, un collègue dont le rôle consistera surtout à « penser ». On peut supposer que le Premier Ministre esprit réfléchi et méditatif, déplore que ses collaborateurs n'aient pas eux-mêmes assez de temps à consacrer à la réflexion. Cette explication a, au surplus, donné lieu à un charmant badinage aux Communes. Sir Herbert Samuel, chef de l'opposition libérale, s'est demandé où seraient les bureaux de lord Eustace Percy. Il a imaginé un cloître et, dans ce cloître, une cellule où le nouveau ministre sans portefeuille se retirerait pour se livrer aux « réflexions » de sa charge!

En premier lieu, a ironisé sir Herbert, il devra s'interroger sur sa raison d'être ministérielle. Et vraisemblablement il dira avec Descartes : *Cogito, ergo sum.* Je pense, donc je suis. En fait, il est permis de supposer qu'en faisant appel à lord Eustace Percy, M. Baldwin a surtout songé à la question du chômage. Ancien ministre de l'Éducation nationale, lord Eustace Percy connaît à fond les questions sociales et il paraît appelé à coordonner les efforts de M. Brown avec ceux de M. Ormsby Gore, ministre des Travaux publics, et de M. Hore-Belisha, dont le dynamisme au Ministère des Transports est unanimement reconnu.

Le Premier Ministre s'est aussi préoccupé de la question des taudis, ce grand cheval de bataille des travaillistes, grâce auquel ils ont remporté leurs victoires aux dernières élections municipales. Ici également l'ancien ministre disparaît et cède la place à sir Kingsley Wood, dont les talents se sont affirmés au Ministère des Postes. Enfin M. Oliver Stanley, plus à son aise à l'Éducation nationale qu'au Travail, va prendre d'une main ferme les rênes que lord Halifax, un peu las des clameurs de la vie politique, avait tendance à laisser flotter au Board of Education, cela au grand profit de l'opposition qui fait de l'instruction populaire un de ses principaux tremplins électoraux. En confiant à ce dernier le War Office, M. Baldwin semble avoir surtout voulu conserver dans son équipe un homme dont les services comme vice-roi des Indes — il s'appelait alors lord Irwin — furent très appréciés.

Certains ministères n'ont pas changé de titulaire. De l'avis général M. Thomas n'est pas à sa place aux Dominions, mais il est demeuré l'ami fidèle de M. MacDonald, et c'est ce qui lui a valu sans doute de garder son portefeuille. Il en va autrement de M. Neville Chamberlain, de M. Walter Runciman, de sir Bolton Eyres Monsell et de M. Walter Elliott qui sont maintenus, le premier aux Finances, le second au Commerce, le troisième à l'Amirauté et le dernier à l'Agriculture. Chargé de rétablir et de consolider l'équilibre budgétaire, M. Neville Chamberlain a mené à bien cette tâche ingrate entre toutes. C'est qu'il n'a pas seulement la compétence technique; il inspire aussi un très grand respect. L'an dernier M. Churchill disait de lui à l'issue d'un banquet : « Le très honorable gentle-

man n'est pas homme à présenter les choses en paroles autrement qu'elles ne le sont en fait. » Un tel hommage venant d'un tel prédécesseur est de prix. Il faut surtout y voir un juste tribut au maître financier qu'un penchant naturel porterait à stabiliser les monnaies, mais à qui un monde désaxé fait une obligation d'assurer l'équilibre économique de son pays sur un fond mouvant de papier-monnaie. Quant à M. Runciman, grand armateur et économiste de talent, certains ont pu lui reprocher d'avoir renoncé à son vieil idéal libre-échangiste. Il ne s'agit, en fait, que d'une renonciation provisoire à laquelle il se résigna sous la pression des réalités et quand il se fut convaincu que les sacrifices de la nation seraient vains si l'on ne trouvait pas un remède immédiat au déficit de la balance commerciale. Ce remède comprit d'abord des taxes prohibitives, puis un tarif protecteur. Le souci présent du ministre paraît être de favoriser une politique d'exportation dont il sait bien qu'elle n'est possible que par un retour progressif au libre-échange et à la stabilité monétaire. Sir Bolton Eyres Monsell continue, de son côté, à l'Amirauté, un travail méthodique en faveur d'un rajeunissement de cette grande muette qu'est la marine royale. Enfin M. Walter Elliott, dont on a dit et dont on dira qu'il sera un jour Premier Ministre, s'efforce à remplir la tâche difficile qui lui a été assignée de refaire de l'Angleterre un pays agricole.

Tout compte fait, le nouveau Cabinet paraît avoir été bien constitué et M. Baldwin s'est déjà attaqué résolument aux tâches immédiates qui l'attendent et surtout à la préparation des élections générales qui sont, nous l'avons dit, la véritable raison du remaniement ministériel.

***

Je ne crois pas que le chef du nouveau gouvernement d'union nationale ait en vue une lutte banale visant uniquement au triomphe de son parti. Tout ce qu'on sait de lui, du libéralisme de son esprit, de sa modestie, de son désintéressement, du peu de prix qu'il attache au pouvoir en tant que pouvoir et de sa passion de servir donne à penser qu'il aspire à une victoire d'une autre classe.

Pour comprendre ce que je crois être son dessein, il faut se souvenir de l'impression profonde que créa dans le monde l'attitude courageuse — on pourrait dire héroïque — que sut adopter l'Angleterre il y a quatre ans. Il faut se rappeler que le pays dut l'énergie avec laquelle il opéra son rétablissement à un magnifique sursaut de la conscience nationale. Mais l'œuvre n'est point achevée. Il faut qu'elle continue et M. Baldwin juge en outre qu'il est nécessaire de donner au monde la preuve que, dans le cadre national, de grands progrès sont possibles sans révolutions sanglantes et que les démocraties, lorsqu'elles ne s'abandonnent pas, sont capables d'assurer leur salut par une marche vers les sommets.

Dans quelques-uns des discours qu'il a prononcés depuis la reconstruction ministérielle, M. Baldwin a donné à entendre que tel était son programme d'avenir. Dans sa harangue du 9 juin à Himley Hall, il fit notamment quelques remarques sévères à l'adresse des dictatures, et soulignant la nécessité d'une vaste coopération de toutes les classes et de tous les partis pour compléter l'œuvre de réhabilitation économique du pays, il ajouta : « Notre stabilité est nécessaire au monde. » Ainsi donc à côté du devoir national, le devoir international.

Mais quelles chances a le Premier Ministre de se retrouver, après le prochain scrutin, à la tête d'une majorité lui permettant l'exécution d'un programme de longue haleine? Ces chances, il est évidemment impossible de les chiffrer, mais elles paraissent grandes si l'on considère le bilan des quatre dernières années, les plans d'avenir, en chantier ou en projet, et l'état présent des forces de l'opposition.

Le bilan qu'il présentera au pays afin que le cabinet d'Union nationale puisse être jugé d'abord sur ses mérites effectifs comprend divers aspects ou, comme on dit en termes de comptabilité, divers postes. Tout d'abord le poste financier. Ici le bilan est nettement positif. Quelques chiffres suffisent à l'établir. Le 10 septembre 1931, M. Snowden, ministre des Finances du premier cabinet d'Union nationale, en présentant, de manière tout à fait exceptionnelle, un second budget pour l'année en cours, informait les Communes que si on n'effectuait pas d'urgence de profondes réformes, le déficit serait de £ 74 700 000 pour 1931 et de £ 170 000 000 pour 1932.

On fit face à ce péril par des économies massives et des accroissements d'impôts, c'est-à-dire par une méthode de stricte orthodoxie financière; et les résultats ne tardèrent pas à se manifester. En avril 1932, on enregistra pour l'année financière 1931-1932 un léger excédent de £ 364 000. En avril 1933, M. Neville Chamberlain dut clore son budget avec un déficit de £ 32 270 000, mais il put établir que ce bilan négatif provenait en grande partie du paiement imprévu de la dette à l'Amérique et du non-recouvrement des réparations allemandes ainsi que des créances de l'Angleterre sur ses débiteurs européens. Ce déficit fut couvert par l'emprunt. Et en avril 1934, il put annoncer un excédent de £ 31 148 000 — qui fut affecté au remboursement de l'emprunt de l'année précédente. En avril 1935, l'exercice budgétaire s'est clos par une balance favorable nette de £ 7 562 000. Au cours de cette période, les finances publiques ont pu en outre faire face à une double obligation. Les traitements des fonctionnaires et les indemnités de chômage qui avaient été réduits en septembre 1931 ont été progressivement et complètement rétablis. D'autre part, il y a eu d'importants dégrèvements en 1934; M. Neville Chamberlain a pu ramener l'impôt sur le revenu de 5 à 4 /6 par livre. Cela équivaut à une diminution annuelle de charges fiscales de 24 millions de livres par an. En 1935, la taxe sur les spectacles a été allégée de £ 2 700 000 — et les petits contribuables n'ont pas été oubliés. 2 500 000 d'entre eux et 200 000 d'une catégorie plus élevée ont bénéficié dans ce « budget du pauvre » de 10 millions de livres. Quant aux dépenses de l'État qui étaient de £ 799 170 000 en 1930-31, elles sont tombées à £ 705 700 000, en 1934-35. Des conversions d'emprunts de grand style dont la plus importante a affecté une somme de 2 milliards de livres ont été effectuées, assurant annuellement des millions de livres d'économies et permettant en outre une politique d'argent à bon marché. Par ailleurs un fonds d'égalisation des changes de 350 millions de livres a permis de maintenir à la livre, bien qu'elle fut décrochée de l'or, une valeur assez stable. Le déficit de la balance des paiements qui était de 100 millions de livres en août 1931 a été supprimé. En 1934, les banques ont eu 2 650 000 000 de livres de dépôts. Leur mouvement quo-

tidien a été de 116 millions de livres. La Cité a fait 120 millions de livres d'émissions nouvelles en faveur d'industries anglaises. Elle a placé 37 millions de livres dans les pays d'Empire et 5 millions à l'étranger.

L'opposition aura quelque mal à parler de faillite dans ce domaine, de même d'ailleurs qu'en matière commerciale où, à l'aide de droits prohibitifs, le gouvernement refoula d'abord la marée envahissante des produits étrangers. Ce fut ensuite l'institution de tarifs dont le cabinet établira sans doute l'efficacité au moyen de trois chiffres. Les recettes douanières passèrent de £ 136 150 000 en 1931-32, à £ 167 235 000 — en 1932-33, et à £ 185 096 000 — en 1934-35. A l'abri de cette muraille protectrice les industries anglaises ont pu se réserver en grande partie le marché intérieur. En même temps, l'abandon de l'étalon-or eut pour les industriels la valeur d'une prime à l'exportation. Des traités de commerce avec un certain nombre de pays ont poussé cet avantage plus à fond. La conférence d'Ottawa, qui visait à faire de la préférence impériale une réalité économique, n'a certainement pas donné tout ce qu'on en espérait, mais on pourra faire ressortir qu'elle a du moins développé le sentiment de la solidarité économique entre les Dominions et la Métropole. De cette politique M. Chamberlain a essayé de marquer les résultats dans son dernier discours budgétaire. Les exportations ont augmenté durant l'année 1934-35 de 30 millions de livres; l'activité moyenne de l'industrie anglaise a été relevée de 12 p. 100, celle de l'automobile de 30 p. 100, celle de l'acier de 30 p. 100, celle du minerai de 50 p. 100, celle du commerce de détail de 5 p. 100, et le Chancelier a même pu ajouter que le pays avait recouvré 80 p. 100 de sa prospérité. M. Runciman fera valoir que la marine marchande a été l'objet de la sollicitude gouvernementale. Un paquebot géant du type « Normandie », le *Queen Mary*, a été lancé avec une garantie de l'État qui a aussi favorisé la fusion de la Cunard et de la White Star Line. Les cargos ont reçu une subvention de 2 millions de livres qui pourra être portée à 10 millions. Quant à l'agriculture, nul ne prétendra que M. Walter Elliott l'ait négligée. Le blé, les pommes de terre, le lait, les œufs, la volaille, ont bénéficié de régimes protecteurs; la culture de la betterave et l'élevage du

bétail sont subventionnés et l'importation de la viande congelée a fait l'objet de certains accords de contingentement. « L'Imports Advisory Board » est constamment en alerte pour secourir toute branche de l'Économie nationale que peut menacer la concurrence étrangère. On peut, cela va sans dire, apprécier différemment cet effort, selon qu'on l'examine de l'intérieur ou de l'extérieur, se demander en particulier s'il n'y a pas contradiction entre la politique de protection agricole de M. Elliott et celle de M. Runciman qui vise aujourd'hui à la recherche de nouveaux marchés.

Les travaillistes et les libéraux n'ont pas manqué déjà de signaler les dangers d'un état d'euphorie dû à la protection et qui ne saurait être permanent. Mais ils jugeront sans doute que c'est surtout l'œuvre sociale du gouvernement qui, dans le domaine intérieur, leur offre la meilleure cible. C'est bien en effet le point vulnérable du cabinet d'Union nationale qui n'a pu venir à bout du chômage dont l'étiage demeure très élevé. Les dernières statistiques mentionnent 1 970 000 sans-travail. Le mal est cependant en régression puisqu'en septembre 1931 le nombre en était de 2 930 000. Le gouvernement mit tout d'abord un terme à certains abus par le « Means Test » — critère des moyens d'existence — qui lui valut d'ailleurs d'âpres critiques de la part de l'opposition travailliste, mais il a depuis complété sa réforme par le « Needs Test » — critère des besoins — et il peut en outre se flatter d'avoir mis au travail, en quatre ans, 700 000 paires de bras. Il a également tenté un effort méritoire pour ramener l'activité dans les régions industrielles abandonnées (derelict areas). Ces commissaires spécialement désignés ont étudié sur place des solutions possibles : création d'industries nouvelles, transplantation des chômeurs, etc. C'est un point sur lequel, de l'avis même de M. Baldwin, la politique gouvernementale a pratiquement échoué. Mais en faisant cette confession, le Premier Ministre a voulu marquer que l'effort serait poursuivi et intensifié.

En s'expliquant devant le pays sur les résultats de la politique économique et sociale du gouvernement d'union nationale, M. Baldwin devra, du reste, compter avec M. Lloyd George. L'ex-Premier Ministre a fait, voici quelques mois, sa

réapparition sur la scène politique. C'est en janvier dernier qu'à l'occasion de son soixante-douzième anniversaire, il donna, dans son discours de Bangor, un aperçu de ce qu'on a appelé son « New Deal » et qu'il marqua la double orientation de sa campagne : une offensive contre le chômage et une offensive en faveur de la paix. Ce sont deux questions auxquelles le clergé anglais attache beaucoup d'importance. Très habilement, M. Lloyd George s'est efforcé et a partiellement réussi à enrôler sous sa bannière quelques chefs de l'Église non conformiste. A son instigation, il s'est constitué une « Convention nationale pour la Paix et la Reconstruction » et, au sein de ce groupement, il a fondé un « Conseil d'action ». Entre temps le cabinet a longuement discuté avec leur auteur les propositions du New Deal et y ayant découvert surtout l'amorce d'une expérience socialiste, les a finalement rejetées. M. Lloyd George a alors porté le débat devant le pays par la publication de son programme sous le titre séduisant de « l'organisation de la prospérité » et le cabinet a répondu en faisant valoir ses raisons.

Par ailleurs, le « Conseil d'action » de la Convention nationale « Pour la Paix et la Reconstruction » dressera un questionnaire qui sera envoyé aux candidats aux prochaines élections générales, afin de découvrir s'ils méritent ou non l'appui de ce groupement. Les articles de foi du New Deal en formeront la base. Il ne faut pas perdre de vue non plus que M. Lloyd George dispose de fonds politiques que l'on dit considérables et qu'il lui sera possible d'avoir, à l'occasion, son propre candidat, et de troubler ainsi le jeu électoral au bénéfice de l'opposition. Son dernier discours du 14 août, au National Trade Union Club, à Londres, ne laisse guère de doute sur son désir de conjuguer ses efforts avec ceux du Labour Party pour mener la bataille électorale contre le gouvernement. Et son attaque se développera sur le double thème où sa politique, dans ce qu'elle a de négatif, rejoint celle des travaillistes : dénonciation de la timidité gouvernementale dans la lutte contre le chômage et reproche au cabinet d'Union nationale de n'avoir pas su créer une détente dans l'atmosphère internationale. Que pourra bien être sur ce dernier point la riposte de M. Baldwin?

Il serait téméraire de vouloir indiquer, dès maintenant,

comment se présentera dans quelques mois le bilan du poste : affaires étrangères. Mais, à ce jour, c'est sans aucun doute un autre point faible de l'armure ministérielle. Le gouvernement national s'est trompé. Il a cru que le problème de la paix européenne était franco-allemand et que sa solution consistait presque uniquement à jeter un pont entre Paris et Berlin. Grave erreur née d'une incompréhension de la psychologie allemande. L'Angleterre avait réduit ses armements à la limite du risque, et prêtant au peuple allemand les sentiments qu'éprouve le peuple anglais vis-à-vis de la paix, les dirigeants britanniques crurent pendant longtemps au désarmement de l'Allemagne. D'où leurs efforts pour obtenir de la France qu'elle réduisît elle-même ses forces. Cette attitude s'aggravait encore de leur refus de prendre des engagements définis pour assurer la paix de l'Europe sur la base des traités existants. Il fallut, pour leur ouvrir les yeux, le fait accompli d'une aviation militaire enfin avouée. Le réveil fut brutal, et la réaction d'ailleurs ne tarda pas. Lord Londonderry, ministre de l'Air, paya de son portefeuille l'erreur commise par ses services et on jeta aussitôt les bases d'un réarmement aérien intensif qui se poursuit à une cadence accélérée.

Mais de cette faute enfin reconnue, le gouvernement a-t-il tiré tout l'enseignement nécessaire et s'est-il résolu à une politique plus directe? Qui oserait le dire? Depuis le début de l'année, les sinuosités de son action diplomatique donnent plutôt l'impression d'une politique extérieure aussi flottante et aussi incertaine que dans le passé. Quelques faits suffisent à en tracer le dessin capricieux.

Le communiqué franco-britannique du 3 février 1935, proclamait l'indivisibilité de la paix et semblait placer définitivement l'Angleterre aux côtés de la France. Mais le 25 mars et, en dépit de la décision provocatrice par laquelle, le 16 mars, le Reich rétablissait la conscription en violation des clauses militaires du traité de Versailles, le gouvernement anglais répondait aux désirs de M. Hitler en envoyant sir John Simon et M. Eden à Berlin. On put croire alors à la rupture du front franco-britannique. Mais à Stresa, du 11 au 14 avril, ce front fut rétabli et l'Italie y fut incluse. Quelques jours plus tard, à Genève, sir John Simon infligeait au gouvernement alle-

mand une défaite morale indéniable en faisant adopter une résolution condamnant toute dénonciation unilatérale des traités, cependant que, le 18 juin, sans consultation préalable avec ses partenaires de Stresa et de Genève, il prenait sur lui d'abroger les clauses navales du traité de Versailles par le fameux accord qui reconnaît au Reich le droit à une flotte égale à 35 p. 100 de celle de l'Empire britannique. Étonnantes variations, que lord Lloyd commentait quelques jours plus tard par cette boutade agréable à notre amour-propre qu'il vaut encore mieux changer cinq fois de ministère et n'avoir qu'une politique que de garder le même Cabinet et d'avoir cinq politiques.

L'incohérence apparente de ces décisions successives a déjà fait couler des flots d'encre. L'explication en est-elle si difficile? Nous ne le pensons pas. Mais, pour la saisir, il faut vouloir comprendre que la politique anglaise est essentiellement expérimentale, qu'elle procède par tâtonnements, se soumet aux circonstances et, par cet opportunisme, diffère en ses contours de la nôtre qui se veut rationnelle, logique et systématique.

De là naissent équivoques et malentendus. Pour l'Angleterre, ce qui importait c'était de mettre un frein à la fureur de réarmement de l'Allemagne, et elle en découvrait le meilleur moyen dans une procédure qui comportait le retour du gouvernement allemand dans le circuit d'une négociation internationale à Genève. Le voyage à Berlin, quelle que fût l'erreur psychologique dont il procédait, tendait au même but. Cette démarche n'était pas conforme au principe de l'accord du 3 février? L'esprit anglais ne conçut jamais cet accord comme un cadre rigide limitant les initiatives. Il n'y vit qu'un pas dans la bonne direction et la voie se trouvant soudain barrée par un obstacle : la requête hitlérienne pour une conversation anglo-allemande, on s'en détourna avec la pensée que le nouveau chemin mènerait plus sûrement au but. Le front commun de Stresa? Chacun sait qu'il n'était pas dans les intentions de M. MacDonald et de sir John Simon d'y souscrire lorsqu'ils allèrent à la rencontre de leurs collègues français et italien. L'entente étroite qui s'était établie entre Paris et Rome les détermina à s'y rallier, mais ils n'y virent

qu'une nouvelle expérience et, une fois de plus, les résolutions adoptées n'eurent pas, à leurs yeux, la validité d'un contrat. Aussi dérogèrent-ils à cette méthode, deux mois plus tard lorsque, durant les conversations navales anglo-allemandes, imprudemment amorcées par sir John Simon à Berlin, ils furent invités à choisir entre la menace d'une flotte allemande libre de son essor et l'offre d'une infériorité permanente des deux tiers.

Il y aurait encore beaucoup à dire si on voulait analyser tout ce qu'il y a de complexe et même de contradictoire dans les mobiles britanniques de cet accord naval dont l'exécution s'annonce grosse de risques pour la Grande-Bretagne elle-même. Mais cet événement est déjà à l'arrière-plan des préoccupations nationales. Ce qui paraît devoir jouer un rôle très important et, peut-être décisif, dans l'issue du prochain scrutin, c'est l'attitude qu'aura prise le gouvernement actuel dans l'affaire italo-éthiopienne et ses prolongements éventuels. Si les élections avaient lieu demain, cette affaire en serait certainement le pivot. Jamais, depuis la guerre, l'opinion publique anglaise ne s'est passionnée pour un sujet de politique étrangère comme elle le fait en ce moment pour le conflit qui oppose l'Italie à l'Abyssinie. La raison? Je ne crois pas qu'il faille la chercher dans des considérations de politique méditerranéenne ou africaine qui échappent à ces millions d'Anglais dont l'attente anxieuse s'est accrochée aux négociations de Paris et qui en ont appris l'échec avec consternation. Ce qui, dans cette affaire, préoccupe le plus l'opinion publique anglaise, c'est le sort de la Société des Nations. Il s'est produit ici, à l'égard de cette institution internationale, une évolution très curieuse. A mesure que les événements ont fait éclater ses défaillances et qu'on a pu craindre qu'elle n'en meure peu à peu, le peuple anglais s'est pris pour elle d'un attachement croissant. Une application sans doute de cette loi humaine qui veut qu'on se raccroche aux biens qu'on est menacé de perdre. Toujours est-il qu'à l'heure actuelle, la nation anglaise et ses dirigeants sont d'accord pour faire de la Société des Nations la clé de voûte ou, comme dit M. Baldwin, l'ancre de salut de la politique britannique.

Un instinct profond, à la fois sentimental et utilitaire,

entraîne le peuple anglais vers l'idéal et les méthodes de la Société des Nations. L'esprit religieux de la masse et de ses pasteurs se complaît dans le rêve d'une humanité dont Genève a l'air d'être la capitale et où les engagements internationaux seront respectés comme le sont, à l'intérieur de la Grande-Bretagne, les contrats privés. Par ailleurs, dans un pays qui a si longtemps arbitré les conflits européens, beaucoup d'esprits ont découvert que, ce rôle d'arbitre, la Grande-Bretagne ne peut plus continuer à l'exercer que par l'intermédiaire de la Société des Nations. Genève a, pour la politique anglaise, le double avantage de lui permettre d'agir dans les affaires européennes sans prendre ouvertement parti, à l'avance, pour un pays contre un autre, et de lui fournir, par l'action collective, un système de protection différent de celui des vieilles alliances tant décriées. Genève est encore, si l'on peut dire, le lieu géométrique de la politique extérieure de l'Empire. Tous les Dominions sont, à titre indépendant, membres de la Société des Nations. Sans rien perdre de leur autonomie, ils peuvent, au sein du Conseil ou de l'Assemblée, conjuguer leur action avec celle de la Métropole. Si la Grande-Bretagne doit un jour participer à une guerre sur le Continent européen, elle aura d'autant plus de chances de grouper à ses côtés toutes les forces de l'Empire que la Société des Nations existera encore et que la décision d'intervenir aura été recommandée par le Conseil.

Qu'on ne s'y trompe point. La Société des Nations est, pour tout esprit réfléchi, une institution quasi-indispensable pour l'Angleterre. L'instinct, le sentiment, l'intérêt, tout concourt à en faire le principe dominant de la politique britannique. Il faut d'ailleurs s'en réjouir, car, si le nœud de nos alliances européennes est à Genève, c'est encore à Genève que se trouve le point de jonction entre l'Angleterre et la France. Les travaillistes et les libéraux témoignant même d'une plus grande — ou surtout plus unanime — ferveur que les conservateurs pour la Société des Nations, on est fondé à penser qu'une entente franco-anglaise cimentée à Genève par un gouvernement unioniste, ne serait pas désavouée par un Cabinet travailliste.

Cet aspect de la fidélité britannique à la Société des Nations

ne saurait nous laisser indifférents, à l'heure où le Conseil va être appelé à prendre au sujet du conflit italo-éthiopien des décisions qui pourront engager l'avenir de l'institution elle-même. Que le Cabinet Baldwin soit averti des dangers qu'il y aurait à soumettre la Société des Nations à une trop forte épreuve, il n'en faut point douter. Qu'il se rende compte que l'épreuve des sanctions pourrait être mortelle à la Société des Nations, on a le droit de l'espérer. Mais il ne faut pas perdre de vue non plus — ainsi que l'établit la magistrale étude publiée par cette revue dans le numéro du 15 août — que l'affaire d'Abyssinie dresse face à face l'impérialisme britannique et l'impérialisme italien. Cette redoutable inconnue peut peser d'un grand poids dans la décision que va prendre le Cabinet anglais et c'est pourquoi les pronostics sont, à l'heure où j'écris, si malaisés. L'incertitude vient encore de l'obligation qu'a le gouvernement de se préoccuper de ses adversaires politiques et du parti électoral qu'ils ne manqueront pas de tirer des conséquences de sa décision.

On peut n'accorder qu'une brève mention au rôle que jouera la politique impériale dans la prochaine consultation électorale. L'opposition a approuvé le statut de Westminster qui fut voté en décembre 1931 et consacra l'égalité des droits entre les Dominions et la Métropole. Elle vient, en outre, de donner son assentiment à l'India Bill, définitivement inscrit au Statute Book. L'avenir seul dira qui avait raison de M. Baldwin ou de M. Churchill, le premier considérant que l'octroi d'un régime constitutionnel, dans un cadre fédéral, est la meilleure chance qui s'offre à la Grande-Bretagne de conserver l'Inde, le second affirmant sa conviction que c'est le plus sûr moyen de la perdre. Ce qu'il faut noter c'est que dans cette affaire le gouvernement est plus près des libéraux et même des travaillistes que de son aile droite, et que sa politique à l'égard de l'Inde ne paraît pas devoir le desservir du point de vue électoral.

***

Tournons-nous maintenant vers l'opposition et essayons de mesurer son potentiel électoral. Depuis l'automne de 1933, elle

comprend d'abord le petit groupe libéral de sir Herbert Samuel. Le chef de ces quelque trente libéraux dissidents est un des meilleurs « debaters » du Parlement, mais il a peut-être le travers de croire à son infaillibilité. C'est M. Amery qui lui reprochait un jour ses arguments toujours ruisselants de rectitude onctueuse. En 1931, ses partisans s'étaient présentés devant le corps électoral en qualité de libéraux sans étiquette, tandis que sir John Simon et ses amis avaient pris le nom de libéraux nationaux. Les conservateurs observèrent la discipline et on peut dire que les 33 députés du groupe Samuel furent élus à l'ombre du drapeau national. Il est par suite assez difficile de savoir au juste combien le leader libéral dissident peut mobiliser de votes dans le pays.

Ce qu'il convient de rappeler, c'est qu'avant la scission de 1931 qui fait aujourd'hui du parti libéral une hydre à trois têtes : Samuel-Simon-Lloyd George — les libéraux s'étaient comptés pour la dernière fois aux élections générales de 1929 et qu'ils avaient recueilli 5 260 050 suffrages. Le nombre des députés libéraux a varié d'une façon assez déconcertante avec chaque scrutin depuis douze ans : 156 en 1923, 39 en 1924, 59 en 1929, 72 — soit 35 groupe Simon, 33 groupe Samuel, 4 clan Lloyd George — en 1931. Cette disproportion entre l'effectif des élus et le nombre des suffrages recueillis provient de ce que dans beaucoup d'élections triangulaires le candidat libéral, pris entre l'enclume conservatrice et le marteau socialiste, sortit de la lutte en assez mauvais état.

La véritable opposition, si on fait exception de quelques isolés, est constituée par les travaillistes. Ils forment ce qu'on appelle le Labour Party, c'est-à-dire le parti du travail. Pour la plupart, ce sont des trade-unionistes dont le mot syndicaliste est une traduction approximative. C'est un parti qui, grâce à Keir Hardy, à Morris, à MacDonald, aux Webbs, a obtenu des améliorations dans les conditions de travail du prolétariat. Ses adhérents ne concevraient pas qu'au nom d'une doctrine, on leur fît perdre ce qu'ils ont acquis au prix d'âpres luttes. Ils aiment leur liberté dirigée. Ils ont la haine de la guerre. Ce sont des hommes de foyer, bons époux et bons pères. Ils aiment leur roi, parce qu'ils savent que c'est un homme « bien ». Ils s'en accommoderaient tout aussi bien s'il

était Président de la République anglaise. Ils acceptent, à l'occasion, de lui, un titre de chevalier, une décoration ou même une pairie. Et enfin, ce qui, pour le lecteur français, peut achever de les bien situer, c'est qu'ils sont chrétiens, qu'ils croient à la divinité du Christ et ne rougissent pas de l'affirmer. C'est leur chef parlementaire actuel, M. Lansbury, qui déclarait récemment : « Les Chrétiens doivent comprendre que le Christ ne s'asseyait ni se lamentait parce que le peuple souffrait de la faim. Il les guérissait et les nourrissait. »

Pour le Labour Party — et surtout pour les Trade Unions qui en forment la grosse majorité — la révolution est dans l'évolution. C'est la formule célèbre des Webbs : « The inevitability of gradualness. » Bien différentes toutefois sont les conceptions de ceux qu'on pourrait appeler les « Jeunes Turcs » de la ligue socialiste. Pour ceux-ci dont sir Stafford Cripps, fils d'un noble lord, est à la fois l'espoir, le fleuron et l'idole, il semble que l'évolution soit dans la révolution. Ils n'iraient pas sans doute jusqu'au coup de force, mais ayant conquis le pouvoir par des moyens constitutionnels, ils se hâteraient, une fois installés, de bouleverser la Constitution. Il est à peine besoin d'ajouter que de telles hardiesses ne sont pas très goûtées par les Vieux Turcs.

Très avancée, aussi, est la petite chapelle communisante de l'Independant Labour Party qui compte, à cette heure, trois fidèles, dont le plus éloquent, M. Maxton, dissimule d'ailleurs, sous sa crinière de lion, un homme affable et charmant.

A côté des Trade Unions et du Labour Party dont les activités se manifestent sur des plans différents, plan économique pour les premiers et plan politique pour le second, mais qui, en réalité, ne font qu'un, se tient le groupe riche et merveilleusement organisé des coopératives. Il en existe 1 200 dans le royaume. Leur exécutif affirme qu'elles groupent 7 millions de membres. Ce sont, avant tout, des gens d'affaires, et qui ont voué une rancune féroce à M. Neville Chamberlain. Il se permit, en effet, de les juger taillables et corvéables tout comme des commerçants. Pour la première fois depuis l'origine du mouvement, ils furent contraints, en 1933, d'acquitter l'impôt sur le revenu et de payer au Trésor une somme d'environ 2 millions de livres. Aussi les coopératives veulent-elles avoir

aujourd'hui leurs propres représentants aux Communes. A leur dernier Congrès, on discuta s'il convenait de s'unir ou non aux Trade Unions. La question demeure posée.

En attendant qu'elle soit résolue, essayons de voir comment les derniers scrutins et l'état des partis permettent d'évaluer les chances des forces en présence.

En 1929, le Labour Party recueillit 8 362 594 voix et eut 287 élus; en 1931, 6 480 230 voix ne lui assurèrent que 52 mandats. Cette disproportion résulte de l'absence presque complète de scrutins triangulaires en 1931, par suite du ralliement des libéraux à la formule d'union nationale. L'inconnue de la prochaine consultation réside donc dans l'attitude que prendra l'électorat libéral et dans le nombre des candidats que le groupe dissident de sir Herbert Samuel mettra en ligne. Une intéressante indication est cependant fournie par les élections partielles qui ont eu lieu depuis quatre ans. Sur les 43 sièges qui ont fait l'objet d'un renouvellement, le Labour Party a enregistré 9 gains qui correspondent à une augmentation de 67 885 voix par rapport à 1931 et à une perte de 11 208 voix par rapport à 1929. Il y a lieu de remarquer, en outre, que si les années 1933 et 1934 furent particulièrement favorables aux candidats travaillistes, l'année 1935 a paru indiquer que l'union nationale rentrait en faveur auprès de l'électorat. Il est possible que l'atmosphère créée cette année par les fêtes du Jubilé ne soit pas étrangère à ce mouvement. Peut-être aussi faut-il y voir l'influence du dernier budget, et on peut encore se demander si le Labour Party ne souffre pas d'un défaut d'unité et d'un manque de chefs. Si, d'ici les élections, il se donne un autre leader — et le nom de M. Herbert Morrison, vainqueur des dernières élections municipales de Londres, vient naturellement à l'esprit — l'offensive sera menée avec une rare vigueur. Mais, même dans ce cas, une majorité travailliste absolue n'est pas probable. On pourrait, tout au plus, envisager un retour à l'impasse de 1929 où une soixantaine de libéraux purent, à leur gré, faire osciller la balance aux Communes. Personne ne souhaite que pareille situation se reproduise.

Dans le camp conservateur, le vent est à l'optimisme. On ne croit pas, certes, au renouvellement de la victoire de 1931 et, en fait, on ne la désire pas davantage que l'impasse de 1929.

On fait volontiers la part du feu et des conservateurs avertis donnent de 150 à 200 sièges aux travaillistes. Comme ils considèrent, en outre, que les libéraux ne peuvent au mieux dépasser la cinquantaine, ce chiffre laisserait à M. Baldwin de 350 à 400 sièges, c'est-à-dire une solide majorité lui permettant d'entreprendre la réalisation d'un vaste programme de reconstruction intérieure et de collaboration étroite avec les autres puissances pour l'organisation de la paix.

Au sujet du moment que choisira le Premier Ministre pour consulter le pays, les avis sont partagés. Ceux qui prêtent au Premier Ministre l'intention de réparer d'urgence les fautes commises en amorçant l'exécution d'un vaste programme économique et social, inclinent à penser que le scrutin aura lieu au printemps de 1936. D'autres ne seraient pas surpris si M. Baldwin, jouant le jeu classique, se résolvait à jeter l'opposition dans le désarroi d'une bataille brusquée.

Ce qui demeure, c'est qu'une période pré-électorale est virtuellement ouverte et que M. Baldwin qui a la pleine liberté de la décision en a aussi la lourde responsabilité. « J'ai moins besoin de vos compliments que de vos prières », répondait-il à ses amis lorsqu'en 1923 il forma son premier Cabinet. Ce trait peint l'homme et aide à comprendre dans quel esprit quasi religieux il s'acquitte des obligations de sa charge. Quant à M. MacDonald, dont la démission a servi de point de départ à cette étude, peut-être se répète-t-il, dans sa demi-retraite, ces mots désenchantés de lord Rosebery, qu'il y a deux suprêmes plaisirs dans la vie : l'un idéal, qu'on goûte quand on arrive au pouvoir, et l'autre réel qu'on ne connaît que quand on l'a quitté.

JEAN MASSIP

TOLSTOÏ ENTRE LES VIOLENTS

LE DRAME DES TROIS DERNIÈRES ANNÉES

Lorsque, il y aura vingt-cinq ans cet automne, dans la nuit du 9 au 10 novembre (27 au 28 octobre, vieux style) 1910, Léon Tolstoï, le « grand écrivain de la terre russe[1] », âgé de quatre-vingt-deux ans et deux mois, s'enfuit d'Iasnaïa Poliana, le domaine de ses ancêtres, pour aller mourir, dix jours plus tard, dans une petite gare perdue, appelée Astapovo, une légende se forma, qui persiste encore, autour d'un aussi étrange événement. On se plut à imaginer que, en abandonnant sa femme, et la maison où il avait jusqu'alors vécu dans le luxe, le prophète, par un effort suprême et en pleine indépendance d'esprit, avait voulu accorder son mode d'existence, durant ses derniers jours, avec sa doctrine du renoncement et de la pauvreté. L'exode, ainsi considéré, revêtait une de ces couleurs faussement bibliques, si chères au romantisme. Or, le romantisme est toujours vivant dans les âmes : il s'est même vulgarisé, au point de devenir l'une des tendances les plus générales du public.

Seulement la vérité est autre. Peut-être dépasse-t-elle encore la légende en pathétique étrangeté. Du moins elle en diffère totalement. C'est cette différence que nous voudrions rendre sensible ici, en montrant de quelles rivalités acharnées et de quelles machinations obscures le grand homme fut victime au cours des trois dernières années de sa vie. De notre tableau il ressortira jusqu'à l'évidence que l'exode de Tolstoï, loin d'être

1. Ainsi l'appelait Tourguèniev.

un acte de libération, conçu et exécuté souverainement en dehors des circonstances particulières du moment, ne fut que l'aboutissement des luttes affreuses dont le malheureux vieillard était l'enjeu, le dénouement fatal et navrant d'un drame de famille épouvantable.

***

Avant d'entamer notre récit, rappelons, pour plus de clarté, certains faits essentiels.

On sait que le comte Lev Nikolaévitch Tolstoï avait épousé, en 1862, à l'âge de trente-quatre ans, une demoiselle de dix-huit ans, Sophie Andréévna Bers (ou Behrs), laquelle était fille d'un médecin, d'origine allemande ou judéo-allemande, et d'une mère appartenant à une vieille famille russe. Combien furent heureuses[1] les seize ou dix-sept premières années de cette union, celles qui correspondent à ce qu'on peut appeler la période des chefs-d'œuvre (*La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*), nul ne l'ignore aujourd'hui. De même on se souvient que c'est environ l'année 1878 que se place la crise morale d'où le tolstoïsme est sorti. C'est alors que, les scrupules moraux dont Tolstoï était hanté sourdement depuis l'adolescence reprenant le dessus dans son cœur, l'écrivain se détourne de son œuvre proprement littéraire, pour s'engager dans des voies religieuses et fonder, en opposition avec l'Église orthodoxe, une sorte de secte néo-chrétienne, laquelle ne tarda pas à porter son nom. Enfin il demeure établi que les premiers désaccords graves qui éclatèrent entre l'apôtre et sa femme coïncident avec cette « conversion », que Tolstoï appelait sa « seconde naissance ». Toutefois, la passion amoureuse persista longtemps encore entre les époux, en dépit des querelles : leur mésentente était ailleurs.

Lev Nikolaévitch, pour conformer sa vie avec ses nouveaux principes, eût voulu renoncer à sa fortune. Mais la comtesse profondément attachée à son foyer, et de caractère impérieux, ne l'entendait pas de cette oreille-là. De nombreux enfants étaient nés[2]. Était-il admissible de demander à une femme de

1. Encore que le germe des conflits futurs y soit déjà perceptible.

2. Ils furent treize au total. Ils étaient sept en 1880, époque où les premières disputes s'enveniment. En 1907, époque à laquelle commencera notre récit, et

quarante ans[1], fatiguée par ses couches répétées, qu'elle rompît brusquement avec son existence passée et abandonnât du même coup tous ses biens, pour s'en aller, avec son vieux mari et sa kyrielle d'enfants, vivre de ses bras Dieu sait où, comme une paysanne émigrée? Toute question de caste, d'éducation, de préjugés sociaux mise à part, n'y avait-il pas là une exigence proprement inhumaine? Donc, alors même qu'il n'eût été question que d'elle, Sonia[2] aurait eu encore de bonnes raisons de résister aux vœux du chef de famille. Mais son opiniâtreté à ne rien entendre avait une origine plus profonde, plus noble : sa passion maternelle. Elle plaidait pour ses enfants, pour la protection de leur patrimoine, qu'elle se croyait tenue de défendre contre les abandons incompréhensibles d'un père extravagant. Et puis, cette jalouse, cette exclusive haïssait une religion d'amour qui détrônait son amour à elle, qui la réduisait à cette extrémité qu'il lui fallût partager le cœur de Liovotchka[3], désormais, avec la multitude. Ajoutez encore à cela qu'elle avait le sentiment de défendre Léon contre lui-même, car elle plaçait l'artiste, chez lui, au-dessus de l'apôtre et gardait l'impression qu'il trahissait son destin.

Après des années de discussions violentes, une espèce de compromis était intervenu : Tolstoï avait partagé ses biens entre sa femme et ses enfants, et il avait abandonné à celle-là le produit de ses œuvres antérieures à 1880. Mais il avait continué de vivre dans sa famille, tout en manifestant souvent, et comme périodiquement[4], l'intention de s'en aller.

Cependant, bien que le maître n'ait pas eu l'énergie — ou l'intransigeance impitoyable — de rompre avec les conditions anciennes de sa vie, l'entourage de cette vie avait peu à peu changé. Aux relations aristocratiques, mondaines, qui demeuraient surtout celles de la comtesse, s'étaient joints une foule de gens, sortis de l'ombre, que les écrits du prophète avaient attirés et groupés autour de sa personne : c'étaient les « tolstoïens », les disciples, ceux que Sonia appelait non sans esprit

en 1910, à la mort de Tolstoï, sept étaient encore vivants, cinq fils et deux filles.

1. Age qu'avait la comtesse en 1884, année où le débat atteint son paroxysme.
2. Diminutif de Sofia (Sophie), prénom de la comtesse Tolstoï.
3. Diminutif de Lev (Léon).
4. Cette périodicité souligne le caractère pathologique de l'impulsion.

les « obscurs », parce qu'ils étaient d'humble extraction pour la plupart. Ainsi, jusqu'à l'intérieur du vieux cadre, qui subsistait, deux clans s'étaient formés, le plus souvent séparés ou même sourdement hostiles. Du moins la comtesse, personnellement, ne cachait-elle pas son aversion envers les adeptes de son mari, ces « mielleux néo-chrétiens », comme elle disait.

Mais, dans les rangs des disciples, un homme redoutable, un jour, avait surgi, qui devait exercer sur la personne du maître, sur ses décisions, ses actes publics et privés, sur son attitude à l'égard des siens, sur toute la dernière phase de son existence, une influence croissante. C'est à la fin de 1883 que Tolstoï fit la connaissance de Vladimir Grigoriévitch Tchertkov. L'homme n'appartenait pas à la plèbe des « obscurs ». C'était un aristocrate, fils d'un général, aide de camp du Tsar, et d'une comtesse Tchernichova-Krouglikova, en rapports familiers avec le monde de la Cour. Tchertkov était encore officier dans la garde à cheval, quand il vint voir Tolstoï pour la première fois. Quelques semaines plus tard, il donne sa démission. Ses parents possédaient une immense fortune. Il y renonce, pour mettre sa vie en accord avec ses convictions, car ce garçon borné est un caractère, il pousse à l'extrême rigueur la pratique de sa foi.

Léon n'avait plié jusqu'ici que devant Sonia. Bientôt, il sera coincé entre deux exigences contraires. Dans les premiers temps, il pourra sembler que Tchertkov est sa consolation. Dans la lutte engagée entre Tolstoï et sa femme (d'ailleurs toujours chérie), le disciple autoritaire apparaîtra d'abord comme un allié du maître. Demain, cet allié imposera sa loi. D'où une nouvelle servitude. L'épouse, de son côté, flairera l'ennemi. Alors, autour du faible, les deux volontés fortes s'affronteront : l'une violente, impulsive, bavarde, gesticulante, sanglotante, jalouse — féminine en un mot — et, jusqu'à la fin, encore chaude de l'ancienne passion amoureuse; l'autre, froide, dissimulée, calculatrice, haineuse, fausse, de la fausseté masculine qui, des deux, est la pire, peut-être, et polie, réservée en paroles, inflexible dans ses résolutions, sans plus d'entrailles qu'une théorie.

La première phase de cette rivalité s'étend de 1885 environ à 1897. Tchertkov, rapidement, prend la direction des édi-

tions de propagande[1]. Les « obscurs », dorénavant, auront un chef administratif. Pareil au scribe exact qui recopie sur un registre les ordres du capitaine et les porte à la connaissance des troupes, il colligera, classera, imprimera, répandra parmi les fidèles de toutes les nations les divers mandements de l'apôtre. A l'égard de celui-ci, de Sonia elle-même, il se montre d'abord doucereux. Mais, peu à peu, il gagne du terrain dans l'esprit du maître; perfidement, il le plaint de n'avoir pas à son foyer une compagne qui partage sa vie spirituelle. Quand Tolstoï publia sa diatribe furieuse contre les relations sexuelles même dans le mariage (*La Sonate à Kreutzer*), Tchertkov n'avait pas été étranger à cette explosion absurde, qui atteignait indirectement la femme qu'il détestait. Mais, en 1897, la propagande tolstoïenne de Tchertkov ayant attiré sur lui l'attention de la police, on l'avait prié un matin de passer la frontière. Il s'était fixé en Angleterre. Ce fut en 1907 seulement qu'il obtint l'autorisation de rentrer en Russie.

C'est alors qu'il reparut à Iasnaïa Poliana.

Ici le drame commence.

***

Ces dix ans d'exil avaient encore trempé le caractère de Vladimir Grigoriévitch, mais ne l'avaient point humanisé. Physiquement, l'homme était toujours beau, quoiqu'il fût devenu entièrement chauve. Il avait gardé ses excellentes manières, avec on ne sait quoi de plus précis, de plus net encore dans le ton, de plus sobre dans le geste, qui rappelait l'Angleterre : un *gentleman* sous la blouse russe.

En ces dix années, la situation de Tchertkov dans la secte, par conséquent à l'égard de Tolstoï lui-même, avait considérablement grandi. De Christchurch, sa résidence anglaise, il avait dirigé toute l'œuvre de propagande. Dans ces conditions difficiles, propres à décourager des volontés moins fermes que la sienne, il avait rassemblé entre ses mains tous les pouvoirs temporels de la nouvelle église, et le gouvernement de son chef par surcroît. Il était devenu comme le Secrétaire d'État dévorant d'un Pape génial et sans défense.

1. *Le Posrédnik* (*L'Intermédiaire*).

Tous les manuscrits du maître avaient été transportés à Christchurch. Tolstoï ne pouvait plus faire imprimer une ligne sans en référer à son disciple. Celui-ci s'était arrogé le droit de traiter seul avec les éditeurs, tant russes qu'étrangers, ainsi qu'avec les traducteurs en tous pays.

A leur arrivée, nous conte Alexandra Lvovna, dernière fille de Tolstoï, dans ses souvenirs[1], Tchertkov et sa femme[2] commencèrent par louer une villa près de Kozlovka-Zasiéka, station du chemin de fer qui desservait Iasnaïa, puis ils déménagèrent à Iassenki, à cinq verstes de Iasnaïa, y organisèrent une colonie tolstoïenne[3]. En 1908, Vladimir Grigoriévitch transporta ses pénates à Téliatinki, domaine d'Alexandra Tolstoï; il avait acheté à celle-ci un vaste terrain et y avait fait construire une énorme maison de bois. Le premier étage, à peine meublé, était abandonné aux « collaborateurs », qui, faute de place, couchaient souvent sur le plancher, enveloppés dans leurs manteaux. Mais le rez-de-chaussée comprenait de bonnes chambres, où logeaient Tchertkov et les siens.

Depuis quelque temps l'autorité de Vladimir Grigoriévitch dans le tolstoïsme ne se bornait plus au domaine purement administratif : à la gestion commerciale se mêlait maintenant une part d'ingérence spirituelle. Et cela, de deux façons. Dans l'œuvre doctrinale du maître, comme dans un étang poissonneux, le disciple jetait son filet : il en ramenait des « fritures » de préceptes à l'usage des fidèles. C'est ainsi que, en 1901 déjà, il avait édité à Christchurch, en langue russe, sous le titre *La question sexuelle*, avec une Introduction de lui, Tchertkov, un recueil des idées exprimées par Tolstoï au sujet du mariage et des relations entre les deux sexes. Rentré en Russie, il entreprit une énorme compilation des *Pensées de Tolstoï*. Mais il y a plus : dans l'esprit de ce vulgarisateur sévère, le tolstoïsme composait une dogmatique, un *corpus*, indépendant du fondateur, et auquel celui-ci devait désor-

1. *Ma vie avec mon père*, traduction André Pierre (Rieder).

2. Anna Konstantinovna, née Diétrich (familièrement Galia), également « tolstoïenne », d'une maigreur ascétique, le type accompli de la « collaboratrice », selon la doctrine des « purs ».

3. Les Tchertkov y demeuraient dans une maison confortable, les « collaborateurs » dans une maison délabrée, ouverte à tous les vents, où ils dormaient sur la paille.

mais conformer toutes ses vues. Quand cet étroit cerveau estimait qu'une réflexion nouvelle du maître (dans ses articles, dans ses lettres de direction — dont on gardait copie — voire dans ses journaux intimes) s'écartait un peu de la ligne générale tracée dans les mandements antérieurs ou de l'interprétation littérale qu'avait donnée aux écrits de l'apôtre la ferveur de ses disciples, Tchertkov intervenait pour que le passage suspect fût corrigé[1]. Voilà qui est grave. Ce n'est plus seulement la volonté du prophète qui avait cessé d'être libre, c'est sa pensée qu'on surveillait. Un inquisiteur sourcilleux n'hésitait pas à taxer d'hérésie tolstoïenne Tolstoï lui-même.

Cette tutelle constante se traduisait dans la vie journalière par un renversement de tous les usages observés à Iasnaïa, depuis de longues années. Jusqu'ici, personne, pas même l'impétueuse Sonia, ne se fût permis de pénétrer dans le cabinet du grand homme le matin, durant les heures saintes, réservées au travail et à la méditation. Or, Tchertkov, d'ordinaire, arrivait de Téliatinki (distant de trois verstes) à ce moment-là, et se faisait annoncer sans vergogne. Il était reçu aussitôt. Parfois, il amenait avec lui des photographes, interrompait le travail du maître, pour prendre de lui des clichés destinés à des journaux[2].

Ces façons cavalières ne tardèrent pas à réveiller, dans l'âme jalouse de Sonia, l'ancienne inimitié que l'absence de son rival avait peu à peu assoupie. Il est vrai que, au cours des dernières années (exactement, à partir de 1901, et en conséquence de la courageuse attitude adoptée par la comtesse lors de l'excommunication de Tolstoï par le Saint-Synode), les rapports des époux s'étaient améliorés, mais ce n'était guère là qu'une coïncidence extérieure, l'éloignement de l'adversaire supprimant les causes continuelles de soupçon d'où naissaient autre-

1. Parfois, l'auteur résistait, mais le censeur ne lâchait pas prise. Le vieillard finissait par céder. Quelques adeptes désapprouvaient Tchertkov, sur ce point. Notamment la brave Schmidt, qui avait pour Tolstoï, un culte idolâtre. Elle s'indignait qu'un homme aussi médiocre que Tchertkov osât mettre en discussion ce qui était sorti de la plume inspirée.

2. Ces visites dérangeaient Tolstoï, et l'indiscrétion de son disciple lui était pénible. Il lui était pénible surtout qu'il eût à l'en blâmer dans son cœur. Mais, ainsi qu'il l'expliquait à sa fille, Alexandra, Tchertkov s'était dévoué entièrement à son œuvre, avait tout abandonné pour la servir, et cela lui conférait des droits. Enfin, ce que Tolstoï n'avouait pas, il craignait Tchertkov.

fois les conflits. Sur le terrain du sentiment, et en dépit des apparences, Vladimir Grigoriévitch n'avait pas manqué de s'apercevoir, à son retour d'exil, combien l'ascendant de la vieille dame sur son mari avait baissé. D'abord, le lien du lit n'existait plus : l'apôtre octogénaire était enfin libéré par son grand âge de sa longue servitude sensuelle. Ensuite, il y avait eu l'histoire Tanéïev[1]. Encore que Sonia n'eût péché que par le ridicule, son autorité morale en avait pâti : le pardon peut faire taire les reproches, voire effacer la rancune, il ne rend point le prestige perdu. Fort de ces constatations, le disciple envahissant avait exploité ses avantages. Son installation à la campagne, à proximité du maître, favorisait, au surplus, cette familiarité, ces rencontres journalières. Et, suprême chance, dans la maison, dans la famille, il avait maintenant une alliée, la propre fille de son ennemie : Alexandra.

La petite Sacha[2] n'avait que treize ans lorsque Vladimir Grégoriévitch, en 1897, partit pour l'Angleterre. Elle était cette enfant que Sonia, en 1884, avait si peu désirée, une gamine « épaisse et rouge », qui terrifiait ses gouvernantes par son humeur sauvage. Quand Vanetchka[3] mourut, en 1895, la comtesse, égarée par la douleur, s'était écriée : « Pourquoi lui, pourquoi pas Sacha? » Le mot atroce fut répété par les servantes à la fillette de onze ans, qui ne l'oublia point. Elle grandit dans cette idée que sa mère la détestait, et sans doute était-ce pour se venger de celle-ci qu'elle se montrait si grossière envers son institutrice française : elle se déchargeait sur la pauvre mademoiselle Aubert d'une haine d'enfant, inexpiable.

D'autre part, les sentiments de la mère demeuraient hostiles. Chez cette femme violente, l'aversion des premiers jours, renforcée par la mort de l'enfant préféré, s'était muée en répugnance quasi-physique[4].

Quand Tchertkov revint d'exil, en 1907, la petite Sacha était devenue Alexandra Lvovna, une jeune fille de vingt-

1. La comtesse, en 1896-97, avait eu un sentiment passionné pour un musicien, Tanéïev, de douze ans plus jeune qu'elle.

2. Diminutif d'Alexandra.

3. Treizième enfant de Tolstoï, né en 1888.

4. Son *Journal* de 1897 en témoigne à plusieurs reprises, avec une brutalité inouïe.

trois ans à la forte poitrine, les lèvres minces et serrées dans une face large aux traits réguliers, le regard sombre et direct, avec des manières de garçon, le goût des chevaux et des chiens, et une amitié protectrice, autoritaire, pour une jeune fille effacée et dévouée, Varvara Mikhaïlovna Féocritova, laquelle vivait à Iasnaïa depuis 1906 et l'aidait dans ses travaux de copiste. Car Sacha, depuis l'âge de dix-sept à dix-huit ans, avait pris auprès de son père la place qu'avaient occupée successivement Macha[1] jusqu'à son mariage, Tatiana[2] par intervalles, et, jadis, aux temps héroïques, aux temps des chefs-d'œuvre, Sonia elle-même. Tatiana, la première, avait introduit une machine à écrire dans le secrétariat[3], mais Sacha avait modernisé les méthodes encore davantage. Elle avait appris la sténographie. A côté de ces secrétaires-femmes, il y avait les secrétaires-hommes, choisis, de préférence, parmi les « obscurs ». A Ivanov, l'ivrogne, succéda Gousiev, le puant, qui avait l'art de répondre longuement, sur une simple donnée, et dans le meilleur style tolstoïen, aux lettres d'inconnus de second ordre. Tolstoï sonnait un coup pour Alexandra, deux coups pour le secrétaire masculin. Ou bien, il frappait au mur avec son bâton de merisier, un ou deux coups suivant les cas.

Dans ces besognes absorbantes (aux travaux divers de copie se joignait l'expédition des brochures de propagande), Alexandra puisait une satisfaction profonde : elle admirait, vénérait, adorait son père — pour lui-même, certes, mais aussi, peut-on dire, contre sa mère. Elle n'ignorait rien des désaccords de ses parents ou, du moins, croyait tout en savoir : elle avait assisté à tant de scènes, soupçonné aussi les souffrances causées autrefois à son père par l'histoire Tanéiev, exagéré la faute et l'injure. Peut-être, le désir passionné qu'elle avait de protéger un vieillard trop patient, trop bon, lui cachait-il à elle-même le foyer souterrain auquel s'alimentait son ardeur : sa haine pour sa mère. Cependant, une intimité de tous les instants avec un patriarche anxieux de jus-

1. Seconde fille de Tolstoï, née en 1871, morte en 1906.
2. Fille aînée de Tolstoï, née en 1864.
3. Qu'on appela dès lors « salle *Remington* ». Cette salle était voisine du cabinet de l'écrivain.

tice, affamé d'indulgence, perpétuellement attentif à écarter, au fond de soi, les ronces des mauvais instincts, pour cueillir les fleurs délicates du divin amour et de l'universelle charité, ne pouvait qu'influencer en bien l'âme rude, repliée, plus indurée que dure de cette mâle jeune fille[1].

Dans l'hiver de 1907-1908, Tolstoï eut, pour la première fois, des syncopes qui alarmèrent son entourage. Les évanouissements, qui duraient assez longtemps, étaient accompagnés de délire et de convulsions, analogues à des crises d'épilepsie légères (épilepsie sénile peut-être, je ne sais; le point n'est pas éclairci). Depuis 1898, Lev Nikolaévitch, quoiqu'il méprisât la médecine, avait à demeure, auprès de lui, un médecin particulier. A partir de 1905, l'emploi fut tenu par le docteur Douchan Pétrovitch Makovicki, un Slovaque de Hongrie, tolstoïen fervent, avec lequel le maître s'était lié en 1896. Après avoir fait, dans son pays, une active propagande en faveur du tolstoïsme, Makovicki était venu se fixer à Iasnaïa, à la demande de la comtesse, laquelle prisait son dévouement, sa douceur et peut-être son innocuité.

Au mois de mars 1908, Tolstoï, dont la santé était redevenue meilleure, écrit son article *La loi de violence et la loi d'amour*. En mai, bouleversé par les méthodes de répression du ministère Stolypine, alors que les pendaisons se multipliaient par tout le pays, il lance un nouvel appel au monde : *Je ne peux pas me taire*. Mais, au début de l'été, le vieillard eut une phlébite à une jambe. Il n'était pas encore rétabli quand, le 28 août 1908, la Russie entière célébra le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. A Iasnaïa même, il y eut un grand banquet. Le malade y fut amené dans un fauteuil roulant. Minute émouvante que le cinéma a fixée. Le pro-

1. Et cela est important lorsqu'on cherche à préciser la valeur de son témoignage. Sans doute Tolstoï n'obtint pas de sa fille ce qui était impossible (à cette date), c'est-à-dire qu'elle aimât sa mère, ou même qu'elle la prît en pitié, mais, dans cette lutte qu'elle soutient âprement pour défendre la volonté de son père, ou pour prêter une volonté à ses intentions, Alexandra est une guerrière loyale. Violente comme sa mère, elle n'a pas les ruses de Sonia. Elle est brutale, mais franche. Peut-être ne dit-elle pas absolument tout, mais ce qu'elle dit n'est jamais un mensonge.

phète remercia, mais parut gêné. Les ronrons des discours, le sot bruit des bouchons de champagne, détonant à ses oreilles, s'accordaient mal avec ses pensées. Retiré dans sa chambre, après le départ des invités, il dit à Alexandra : « J'ai l'âme lourde. »

Il est aisé de comprendre pourquoi. Cette apothéose de Tolstoï n'empêchait point le gouvernement russe de persévérer dans ses méthodes de police. L'*Okhrana* renforcée traquait partout les Tolstoïens. En mars 1909, Tchertkov, expulsé du gouvernement de Toula, fut mis en demeure de quitter la colonie de Téliatinki dans les trois jours. Il se retira chez des parents, à Krekchino, près de Moscou. Sonia protesta publiquement auprès du gouverneur contre cette mesure. Mais des malveillants insinuèrent que c'était elle-même qui l'avait inspirée.

Il faut avouer que la conduite ultérieure de la pauvre femme pouvait donner prise aux soupçons. En mai 1909, Tolstoï s'était rendu à Kotchéti, chez son gendre, Soukhotine. Sa femme, qui l'y avait accompagné, était ensuite revenue à Iasnaïa. Or, Kotchétin se trouvait dans le gouvernement de Toula, à la limite de ce gouvernement, dont l'accès était interdit à Tchertkov, et du gouvernement d'Orel. Tchertkov avait loué une isba dans le gouvernement d'Orel, à quelques verstes de Kotchéti. Tous les jours (après que Sonia eut quitté Kotchéti), le maître se rendait à cheval, à travers bois, rejoindre son disciple. Quand la comtesse l'apprit, à Iasnaïa, elle entra dans une colère bleue. Pourquoi donc avait-elle protesté deux mois auparavant contre un ordre de police qui éloignait Tchertkov de son mari, si c'était pour se fâcher ensuite dès qu'ils se rapprochaient? A cela l'on pourrait répondre que les arguments logiques ne valent guère contre Sonia. Son illogisme, précisément, est ce qui l'innocente. Mais il y a plus. Cette location d'une isba, ces chevauchées forestières vers le lieu du rendez-vous, supposaient un plan concerté, et ce plan, on le lui avait caché. La preuve, c'est qu'on avait attendu son départ pour passer à l'exécution. Le voyage à Kotchéti lui-même n'avait probablement pas d'autre but. Bref, on l'avait jouée. Aurait-on voulu qu'elle en fût contente?

Tolstoï est de retour à Iasnaïa le 3 juin 1909. Un Congrès

mondial de la Paix devait se tenir, cette année-là, à Stockholm. Le grand homme était sollicité de s'y rendre, et cette idée lui souriait. La comtesse se déclara hostile au projet. Quoique Alexandra puisse dire, les motifs que Sonia invoquait étaient fort sensés. Il est commode de ne voir dans les mobiles de la malheureuse que tyrannie, jalousie féroce ou cupidité sordide. Mais, comme l'a écrit Tolstoï lui-même : « C'est beaucoup plus compliqué. » Alexandra tranche de tout courtement, et n'a, en toutes choses, qu'un désir : que son père ne cède sur rien à sa mère. Alexandra était pour la *résistance*. De là, malgré leur alliance de fait, le malentendu intime entre elle et son père. Malentendu essentiel, opposition de nature, de toutes la plus profonde. Donc, la comtesse tempêtait, parce qu'il lui semblait très imprudent qu'un vieillard de quatre-vingt-un ans, sujet, de plus, à des syncopes, entreprît une si longue route. Elle avait cent fois raison. Seulement, elle employa les moyens de l'extravagance pour faire triompher la sagesse : scènes, hurlements et ses menaces ordinaires de suicide. Tolstoï finit par renoncer au voyage. Ce dont Alexandra fut dépitée, comme d'un échec personnel[1].

Depuis longtemps, l'apôtre s'inquiétait de ce que deviendraient, après sa mort, les droits d'auteur sur ses œuvres. Son vœu était que tous ses ouvrages tombassent immédiatement dans le domaine public. On s'étonne qu'il ait attendu si tard pour régler cette importante question. C'est que sa femme, qui redoutait cet acte de dernière volonté, exerçait autour du vieillard une surveillance de tous les instants, d'accord en cela avec ses fils. Un testament olographe, pensaient-ils, serait insuffisant pour renverser l'ordre régulier de la succession[2], mais un testament rédigé, par-devant témoins, dans une forme solennelle, serait extrêmement dangereux. En juillet

1. Au même moment, un nouveau conflit s'était élevé entre Sonia et Tchertkov. Celui-ci avait fait éditer l'*Abécédaire* et les *Livres de lecture*. Sonia prétendait qu'il l'avait volée, ces livres faisant partie des ouvrages parus, avant 1880. Elle parlait de lui intenter un procès. Peut-être, cependant, n'était-elle pas aussi sûre de son droit qu'elle le disait. Alexandra affirme que la procuration accordée par son père à sa mère sur les écrits antérieurs à 1880 n'était pas générale, mais limitée à quelques ouvrages seulement.

2. Ils étaient décidés d'avance à l'attaquer, en invoquant la sénilité du testateur. Tolstoï ne l'ignorait point.

1909, Lev Nikolaévitch profita de la présence à Iasnaïa de Ivan V. Denisenko, le mari d'une de ses nièces[1], lequel était magistrat[2], pour le consulter à ce propos[3]. Au cours du même mois, nous relevons dans son *Journal*, à la date du 21, le retour de la tentation habituelle : « J'ai une terrible envie de m'en aller. »

En septembre, Tolstoï, accompagné de sa fille Alexandra et de Douchan Makovicki, son médecin, partit pour Krekchino, où Tchertkov se trouvait encore. Le maître et le disciple avaient, entre autres choses, à s'entretenir d'un événement pénible, survenu quelques semaines auparavant : Gousiev, le secrétaire de Tolstoï, avait été arrêté au mois d'août, à Iasnaïa même[4]. Pour atteindre Krekchino, les voyageurs devaient traverser Moscou. Ils passèrent la nuit dans la maison de Khamovniki[5], repartirent le lendemain. Au retour, ils s'arrêtèrent, de nouveau, à Moscou. Cette fois la comtesse était avec eux, car l'intimité de son mari avec Tchertkov lui étant insupportable, et celle-ci se prolongeant au delà d'une semaine, elle avait surgi brusquement à Krekchino, un soir, à l'heure du repas, inspectant de haut, à travers son face-à-main, tous les « obscurs » assis à la table commune, parmi lesquels son propre cocher, qui ne savait où se fourrer. Mais Sonia ne se doutait point que, durant cet arrêt de la famille à Moscou, l'on complotait encore contre elle. Tolstoï avait rédigé un projet de testament, que sa fille Alexandra, secrètement, alla soumettre, un après-midi, à l'avocat

1. Éléna Serguiéévna Tolstoï, fille de sa sœur Macha et du vicomte de Kleen.

2. Président de Cour d'appel à Novotcherkask.

3. Lors de cette consultation, il parla même de donner ses terres aux paysans, oubliant qu'elles ne lui appartenaient plus. Sa mémoire faiblissait. Apercevant ses petits-enfants, dans la salle à manger, il lui arrivait de demander : « Quels sont ces enfants? »

4. Emprisonné d'abord à Krapivna, il fut ensuite déporté dans le gouvernement de Perm. En quittant Iasnaïa pour l'exil, il emporta *La Guerre et la Paix*, ouvrage que, en vrai tolstoïen, il n'avait jamais lu. Gousiev notait sur des bouts de papiers toutes les paroles de son maître. Il réunit ainsi la matière de plusieurs volumes. Le docteur Makovicki faisait de même. Sonia par dérision, les appelait les « annalistes ». En outre, à Iasnaïa, à cette époque, non seulement Tolstoï et Sonia, mais Alexandra, Féokritova, Makovicki, Gousiev, tout le monde tenait un journal. Une étrange atmosphère d'espionnage régnait alors dans la maison.

5. Maison que les Tolstoï possédaient à Moscou, dans le quartier Khamovniki depuis 1882.

Mouraviev. Cependant, le bruit s'était répandu en ville que le patriarche était revenu. Spontanément, une manifestation monstre s'organisa pour le jour de son départ. La foule s'était portée vers la gare de Koursk, tête de ligne du chemin de fer de Toula. Telle était la cohue sur la place que Tolstoï faillit être écrasé. Tous les barrages rompus, une immense clameur montait vers lui. Ses tempes bourdonnaient et son menton tremblait. Le visage exsangue, l'œil d'une pâleur de verre, il fléchissait sur ses jambes arquées. « Cette manifestation, écrira-t-il, quelques jours plus tard, à un ami, a ravivé en moi la plaie de la vaine gloire qui commençait à se cicatriser. » Au bras de l'avocat V. A. Maklakov[1], et protégé par le torse épais d'un énorme gendarme, il put gagner les quais. Mais, en route, il eut une syncope. On dut le descendre à la gare de Iassenki et le porter jusqu'à la voiture. En arrivant à Iasnaïa, il n'avait pas encore repris connaissance, et délirait. Pendant que Makovicki et Alexandra le déshabillaient : — « Tes clés, où sont tes clés? » lui criait Sonia dans les oreilles. Et elle tournait, hagarde, par la chambre : « C'est qu'il me faut ses clés! S'il allait mourir[2]! »

La comtesse était alors hantée de la crainte que son mari ne gardât dans ses tiroirs des manuscrits que l' « on » pourrait subtiliser. « On », c'est-à-dire Alexandra, et Féokritova, ces servantes du « diable » (entendez de Tchertkov), et Makovicki lui-même, peut-être! Elle soupçonnait jusqu'à cet innocent! Elle se savait entourée d'ennemis dans sa propre maison. Méfiance, d'ailleurs justifiée, puisque ce qu'elle craignait était déjà accompli : les *Journaux intimes* des récentes années avaient été emportés subrepticement par Tchertkov, avant son départ de Téliatinki[3]. Mais, demandera-t-on, pourquoi Sonia tenait-elle si furieusement à pos-

1. L'un des chefs du parti K. D. (constitutionnel démocrate), plus tard ambassadeur de Russie en France, au temps du Ministère Kerenski.

2. Parole horrible. Devons-nous en conclure que tout amour était mort dans le cœur de l'épouse? Il faut cependant considérer que Sonia était épuisée de souffrance, poussée hors de l'humain par l'excitation d'une longue lutte et les fantômes d'une imagination malade.

3. Il les avait obtenus de Tolstoï par intimidation, comme toujours. Mais cette habitude que Tchertkov, dès son retour d'exil, avait prise, de lire les *Journaux intimes* de son maître, déplaisait fort à celui-ci, une telle indiscrétion ayant pour effet de paralyser d'avance toute sincérité.

séder ces *Journaux*? C'est qu'elle avait alors deux idées fixes : l'appréhension du testament et la peur que son mari, dans les *Journaux* des derniers temps, ne l'eût représentée comme une mégère. De sorte qu'elle se conduisait réellement comme une mégère, tant elle redoutait que Tolstoï ne laissât d'elle cette image même. On patauge ici en plein dans l'absurde.

Telle était la situation au commencement de l'année 1910. Cet hiver-là, un enfant Soukhotine, le jeune Dorik, beau-fils de Tatiana Lvovna, eut la rougeole, à Iasnaïa. Alexandra prit le mal, qui se compliqua pour elle d'une pneumonie double. A peine remise, la convalescente, un matin, se mit à cracher le sang. On dut l'envoyer en Crimée. Elle y resta deux mois, en compagnie de son inséparable Féokritova. Le couple était de retour le 27 mai.

Force nous est maintenant de noter que l'absence d'Alexandre coïncide avec une période d'accalmie dans la guerre engagée entre ses parents. Sonia ne manqua pas de le faire remarquer à sa fille, quand les deux demoiselles reprirent leurs places dans la « salle Remington ». Elle dit à Alexandra : « Ton père ne semblait pas te regretter. Il était tout joyeux après ton départ[1]. » Ce relâche de deux mois dans les hostilités s'explique encore autrement. Le séjour dans le gouvernement de Toula était toujours interdit à Tchertkov. Entre son maître et lui, Alexandra, son alliée, servait d'agent de liaison. Elle absente, les communications devenaient difficiles. Tchertkov avait bien mis auprès de Tolstoï, en remplacement de Gousiev, un nouveau secrétaire. Mais il se trouva que celui-ci Valentin Fédorovitch Boulgakov, jeune homme cultivé, sensible, d'une conscience droite et pure, ne remplissait pas exactement les conditions de l'emploi pour lequel on l'avait choisi. Il avait un culte pour Tolstoï, mais répugnait à la délation, aux rapports secrets. Bien pis! les larmes de la comtesse le touchaient; il n'était pas loin de les croire sincères! Il ne tenait qu'à Tchertkov, dira-t-on, d'éloigner Boulgakov. Mais il était trop tard.

1. Le mot méchant peut être vrai. L'énergie d'Alexandra — encore que le vieillard aimât beaucoup sa fille — pesait sur lui d'un grand poids.

Boulgakov plaisait à Tolstoï, pour les raisons mêmes qui le rendaient suspect à Tchertkov[1].

Cependant, sous les gros doigts d'Alexandra, la « Remington », de nouveau, fait son bruit de mitrailleuse : la guerre est rallumée. Le 5 juin, Tolstoï, une fois de plus, note dans son *Journal* : « J'ai pensé à m'en aller. » Quelques jours plus tard il alla voir Tchertkov à Mechtcherskoe près Moscou, la nouvelle résidence de Vladimir Grigoriévitch. Il emmenait avec lui, outre Alexandra, Makovicki, son médecin particulier, Boulgakov, son secrétaire intime, Ilia, son valet de chambre : suite de prince. Féokritova restait à Iasnaïa, auprès de Sonia, pour lui tenir compagnie — et la surveiller. Le séjour à Mechtcherskoe, au milieu des tolstoïens, eût été agréable, sans les cafards et les poux. D'ailleurs, dès le 22, Sonia, mécontente de n'avoir été invitée par Tchertkov qu'en termes vagues, ce qui l'avait retenue d'accepter, rappelait son mari par dépêche. Son message, où il était question d'ébranlement nerveux, de pulsations, de fièvre, était signé mensongèrement du nom de Féokritova. Le 23, second appel plus pressant, signé du même nom. Tolstoï partit avec son escorte[2].

Dès lors, les scènes affreuses se succéderont, en ce suprême été, presque sans interruption. Elles commencèrent le soir même de l'arrivée à Iasnaïa, dans la chambre de la comtesse qui s'était couchée, et durèrent jusqu'au matin. A un certain moment, la furieuse saute à bas de son lit, court à travers la maison. Le vieillard la suit, tout tremblant. Alexandra, Makovicki les rejoignent dans la bibliothèque. Sonia, en toilette de nuit, se traîne sur le plancher, une fiole d'opium à la main et crie : « Rien qu'une petite gorgée, rien qu'une ! » Et la dure Alexandra, qui raconte le fait, ajoute froidement : « Elle promenait la fiole autour de sa bouche, mais ne buvait pas[3]. »

Quatre jours après (27 juin), l'on apprit que Tchertkov était autorisé à revenir à Téliatinki et à y demeurer pendant

1. Le Journal de V.-F. Boulgakov (car lui aussi tenait un journal) est, à mon avis, le document le plus véridique, le moins entaché de passion, que l'on possède sur la tragédie des derniers mois.

2. Il avait écrit deux courts récits à Mechtcherskoe : *Entretien avec un paysan* et *Par mégarde*.

3. Mot qui dépasse en horreur la scène elle-même.

la durée d'un séjour que devait y faire sa mère. Ce fut pour la comtesse un coup terrible. Aussitôt, elle décida d'emmener son mari à Nikolskoe, chez leur fils aîné, Serge, dont on fêtait, le lendemain, le quarante-septième anniversaire de naissance. Donc, à peine rentré, le vieil homme devait repartir pour un voyage assez long et fatigant. D'ailleurs, avant de s'éloigner, il eut, le 28 au matin, avant le réveil de sa femme et à l'insu de celle-ci, un entretien avec son disciple en dehors de la maison, dans le parc.

Au reste, ce bref séjour à Nikolskoe n'était qu'un délai que la « demi-folle » aux desseins très suivis s'était accordé pour arrêter ses plans, ordonner la série de ses incohérences. Car, maintenant, elle savait que l'ennemi détenait les *Journaux* écrits depuis 1900. Tolstoï le lui avait avoué (malgré la défense de Tchertkov). L'aveu lui avait été arraché par la torture, vraiment, et c'est grand'pitié de voir ce prophète de la douceur écartelé entre de tels violents. Les Tolstoïens ont connu les prisons d'État, la déportation, l'exil. Mais, en dépit des apparences, le véritable martyre, c'est Tolstoï qui l'a souffert.

Lui-même ne se méprenait point là-dessus à la fin de sa vie. Contrairement à ce qu'on a cru, il estimait que l'époque était depuis longtemps passée où l'exode eût été méritoire : l'attitude la plus courageuse, à présent, la plus *tolstoïenne*, consistait à tenir bon, à endurer, sans se plaindre, avec patience, avec amour si possible, son supplice quotidien. Partir, ce n'était plus, à ses yeux, mettre d'accord l'existence avec la doctrine, c'était la tentation du démon, le biais, la dérobade, la facilité[1].

Donc, Sonia exigeait que les *Journaux* lui fussent rendus. Et Tchertkov, soutenu par sa bande et par Alexandra, sa complice, refusait de les lui rendre parce qu'il redoutait qu'elle n'en fît disparaître tout ce qu'elle jugerait défavorable à sa renommée, ce qu'elle n'eût point manqué de faire, en effet. Le 12 juillet, la comtesse fit atteler les trotteurs et partit en voiture pour Téliatinki, sous prétexte d'aller rendre

1. La vieille Schmidt, âme transparente et profonde, était bien de cet avis. Un jour qu'il lui demandait : « Si je partais, que penseriez-vous de mon départ? » elle répondit sans hésitation : « Que c'est une faiblesse. »

visite à la mère de Tchertkov, qui venait d'y arriver. Boulgakov l'accompagnait. En route, elle le supplia d'intervenir lui-même auprès de Vladimir Grigoriévitch pour qu'elle obtînt satisfaction. Elle pleurait, ses magnifiques yeux noirs étincelant dans un visage en ruines. Le brave garçon fut ému. A Téliatinki, tandis que la comtesse était reçue dans l'appartement réservé à l'aristocratique Élisavéta Ivanovna, Boulgakov eut un entretien, dans une petite chambre, avec le terrible Vladimir, assisté d'un de ses conseillers intimes, Serguiéenko. Tchertkov crut d'abord que c'était Boulgakov qui avait révélé à la comtesse où se trouvaient les *Journaux*, et il lui jeta un regard blanc. Boulgakov protesta qu'il ne savait rien. Tchertkov, rassuré, le congédia : — « Va prendre le thé », puis s'enferma tête à tête avec Serguiéenko. Le lendemain (13 juillet), Tchertkov vint lui-même à Iasnaïa. Il eut avec Sonia une explication violente. Il reconnut catégoriquement avoir reçu en dépôt sept cahiers et se déclara prêt à les restituer, non à la comtesse, mais à son maître — quand il en aurait, dit-il, achevé la copie. Le surlendemain (14 juillet), Alexandra fut envoyée par son père à Teliatinki avec mission d'en rapporter les *Journaux*. Ainsi, en avait décidé brusquement Tolstoï. Il avait, en outre, arrêté que les documents ne seraient pas remis par lui à sa femme, mais déposés dans une banque. Le même jour, il écrivit à Sonia une lettre, dans laquelle il la remerciait encore une fois de tout ce qu'elle avait été pour lui au cours de sa longue existence. Il lui parlait avec tendresse, pitié, amour, cherchant à la calmer. Hélas! ce ton-là n'éveillait plus aucun écho dans ce malheureux cœur usé, racorni au feu des discordes. Mais, pendant que le vieillard écrivait cette lettre, une étrange scène se déroulait à Téliatinki. Dès qu'Alexandra eut fait connaître l'objet de sa venue, tous les Tolstoïens présents se réunirent autour d'une table, sous la présidence de Tchertkov, Alexandra assise au milieu d'eux. Ils se distribuèrent les cahiers, et tous, penchés sur les *Journaux*, se mirent à les feuilleter, à y rechercher fiévreusement les passages compromettants pour Sonia, ceux qu'elle supprimerait certainement, pensaient-ils, si le maître avait la faiblesse de lui confier ces papiers. Critiques, blâmes, dédains,

vieux cris des anciennes disputes, soupirs effrayants, arrachés du fond de l'âme par une lassitude infinie, ces gens colligeaient tout, et les plumes couraient, recopiaient. Ils en firent tout un florilège[1]. Le travail terminé, les cahiers furent rassemblés. Avant de les remettre à Alexandra, au moment où celle-ci remontait en voiture, Tchertkov fit, au-dessus de la tête de la messagère, ironiquement, trois signes de croix dans l'air avec le paquet. Lorsqu'Alexandra reparut à Iasnaïa, sa mère qui guettait son retour, se précipita à sa rencontre. Elle se jeta sur le paquet, comme un animal sur une proie Elle l'eût mis en pièces, dit-on, si, aux cris poussés par Alexandra, Michel C. Soukhotine, le mari de Tatiana, n'était accouru et ne lui avait arraché les *Journaux* des mains[2]. Les cahiers furent mis sous pli cacheté et déposés, par la suite, dans une banque de Toula. Soukhotine et sa femme s'étaient chargés de ce soin.

La présence des Soukhotine à Iasnaïa, en ce juillet convulsif, n'était pas fortuite. Ils étaient venus à la demande de Tolstoï, auquel l'état nerveux de Sophie Andréévna inspirait de vives alarmes; sur la prière aussi d'Alexandra, que les tempêtes qu'elle contribuait, volontairement ou non, à déchaîner, effrayaient parfois. Elles l'effrayaient, non pour elle, mais pour son père, dont la détresse lui faisait peine à voir. Les comportements de Sonia ayant souvent l'apparence de la folie, peut-être Alexandra eût-elle souhaité, sans oser se l'avouer, que l'on constatât que sa mère était vraiment folle. Cela eût ouvert des perspectives de paix, sur lesquelles il est inutile d'insister. Mais deux des fils, de leur côté, Léon et André, ne se gênaient

1. Parmi les Tolstoïens qui se livrèrent à cette besogne inqualifiable, se trouvait l'épouse divorcée d'un des fils Tolstoï, Olga Konstantinovna, née Dietrichs, première femme d'André et cousine germaine de Tchertkov. Celle-là n'était peut-être pas fâchée de se venger d'une ex-belle-mère... Je relève aussi le nom d'un personnage singulier, le musicien Goldenweiser, professeur au Conservatoire de Moscou. Il passait tous les étés aux environs de Iasnaïa. Il était devenu tolstoïen et s'était glissé dans la familiarité du maître, bien que celui-ci n'éprouvât que malaise en sa compagnie. Goldenweiser avait suivi Tolstoï en Crimée. Comme Makovicki et Gousiev, il notait tout ce qui sortait de la bouche du prophète. Encore un « annaliste », selon le mot de Sonia. Et lui-même tenait un journal!

2. Boulgakov n'assistait pas à la scène. Il tenait ces détails de Féokritova, laquelle tenait elle-même d'Alexandra le récit de ce qui s'était passé à Téliatinki.

pas pour déclarer qu'il serait prudent de faire interdire « le vieux », qui tombait en enfance. Entre ces camps adverses, Michel demeurait perplexe et ennuyé; Ilia, évasif, absorbé par ses propres soucis; Serge, profondément attristé, mais incapable de prendre une décision. Seule, Tatiana, la fille aînée, était ferme et de bon conseil. Elle avait gardé sur sa mère une certaine influence. Que de fois n'était-elle pas intervenue avec succès au milieu des conflits! Son mari, en outre, par son âge, sa bonté, son honnêteté, inspirait confiance. Bref, les Soukhotine avaient été appelés en conciliateurs.

Sur leur avis, des psychiatres furent mandés de Moscou, et de Mechtcherskoe, Sonia, avec un dédaigneux sourire, ayant consenti à les recevoir.

Le 19 juillet, le docteur Nikitine et le professeur Rossolimo, spécialiste des maladies nerveuses, arrivèrent. On prit le thé sur la terrasse. Tolstoï y parut, un instant, sa main, selon son geste familier, passée dans sa ceinture. L'air était doux; les conversations, animées. Le spectacle était celui d'une famille heureuse. Puis les médecins se retirèrent dans la chambre de la comtesse, où celle-ci, courtoise et hautaine, les avait priés d'entrer.

L'examen, quand vint le soir, n'étant pas encore terminé, les augures acceptèrent l'hospitalité qui leur fut offerte pour la nuit. Le lendemain, ils partirent, laissant derrière eux un mot, un mot grec : « paranoïa », ce qui ne signifie pas exactement « folie », mais « dérangement mental ». Une nuance. Les clochettes des trotteurs qui les reconduisaient à la gare de Koslovka tintaient encore dans l'éloignement, que Sonia dit : « Je cesserai d'être malade quand on m'aura rendu les *Journaux.*[1] »

Tolstoï, pendant le séjour des médecins (mais je ne crois pas qu'il les ait consultés, ni qu'ils se fussent permis de le conseiller sur ce point; il ne dut écouter que son cœur), Tolstoï, désireux de donner quelque apaisement à sa femme

1. Léon, le triste Léon (Liova, le troisième fils), se trouvait à Iasnaïa en même temps que les médecins. Il avait eu avec son père une scène pénible, avait insulté le vieillard (on crut entendre le mot « saleté »). Quant à André, il arriva en trombe quelques jours plus tard, protestant dès le seuil contre cette consultation des docteurs, « des youpins quelconques », comme il les appelait.

et d'assurer sa propre tranquillité, fit une concession importante au parti de la comtesse : il chargea Boulgakov de faire comprendre à Tchertkov qu'il serait préférable qu'il s'abstînt, durant quelque temps, de paraître à Iasnaïa[1].

Chaque visite de Tchertkov, en effet, aboutissait maintenant à quelque sanglant duel entre Sonia et lui. Tantôt Sonia, se glissant, de sa chambre, à pas de loup, sur le balcon de bois, venait tendre l'oreille à la fenêtre du cabinet où son mari et le visiteur étaient enfermés. Un craquement léger décelait sa présence. Tolstoï ouvrait la fenêtre. Elle se sauvait, en criant : « J'ai tout entendu! » Tantôt, elle forçait la porte et faisait un éclat. Elle traitait Tchertkov, suivant les jours, d'intrus qui jette le trouble dans les familles, de mouchard ou de scélérat. Les ripostes de l'autre étaient d'une politesse, d'une modération effrayantes. Une fois, cependant, il aurait dit, en se retirant, de façon à être entendu de Tolstoï : « Si j'avais une femme pareille, je me détruirais! »

Boulgakov s'acquitta de la commission dont Tolstoï l'avait chargé. Tchertkov revint encore à Iasnaïa le 24 juillet. Mais ce fut sa dernière visite. Il est vrai que, dans l'intervalle de cinq jours qui venait de s'écouler depuis que le désir formulé par son maître lui avait été transmis, exactement le 22 juillet, un événement décisif s'était accompli, qui assurait son triomphe[2].

Le 22 au matin, de bonne heure, Boulgakov, qui passait les nuits à Téliatinki, aperçut, au moment où il partait pour Iasnaïa, trois chevaux sellés près du perron. Il s'étonna : — « Vous allez en promenade? » demanda-t-il à Radinski, un des secrétaires de Tchertkov. Le jeune homme éluda la question.

Boulgakov pressentit un mystère, mais n'insista pas. Le soir, ayant à faire signer une lettre à Tolstoï, il le trouva sur le balcon du cabinet de travail, assis dans un fauteuil, et fut frappé de son air sombre et de sa mauvaise mine.

C'est entre l'image des trois chevaux et l'image du vieillard épuisé, que se place le drame. Boulgakov ne le sut qu'en-

1. Ce souhait fut exprimé craintivement : « Je ne sais trop, murmura le vieillard, comme il va prendre la chose. » Paroles significatives, qui prouvent à quel degré de sujétion le maître était tombé.

2. Et s'il tint à revenir une dernière fois le 24, c'était peut-être pour se donner à soi-même la joie secrète de regarder Sonia en silence.

suite, car on se méfiait de lui; on était allé jusqu'à craindre qu'il ne prévînt la comtesse de ce qui se tramait, s'il en avait été informé. Donc, dans la matinée du 22 juillet 1910, Tchertkov, Serguiéenko, son confident, et Radinski, son secrétaire, ayant enfourché les trois chevaux, étaient partis dans la direction de la forêt. Parvenus au bord d'un ruisseau, ils mirent pied à terre. Le musicien Goldenweiser les rejoignit bientôt. Il arrivait de Téliatinki à pied, à travers bois. Quelques instants plus tard, un bruit de branches froissées, et Tolstoï parut, monté sur son vieux « Délire[1] ». Il se tenait droit en selle malgré ses quatre-vingt-deux ans. Il descendit de cheval. Ses mouvements demeuraient vifs, légers, d'une souplesse animale et charmante, bizarre aussi, vu son âge, comme un sortilège inquiétant. Il s'assit rapidement sur une souche. Les autres debout, en demi-cercle, devant lui. Tchertkov lui remit une grande feuille de papier, dont la blancheur revêtait un aspect étrange dans cette solitude sylvestre. Le vieillard, un sous-main posé sur ses genoux, se mit à rédiger son testament, d'après une copie dont les termes avaient été fixés d'avance. Le jeune Radinski tenait l'écritoire, comme un écuyer, un faucon. Tous gardaient le silence. Les chevaux, attachés par la bride aux troncs des jeunes bouleaux, chassaient les mouches de leurs longues queues. On eût dit l'un de ces tableaux paisibles que les peintres autrefois intitulaient « Halte de cavaliers ». A la fin, Tolstoï signa. Les quatre témoins signèrent après lui. Tchertkov glissa la feuille dans sa poche. Puis, le groupe se sépara. La scène n'avait pas duré un quart d'heure. Aucune parole n'avait été échangée[2].

1. Un étalon blanc, dont Alexandra lui avait fait cadeau en 1903.

2. On sait que le testament léguait la totalité des œuvres à Alexandra, la volonté du testateur étant que la légataire renonçât entièrement à ses droits en faveur du public. En cas de décès d'Alexandra, Tatiana la remplacerait. Il n'avait fallu pas moins de quatre projets avant d'en venir là. Le premier, soumis à Mouraviev, était sans valeur juridique, le simple abandon des œuvres au domaine public étant une formule trop vague, incompatible avec la loi russe, laquelle exigeait l'institution d'un légataire expressément nommé. Ensuite, Tolstoï avait désigné trois légataires : Serge, Tatiana et Alexandra. Enfin, il s'était décidé pour Alexandra seule. Dans une note séparée, il faisait à celle-ci un devoir de remettre à Tchertkov, afin qu'il en disposât à sa convenance, tous les manuscrits, tant édités qu'inédits. Alexandra était au courant du projet définitif avant la signature. Tolstoï apprit l'existence du testament et ses termes à Tatiana quelques jours plus tard. Tatiana l'approuva, mais, à la réflexion, elle

Tolstoï ne revint pas sur cet acte de dernière volonté. L'eût-il voulu, qu'il ne l'eût point osé maintenant. Mais il en garda une sorte de gêne morale, qui persista jusqu'à sa mort. En premier lieu, le document qu'il avait signé impliquait de sa part la reconnaissance des formes juridiques, ce qui allait à l'encontre de sa doctrine. Ensuite, sa conscience lui reprochait le secret dans lequel l'affaire avait été menée.

Le 29 juillet, une semaine après le rendez-vous sur la clairière, il commence un nouveau *Journal*, intitulé *Journal pour moi seul*, qu'il ne montrera à personne et portera le plus souvent sur lui, caché dans la tige de sa botte. Dès le lendemain, 30, il écrit dans ce *Journal* : « Tchertkov m'a engagé dans une lutte qui m'est pénible et me répugne. »

Ces scrupules du vieillard furent renforcés par une visite que lui fit Paul Birukov[1], le 1er août. L'honnête Pocha désapprouvait la clandestinité, qui avait prêté à la cérémonie du testament une louche tournure de complot. Il regrettait que le maître n'eût pas réuni sa famille et déclaré ouvertement ses volontés. Sans doute, c'eût été plus beau. Mais il oubliait Liova et Andrioucha, lesquels eussent entraîné Micha, peut-être même Ilia, dans une riposte immédiate, prise de concert avec leur mère.

Du strict point de vue moral, certes il eût été encore préférable de courir ce risque. Mais Tchertkov, lui, qui ne visait qu'au succès de l'entreprise, l'aurait-il permis? Il se montra fort irrité de la sortie de Birukov. Alexandra, de même.

Maintenant que Vladimir Grigoriévitch ne venait plus à Iasnaïa, Tolstoï et lui s'écrivaient. Goldenweiser ou Boulgakov transmettaient les messages[2]. Bientôt, cet échange de lettres fournit une nouvelle matière à la jalousie de la comtesse. — « Il y a entre Tchertkov et toi, dit-elle à son mari, une correspondance d'amour secrète. » Elle en vint à imaginer (mais le croyait-elle? du moins, elle le criait sur les

regretta que son père n'eût pas exclu de l'acte les œuvres antérieures à 1880. Ce n'est point l'intérêt qui lui dictait cette pensée, mais son esprit de conciliation. Il lui semblait injuste que les droits sur *la Guerre et la Paix*, sur *Anna Karénine*, entre autres, fussent enlevés à sa mère.

1. Disciple de Tolstoï et l'un de ses biographes.

2. Sonia les appelait « postes-vivantes ».

toits) qu'il y avait, dans les relations du maître et du disciple[1] quelque chose de suspect, d'anormal. Elle le dit, un jour (2 août), à Tolstoï, lui-même, qui s'enfuit, horrifié, se barricada dans sa chambre; à Alexandra, qui d'abord, ne comprit pas, puis pâlit, et lui imposa silence; à d'autres encore[2]. Ayant appris que Tolstoï, au cours de ses promenades matinales, rencontrait Tchertkov dans la sapinière, elle se levait de bonne heure, se rendait à cet endroit de la forêt, se cachait pour épier derrière un sapin.

« Dans ma situation, confiait Tolstoï à Boulgakov, l'inertie est ce qu'il y a de mieux... » Puis il hocha la tête et murmura : « Mais eux (il songeait à Tchertkov, à Alexandra, les autres violents), ils exagèrent, ils exagèrent! » Le 8 août, il note dans son *Journal pour moi seul* : « Levé tôt. Beaucoup, beaucoup d'idées, mais toutes dispersées. Eh! bien, on s'en passera. Je prie, je prie. Aide-moi! » Quelle angoisse dans ces lignes, mais aussi quel mystère! Quelle signification profonde! Rien ne manque à ce sanglot, pas même l'ironie : « Eh! bien, on s'en passera! » Les idées fuient, les liens de l'intellectualité se relâchent, qu'importe! derrière ce vide, que le raisonnement laisse après soi, il y a autre chose, il y a la vraie réalité : Toi, mon Dieu! Toi, mon Dieu!

L'automne déjà. Déjà et enfin. Déclin de l'année et déclin d'une vie trop longue, trop riche, trop comblée, sans mesure dans le désordre, comme dans la règle elle-même, exceptionnelle par la rencontre du bonheur, l'ampleur et la hauteur de l'œuvre accomplie, les combats, les défaites, l'inutilité d'un effort immense, par la gloire et par les tourments. Trois mois encore, durant lesquels une moitié de l'âme, plus qu'à demi détachée de la terre, semblera flotter, tantôt aspirée et tantôt repoussée par le vent qui sort des portes funéraires, tandis que l'autre moitié épuisera ce qui lui reste de souffle dans une lutte affreuse contre une pauvre égarée et ceux qui n'ont pas pitié d'elle.

1. Alors âgés respectivement de quatre-vingt-deux ans et de cinquante ans.

2. A l'appui de cette accusation, elle montrait un passage du *Journal de la Jeunesse*, dans lequel Tolstoï avait écrit de l'un de ses compagnons d'armes que, si celui-ci avait été une femme, il l'eût aimé physiquement. Indice bien faible.

Au milieu du mois d'août, les Soukhotine invitèrent Tolstoï et Alexandra à venir passer quelques semaines dans leur propriété de Kotchéti, estimant qu'une séparation momentanée d'avec sa femme serait un repos pour le vieillard. Mais on pouvait abuser Sonia en se cachant d'elle, non la manœuvrer. Elle annonça qu'elle serait du voyage. A Kotchéti, elle apprit, en ouvrant un journal, une nouvelle qu'on lui avait cachée : l'autorisation accordée à Tchertkov de séjourner à Téliatinki était maintenant définitive. — « C'est ma mort, dit-elle. Ou bien c'est moi qui le tuerai. Je le ferai empoisonner. Il faut que l'un de nous deux disparaisse! » Si l'on en croit Alexandra, elle aurait écrit au ministre Stolypine pour que la mesure fût rapportée. Puis son agitation parut se calmer.

Sur un appel du néfaste Liova, le troisième fils, demeuré à Iasnaïa avec sa femme, Sonia y revint le 30 août avec Alexandra. C'est alors que se déroule une scène qui semble dater du moyen âge. Après avoir brûlé quelques photographies de Tchertkov, la malheureuse persécutée envoie chercher le prêtre pour qu'il purifie la maison et chante un *Te Deum*. Le pope, docilement, arrive en habits sacerdotaux, suivi du sacristain. Il asperge d'eau bénite la chambre et le cabinet de travail de Tolstoï, et entonne d'une voix de basse les formules d'exorcisme : car il s'agit de dénicher l'esprit diabolique qui s'accroche dans tous les coins, comme une chauve-souris aux plis d'un rideau.

Alexandra, le 3 septembre, rapporte à son père, demeuré à Kotchéti, ces nouvelles extravagantes. Dès le 5, Sonia elle-même a rejoint son mari, et le supplice pour lui recommence. La comtesse le poursuit de ses supplications et de ses menaces jusque dans le parc. Ou bien, pendant une absence de Tolstoï, parti à cheval en promenade, elle disparaît. Le soir tombe. Elle ne revient pas. On s'inquiéte. On s'élance à sa recherche. On la découvre assise sur un banc, au bord de l'étang.

Un jour, le placide Michel Soukhotine finit par perdre patience. Il fit à sa belle-mère des représentations véhémentes. Elle lui répondit par des sarcasmes. A ce moment, l'histoire des *Journaux intimes* était passée au second plan, bien qu'il en fût encore parlé. C'était la question de savoir si Tolstoï

avait fait un testament qui surtout préoccupait sa femme (et ses fils, à l'exception de Serge). D'autre part Tchertkov, qui tremblait que son maître n'eût la faiblesse de tout avouer, l'exhortait à la méfiance : « Si vous révélez notre secret, lui écrivait-il, on fera déclarer par un médecin « réactionnaire » quelconque que vous êtes tombé dans un état de débilité mentale sénile, de façon à faire annuler le testament[1]. »

De son côté, Tchertkov écrivit à Sonia pour se justifier, de manière à endormir les soupçons de son ennemie. Celle-ci lui répondit, le 8 septembre, avec hauteur et mépris : comment ne serait-elle pas devenue soupçonneuse, quand, de connivence avec sa propre fille, Tchertkov et ses secrétaires ont organisé autour de son mari toute une vie clandestine dont elle est exclue : conversations, entrevues, correspondance etc. Et la prétendue folle ajoute cette remarque de bon sens : « Si l'on me cache tout avec tant de soin, c'est donc qu'il y a quelque chose à cacher. »

Il est vrai que les adversaires de la comtesse ne reculaient pas devant les moyens les plus abjects pour la perdre dans l'esprit du maître. Goldenweiser n'éprouvait aucune répugnance à recopier dans le journal de la Féokritova des passages où Sonia était représentée sous les traits les plus noirs et à les envoyer à Tolstoï. Alexandra, enfin, aveuglée par la haine, écrivait à Boulgakov (17 septembre) : « L. N. a senti, et en partie sous l'influence de bons amis (Goldenweiser précisément), qu'il ne peut plus, dans l'intérêt de son œuvre et pour la paix de sa conscience, tendre le dos davantage... *Ce que je veux, c'est que mon père ne cède pas à ma mère*[2]. »

Le 12 septembre, Sonia était rentrée seule à Iasnaïa. Alexandra et son père y revinrent le 22, car le lendemain, 23 septembre, était le quarante-septième anniversaire du

1. Sonia ne dissimulait d'ailleurs pas ses intentions à ce sujet. Elle s'en ouvrit à la vieille Schmidt.

2. Le 7 septembre, au plus fort de ces misérables disputes, l'apôtre adresse, de Kotchéti, à M. K. Gandhi, alors « homme de loi » à Johannesburg, Transvaal, la fameuse lettre qui demeure comme un testament, tout spirituel celui-là, du Tolstoïsme, l'exhortation dernière du partiarche russe à l'Inde, à l'Asie, d'où Tolstoï lui-même procède pour une si grande part. Le dogme de la Non-Résistance est ici proclamé une fois de plus. A cette époque, Gandhi, âgé de quarante et un ans, était le disciple de Tolstoï depuis plus de quinze ans déjà.

Cliché « Illustration ». *Photo Bulla.*

UN REPAS A YASNAÏA POLIANA.

mariage de Tolstoï et de Sophie Andréévna. Ce jour-là, dès le matin, la comtesse revêt une robe de soie blanche. Elle demande à Boulgakov de la photographier avec son mari. Le vieillard y consent, mais de mauvaise grâce; il refuse de tourner vers sa femme, qui l'en prie, un visage souriant[1].

Cependant, en l'absence de Tolstoï, certains portraits de Tchertkov, qui figuraient en bonne place dans son cabinet de travail, avaient été décrochés et transportés derrière une tenture. Alexandra exigeait de son père qu'il remît les portraits à leur place. Et comme il tardait, elle s'emporta, lui reprochant, de surcroît, de s'être fait photographier avec sa mère. Le vieillard regarda sa fille, puis, secouant la tête, murmura ce mot qui équivaut à une condamnation : « Comme tu lui ressembles! » La veille, il avait reçu de Tchertkov des lettres « avec des reproches et des accusations[2] ». C'est alors que, dans son *Journal pour moi seul*, il écrit : « Ils me déchirent. J'ai envie de *les fuir tous* » (24 septembre).

Le 25, Alexandra et son amie, Féokritova, se rendent chez Olga (la femme divorcée d'André) à Taptikovo. Mais, dès le lendemain, elles y reçoivent un message de la vieille Schmidt, les priant de rentrer au plus vite : « La comtesse tire des coups de fusil dans les portraits de Tchertkov[3]. » En voyant revenir les demoiselles dans la nuit du 26 au 27, Sonia s'étonne. La vieille Schmidt, tout en larmes, avoue que c'est elle qui les a rappelées. Alors, la comtesse met la Féokritova à la porte sans plus de façons, comme une servante infidèle. Mais Alexandra prend le parti de son amie. Toutes les deux iront habiter, à Téliatinki, dans le voisinage des Tchertkov, une petite maison appartenant à Alexandra. Celle-ci, dès le lendemain, y fit transporter ses meubles, ses chevaux, ses chiens et son perroquet.

1. Il était dans l'intention de Sonia d'envoyer le cliché aux journaux, en témoignage de la « bonne entente » qui régnait entre elle et son époux. Celui-ci flairait le piège.

2. Galia, la femme de Tchertkov, se montrait également ulcérée que Tolstoï ne vînt plus à Téliatinki. Elle lui écrivait d'aigres plaintes, l'accusait d'avoir fait offense à son mari en le priant de cesser provisoirement ses visites.

3. La vieille Schmidt exagérait. L'arme dont Sonia s'était servie était un pistolet d'enfant. Elle tirait aussi dans une armoire pour effrayer son mari, ou bien lui criait du haut d'un balcon qu'elle venait d'avaler une fiole d'opium. Il accourait. « J'ai menti », disait-elle.

C'est là qu'on vint la chercher dans la soirée du 3 octobre. Tolstoï venait d'avoir une syncope. Il délirait. A Iasnaïa, régnait l'affolement. Les Soukhotine s'y trouvaient, avec Serge Lvovitch, Birukov, d'autres encore : Boulgakov et un jeune secrétaire (œil de Tchertkov), Biélinki. Le corps du vieillard était agité de convulsions si violentes que Makovicki, Birukov et Boulgakov, à eux trois, avaient peine à le maintenir sur sa couche. Les jambes amaigries pendaient hors du lit. Sonia s'était mise à genoux et tenait les pieds embrassés, priant à voix haute : « Pas cette fois, mon Dieu, pas cette fois! »

Dans une chambre du bas, Tchertkov, qu'Alexandra sans doute avait prévenu avant de quitter Téliatinki, attendait. Qu'attendait-il? La fin de la crise ou autre chose? Biélinki, de quart d'heure en quart d'heure, lui portait les nouvelles. La comtesse soupçonna-t-elle la présence de son ennemi dans la maison? Il semble qu'elle l'ait ignorée. Il est probable que, ce soir-là, Tchertkov avait le testament en poche, pour prendre des mesures immédiates, en cas d'issue fatale.

Mais Sonia, elle-même, en dépit de son émoi, ne perdait pas la tête. Elle se préparait à subtiliser une serviette bourrée de manuscrits, quand sa fille aînée intervint. A la demande expresse de Tatiana, elle replaça la serviette dans le tiroir où elle l'avait prise. A deux heures du matin, les crises enfin se calmèrent et le malade s'endormit. Tout danger imminent parut écarté.

Le soir du même jour, au moment où Alexandra allait repartir pour Téliatinki, Sophie Andréévna, encore sous le coup des émotions de la nuit, se précipita sans manteau sur le perron. Elle rejoignit sa fille, la supplia de lui pardonner, la couvrit de baisers en pleurant. Alexandra aussi pleurait, chose rare. Sonia promit de respecter désormais le repos de Lev Nikolaévitch. Elle pria la jeune fille de rentrer à Iasnaïa et d'y ramener son amie. Les demoiselles revinrent.

Le lendemain, par l'entremise de Tatiana, la comtesse convia même Tchertkov à reprendre le cours de ses visites. Mais celui-ci répondit ironiquement à Tolstoï qu'il craindrait de déranger par sa venue des dispositions si nouvelles et si heureuses. Et il terminait par ces mots perfides : « J'ai l'âme

bien légère. » D'ailleurs, la trêve ne dura pas deux semaines. Dès le 12 octobre, les scènes reprenaient avec une violence accrue[1].

Le 21 octobre, le maître reçut dans sa chambre la visite d'un de ses disciples préférés, un « obscur », le paysan Novikov. Il fut amené à lui parler de ses souffrances, des crises nerveuses de Sonia. — « Les crises de nerfs, répondit Novikov, ça n'existe pas. Chez nous, au village, quand une baba fait des histoires, on lui donne le knout. C'est un remède radical! » L'octogénaire se prit à rire et, se levant, de son pas rapide, alla chercher Makovicki, pour que le moujik répétât devant le docteur ce qu'il venait de dire. Novikov ne se fit pas prier, et cita quelques exemple de cures merveilleuses, à l'appui de sa formule. Tolstoï riait de plus belle[2].

Lorsque le visiteur prit congé, son hôte, en le reconduisant, lui dit : — « A bientôt! Chez vous, chez vous, dans votre chaumière! En vérité, j'ai déjà quitté ma famille... » Trois jours plus tard (24 octobre), il écrit à Novikov pour le prier de lui procurer, à Borovko, son village, une isba, si petite soit-elle, pourvu qu'elle soit « indépendante », c'est-à-dire isolée, tranquille, et « chaude[3] ». Et le lendemain, il note sur une feuille volante, car l'agenda perdu demeurait introuvable : « Espionnage et *désir qu'elle me fournisse un prétexte pour partir.* » Prétexte, mot fâcheux pour un acte aussi grave.

1. Tolstoï ayant égaré son *Journal pour moi seul*, Sonia qui furetait partout l'avait trouvé et dérobé. Cette lecture non seulement réveilla sa méfiance, mais lui fit toucher du doigt, en maints passages, la trame ourdie contre elle. D'ailleurs, elle-même tendait ses filets. N'était-elle pas entrée déjà en rapports avec un intermédiaire, pour la vente des œuvres de Tolstoï (*post mortem*) à la maison d'édition Prosvestchénie, au prix de un million de roubles?

2. Cet accès de gaîté ne doit pas nous surprendre. Dans son *Journal pour moi seul* Tolstoï note, à plusieurs reprises, au milieu de son martyre, que sa situation, d'un certain point de vue, est « comique ». Ce qu'il qualifiait ainsi c'est l'énorme disparate entre ces misérables querelles de ménage et sa vie intérieure, tournée vers l'infini. De même, si l'on compare à la correspondance de Tolstoï avec Gandhi les lettres qu'échangeaient à la même époque Tchertkov et la comtesse, on aura le même sentiment risible d'une antithèse allant jusqu'à l'absurde.

3. Hélas! ces exigences prouvent combien jusqu'à la dernière heure l'apôtre était loin du véritable ascétisme. Il ne cessait pas de songer aux aises de son corps et de sa méditation.

Donc le prétexte, puisque prétexte il y a, ne tarda pas à lui être fourni. Dans la nuit du 27 au 28 octobre (9-10 novembre nouveau style), Tolstoï se réveilla, entendit des portes s'ouvrir, des pas. Un rais de clarté vive brilla sous la porte fermée de son cabinet. Puis, il perçut un bruit léger de papiers froissés, et comprit que Sonia fouillait dans ses tiroirs. Encore des pas, la porte s'ouvre avec précaution, et elle passe[1]. Le dégoût, comme une eau fétide, lui emplit la bouche, le submerge. Il essaie de retrouver le sommeil, ne peut y parvenir, se tourne et retourne dans son lit, pendant près d'une heure. Il allume la bougie et regarde sa montre : un peu plus de trois heures. Il prend son pouls : 97. Mais voici que, de la chambre voisine, dont la porte de communication est restée ouverte, sa femme a vu de la lumière dans sa chambre. Elle entre, s'inquiète de sa santé. Il fait une réponse vague. Elle se retire et il souffle la bougie. Sa résolution cependant est prise.

Il attend seulement maintenant que sa femme soit endormie. Alors, il se lève, s'habille rapidement dans l'ombre, prend ses bottes à la main, et, comme elle tout à l'heure, sur la pointe des pieds, il passe...

Une fois sorti de la chambre, il a couru sans bruit réveiller Makovicki, puis est descendu au rez-de-chaussée, a frappé doucement à la porte de la chambre où dorment Alexandra et son amie. — « Je pars. Venez m'aider à emballer mes effets. » Les deux jeunes filles le rejoignirent à l'étage supérieur. Elles y trouvèrent Makovicki, très ému. Pendant qu'elles garnissaient la malle et ficelaient divers paquets, Tolstoï sortit pour faire atteler les chevaux. La nuit était noire. Il heurta un tronc d'arbre, tomba dans un fourré, sentit la piqûre des branches et perdit son bonnet. Il reparut, tête nue, hagard, dans le vestibule. Alexandra lui donna un second bonnet. Il ressortit, une lampe électrique à la main. Bientôt, les trois autres, portant les bagages, prirent le chemin des écuries. Tandis que le cocher Adrian attachait le second cheval au timon, Tolstoï, avec accablement, s'était assis sur sa malle. Peut-être, en cet instant, l'impulsion irrésistible à laquelle il avait obéi était-elle déjà tombée; peut-être se rappelait-il le mot de la vieille Schmidt : « C'est une faiblesse. » Mais il n'y avait plus à reculer.

1. Lui-même a noté tous ces détails, le soir du même jour, à Optina.

Le cocher endossait son caftan. Le vieillard dit à sa fille qu'il se rendrait d'abord au couvent de Chamardino, chez sa sœur, la religieuse, qu'il lui enverrait de là des nouvelles. Puis il monta dans le cabriolet avec Makovicki. Il était cinq heures et demie environ. Le jour était encore loin. Ilia, le valet d'écurie, sauta sur son cheval, une torche au poing, pour éclairer la route. Le cortège, évitant les abords de la maison, prit par les vergers. Quand il eut disparu au tournant de l'allée, les deux jeunes filles regagnèrent leur chambre en silence.

Nous nous abstiendrons ici de tout mouvement lyrique. Ce serait rouvrir la porte à la légende, aux déformations censément « poétiques », à la rhétorique, à l'emphase, que nous avons eu pour dessein d'écarter.

Tenons-nous-en à la vérité : Tolstoï, à aucun moment, n'a brisé le cercle qui l'enfermait; l'histoire de ses derniers jours n'est même pas celle d'une évasion manquée, mais celle d'une fugue « accompagnée », incohérente, incertaine, dès le départ, sur son but; puis apeurée, éperonnée sans pitié par une fille barbare et un sectaire affreux; rejetée aux fatigues de la route, dans la nuit glaciale, jusqu'au frisson solennel de la pneumonie, qui mettra un terme à l'absurde voyage, et arrêtera le vieillard fourbu et son escorte imbécile dans une petite gare.

Tolstoï et son compagnon prirent le train à Chtchekino[1]. Ils arrivèrent le soir du même jour (28 octobre) au monastère d'Optina, où ils passèrent la nuit. De là, Tolstoï télégraphie à Alexandra pour l'informer de son arrivée. Il lui annonce son intention de repartir le lendemain pour Chamardino. La dépê-

1. Munis de billets de seconde classe pour Kozelsk, ils changèrent de train à Gorbatchevo. Mais, dans une lettre adressée de Kozelsk à Alexandra, Tolstoï écrit : « A partir de Gorbatchevo nous avons dû voyager en troisième. » Ce « nous avons dû » est encore loin de la pauvreté franciscaine. Et l'apôtre ajoute : « C'était peu confortable, mais très agréable et instructif. » Ces deux derniers mots eux-mêmes en disent long : curiosité d'artiste, perfectionnement de *soi*, toujours, jusqu'au bout. Il demande à sa fille de lui envoyer *les Essais* de Montaigne, le second volume des *Frères Karamazov*, *Une vie*, de Maupassant et de petits ciseaux, des crayons, sa robe de chambre. Il avait déjà emporté son clysopompe. Toutes choses qui n'évoquent pas plus l'image romantique d'un « roi Lear » conversant avec les tempêtes que le dénuement sublime d'un François d'Assise.

che était signée Nikolaev, car il voyageait incognito comme les princes et les criminels traqués.

Si la première pensée du vieillard fut de venir à Chamardino, où sa sœur Macha, alors âgée de quatre-vingts ans, vivait retirée sous l'habit de religieuse, sans doute son âme, comme la feuille que le vent pousse, y avait-elle été entraînée par les bouffées de souvenirs d'enfance qui, en ces suprêmes jours, remontaient en lui de l'abîme du temps. Cependant, avant même qu'il eût quitté Optina pour se rendre à Chamardino, dès le 29 au matin, un émissaire de Tchertkov, son fidèle Serguiéenko, parti la veille au soir de Téliatinki, l'avait rejoint. Il apportait d'Iasnaïa de mauvaises nouvelles. La comtesse avait tenté de se noyer dans l'étang, d'où Alexandra et Boulgakov l'avaient repêchée[1]. Mais que faisait à Tchertkov le désespoir de Sonia[2]! L'important, c'était ceci, que Serguiéenko affirmait : la comtesse n'acceptait pas l'idée d'une séparation, elle avait chargé son fils André de venir chercher le fugitif à Optina. Or, c'était là un mensonge.

Alexandra n'avait pu se dispenser de télégraphier dès le 28 à ses frères en même temps qu'à sa sœur aînée, pour leur apprendre le départ de leur père. André arriva de Krapivna dans la journée du 28. Il eut alors une entrevue avec sa mère. Il est exact qu'il était fort en colère, et peut-être a-t-il crié, dans sa fureur, qu'il irait chercher son père et le ramènerait coûte que coûte. Mais c'étaient là paroles en l'air, puisque, durant quatre jours, Alexandra fut seule de la famille à connaître la direction que son père avait prise et le lieu de son refuge. Maintenant, il est probable qu'Alexandra, impressionnée par l'attitude d'André, fit prévenir Tchertkov. Et ce doit être sur cet avis que Serguiéenko partit pour Optina

1. Elle ne fut prévenue du départ de son mari qu'à son réveil, à onze heures, le matin du 28. C'est alors qu'Alexandra lui remit une lettre écrite d'avance par Tolstoï, dès le 26 (un jour et demi avant sa fuite), lettre dont il avait même demandé à sa fille de prendre une copie. Tchertkov fut avisé de l'événement, quand Sonia dormait encore. Boulgakov, qui le vit à ce moment, dit qu'il avait l'air à la fois « ému et joyeux ».

2. Les jours suivants (30 et 31 octobre) Sonia essaya vainement d'attendrir son ennemi. Par l'intermédiaire de Boulgakov, elle le supplia de se réconcilier avec elle; il demeura inflexible. Il lui écrivit seulement une lettre, dans laquelle il expliquait les motifs de son refus « en termes diplomatiques » (l'expression est de Boulgakov). Lorsqu'on lui lut cette lettre, Sonia dit : « Morale sèche! »

le 28 au soir. Michel, Serge, Ilia, ainsi que Tatiana, arrivèrent à leur tour dans la journée du 29. Liova se trouvait alors à Paris[1].

Après son entrevue avec Serguiéenko, Tolstoï eut le sentiment qu'on avait éventé sa piste. Il n'en persista pas moins, il est vrai, dans son intention de rendre visite à sa sœur, mais, au dessein qu'il avait formé d'abord de s'installer dans la région de Chamardino, se mêlaient à présent des craintes et des hésitations. Quand l'octogénaire déjà exténué, vint frapper, le 29 à la tombée de la nuit, à la porte de la petite maison habitée par la religieuse dans l'enceinte du couvent, il faisait peine à voir. Il raconta en pleurant les « choses terribles » qui s'étaient déroulées à Iasnaïa[2]. Pourtant sa sœur et sa nièce réussirent à le calmer. Dans la soirée, il parla encore de son désir de séjourner quelque temps soit au monastère d'Optina, soit aux environs. Le lendemain, 30, après une nuit passée à l'hôtellerie du couvent de Chamardino, il chercha même, dans le village, s'il ne s'y trouverait pas quelque isba à louer. Mais, le 30 au soir, vers six heures, Alexandra et son inséparable débarquaient à Chamardino[3].

L'arrivée inopinée des deux demoiselles parut mécontenter le vieillard. Cette forte fille, flanquée de son espionne, lui rappelait un joug non moins lourd que celui de l'épouse aux violences hystériques. Celle-ci avait, du moins, pour elle l'excuse de la douleur[4]. Mais Alexandra, déjà, parlant avec

1. Mais, dès le 31, il s'inquiète et télégraphie. Déjà, les journaux de Paris (et du monde entier) annonçaient la fuite du grand homme.

2. Les circonstances de l'arrivée à Chamardino et du bref séjour qu'y fit Tolstoï sont certifiées par une fille de Macha qui se trouvait chez elle ce soir-là : il s'agit de Elisaveta Valérianovna, princesse Obolenski.

3. Alexandra avait quitté Iasnaïa dans la nuit du 29 au 30, avec Féokritova, se jugeant quitte envers sa mère. Avant son départ, le 28, elle avait mandé un psychiatre de Toula, pour examiner la comtesse. D'autres médecins (Berkenheim, Rastiégaiev) arrivèrent le 31, avec une infirmière.

4. Elle avait écrit à son mari le 29, une lettre déchirante, qu'Alexandra remit à Tolstoï en arrivant à Chamardino : « Liovotchka, mon chéri, reviens à la maison... Toi, le compagnon de toute ma vie... Est-il possible que tu m'aies quittée pour *toujours*?... » Serge fut le seul des fils qui approuvât le départ de son père. Il le lui disait dans une lettre, apportée également par Alexandra. Non que les manœuvres de Tchertkov lui parussent légitimes (sans doute ces intrigues lui échappaient-elles) mais une séparation entre ses parents lui semblait encore préférable à l'état de tension horrible où leurs rapports étaient parvenus.

autorité, soufflait la peur, agitait le spectre de l'épouse, de l'ennemie, lancée bientôt à la poursuite du fugitif. « Ta retraite, disait-elle, à son père, ne peut manquer d'être découverte. Il faut repartir sans tarder[1] ! » Le soir du 30 octobre, à l'hôtellerie du couvent, les deux demoiselles et le docteur Makovicki (l'innocent stupide, qui ne s'apercevait même pas que le vieillard était hors d'état de se remettre en route!) se penchèrent sur des cartes. A cette vue, Tolstoï manifesta de l'humeur, ce qui fit soupirer à Alexandra (mais peut-être y a-t-il aussi quelque chose d'obtus dans son entêtement, ce qui serait une circonstance atténuante) : « On dirait que papa regrette déjà d'être parti! »

Dans la nuit, le 31, vers quatre heures du matin, Tolstoï réveille ses compagnons. Il vient d'écrire un mot pour sa sœur, qui ne le reverra plus : « Nous partons à l'improviste, parce que je crains que Sofia Andréévna ne me trouve ici. » Trois heures de voiture, sous la pluie, la pluie russe des fins d'automne! Tolstoï est parti en avant, avec son inepte médecin. Les demoiselles le rejoignent à la gare de Kozelsk. Tous les quatre prennent le train de huit heures, en direction de Rostov-sur-le-Don. Les trois complices avaient conçu le projet insensé d'emmener ce vieillard de plus de quatre-vingt-deux ans, à bout de forces et déjà malade, à Novotcherkask, chez les Denisenko. Distance : plus de 1 000 verstes (plus de 1 067 kilomètres)[2].

En chemin de fer, le malaise de Tolstoï augmenta. Il frissonnait sous sa pelisse. Makovicki se décida enfin à prendre sa température. Le thermomètre marquait 38°,1. Il était quatre heures du soir. Deux heures encore s'écoulèrent. La nuit était venue. La fièvre ne cessait d'augmenter. Le train avait dépassé Dunkov, Alexandra et Makovicki décidèrent de descendre à l'arrêt suivant, qui était Astapovo.

En touchant du pied le quai de cette petite station, Tolstoï pensa-t-il que la mort l'y attendait? Se posa-t-il la question

1. « Avant l'arrivée de Sacha, écrit la sœur de Tolstoï dans une lettre à Sonia, il n'avait aucune intention d'aller plus loin. Mais Sacha a tout bouleversé... »

2. Pour bien se représenter cette folie, noter encore la lenteur des trains russes, qui ne dépassaient guère 40 kilomètres à l'heure.

qui l'avait tant troublé autrefois dans la bouche de son frère Nicolas expirant : « Qu'est-ce que c'est? » Il ne le semble pas. Lorsqu'il s'avançait, soutenu par Makovicki, il s'imaginait pouvoir repartir le lendemain. Le chef de gare offrit son appartement. Le temps qu'on préparait le lit dans le modeste salon, le malade resta effondré sur une banquette, dans la salle d'attente des dames. Quand tout fut prêt, on vint l'y chercher. Un petit groupe de personnes, sur son passage, se découvrirent en chuchotant.

Le reste n'est rien qu'un vain tumulte, poussière qui retombe. C'est fini. Pendant la semaine que dura la lutte suprême, le vieillard parut, presque jusqu'à la dernière extrémité, espérer un sursis encore. Il dicta quelques pensées, conversa familièrement, les premiers jours, avec les médecins, et ceux qui l'approchèrent, puis ses idées se brouillèrent, sa parole devint confuse. Mais avant que le moribond n'ait rendu le dernier soupir, se déroula autour de lui, derrière les murs de sa chambre, une tragédie atroce, qu'il ignora complètement et dont il nous reste à dire quelques mots.

En quittant Iasnaïa Poliana, dans la soirée du 29 octobre, pour rejoindre son père, Alexandra, tout en se refusant à révéler aux siens le lieu où elle se rendait, promit à sa sœur Tatiana de l'avertir, au cas où le vieillard tomberait malade. Elle ne tint pas parole. Le 1er novembre (sur la demande de son père, a-t-elle prétendu) elle avise d'abord Tchertkov. Celui-ci part aussitôt avec Serguiéenko. Ils arrivent à Astapovo le lendemain, dans la matinée, avant tout le monde. Tchertkov est immédiatement introduit auprès du maître, qui a passé une mauvaise nuit. (La température du malade, après l'entrevue avec Tchertkov, était de 39°,6.) Le 1er novembre également, Alexandra avait télégraphié à Moscou à son frère Serge, pour le prier d'amener le docteur Nikitine. Serge arriva dans la soirée du 2, vers huit heures. Cependant, un rédacteur du *Rouskoe Slovo*, du nom d'Orlov, avait pris sur lui de télégraphier le 1er novembre à Iasnaïa Poliana : *Lev Nikolaévitch à Astapovo chez chef de gare. Température 40°.* Sonia était partie sur-le-champ, avec Tatiana, Michel et André. Lorsqu'ils arrivèrent à Toula, l'unique train de la journée pour Astapovo venait de partir. La comtesse fit chauffer un

train spécial. Les voyageurs atteignirent Astapovo le 2, vers neuf heures du soir. Mais, déjà, les mesures étaient prises par Tchertkov et Alexandra pour que Sonia ne pût pénétrer jusqu'à son mari.

Ceux qui osèrent assumer la responsabilité de cet acte monstrueux se retranchèrent hypocritement derrière l'avis des médecins[1]. Une entrevue de Tolstoï avec sa femme, disaient-ils, provoquerait une émotion qui serait fatale au malade. Ce fut leur thèse, par la suite. Pour la renforcer, ils soutinrent que, non seulement Tolstoï n'avait pas réclamé sa femme, mais qu'il avait formellement manifesté, à plusieurs reprises, le désir qu'elle ne vînt pas. Mais il y a là une équivoque. *L'intention de Tolstoï a pu être que la comtesse ne fût pas informée de sa maladie*[2]. *Son désir ne fut point qu'on empêchât sa femme d'entrer, si elle était là. Or, elle était là. Et, jusqu'à la fin, on lui laissa ignorer sa présence.*

Là est l'horreur, là est le crime. Si Tolstoï avait pu voir la vieille compagne de sa vie rôder autour de la maison où il agonisait, je soutiens qu'il ne l'eût pas permis. Et quand on songe à ces quatre fils : Serge, Ilia[3], Michel, André[4], qui ont courbé la tête devant un Tchertkov, devant Alexandra, on ne sait que penser de leur timidité, de leur apathie, de leur incapacité à discerner, en ces instants dramatiques, où était la justice et où était leur devoir.

Le wagon du train spécial qui avait amené la famille Tolstoï avait été refoulé sur une voie de garage. La comtesse y vécut quatre jours et demi de mortelle angoisse, avec ses fils et Tatiana. Celle-ci fut introduite auprès de son père dès le 3 au matin, mais elle n'osa prendre sur elle de lui révéler que sa mère était arrivée à Astapovo. Tolstoï s'informa auprès de sa fille aînée de la santé de sa femme : « *Parle, parle,* lui dit-il, *que peut-il y avoir de plus important pour moi?* »

1. Mais Nikitine n'arriva que le 3. Le 2 au soir, quand on interdit la porte à Sonia, le seul médecin présent, outre Makovicki dévoué à Tchertkov, était le médecin du zemstvo de Dunkov, Séménovski. Le docteur Berkenheim arriva le 4; les docteurs Chourovski et Ousov, le 6. En outre, les médecins n'interdisaient pas les visites : Gorbounov, Goldenweiser, bien d'autres, purent approcher le malade.

2. D'autant plus qu'il s'illusionnait, au début, sur la gravité de son état.

3. Celui-ci arriva de Kalouga le 3.

4. Liova ne put arriver que pour les obsèques.

Il y avait une autre personne qui aurait bien voulu pénétrer jusqu'à Tolstoï : c'était un émissaire du Saint-Synode, le père Varsonifii, igoumène d'Optina. S'il avait pu se glisser une seconde dans la chambre du malade, l'autorité ecclésiastique n'eût pas manqué de publier par toute la Russie que Tolstoï avait reçu, à son heure dernière, les bénédictions de l'Église et qu'il était mort réconcilié avec l'Orthodoxie. Mais, là encore les disciples veillaient. A la demande de Tchertkov, Alexandra se chargea d'éconduire le moine dans une lettre respectueuse[1].

La gare et le village étaient maintenant envahis par les correspondants de journaux, les photographes, les opérateurs de cinéma, les policiers, les gendarmes. Sur les quais, dans les ruelles neigeuses, errait un peuple singulier, accouru de tous les points de la terre. Les employés du télégraphe, surmenés, gémissaient, réclamant du secours; ils ne mangeaient plus, ne dormaient plus, occupés sans relâche à expédier les dépêches. La température du malade, aussitôt connue, était annoncée au monde. Tous les journaux du globe portaient en première page, une nouvelle rubrique : *La maladie de Léon Tolstoï*. Dans tous les pays, des gens s'entretenaient avec émotion de ce vieillard, qui avait quitté sa famille « pour se retirer dans les forêts », et que la fièvre avait terrassé en route, et qui se mourait dans une petite gare perdue : Astapovo... Astapovo, un nom la veille ignoré, à présent promu à une immense renommée.

Et le 7/20 novembre 1910, à six heures cinq minutes du matin, tout à coup, il se fit dans l'univers un grand vide[2].

FRANÇOIS PORCHÉ

1. En 1916, le ministre Sturmer dit à l'ambassadeur de France, M. Paléologue (voir Maurice Paléologue : *La Russie des tsars*) : « A la place d'Obolenski » (alors gouverneur de Riazan; Astapovo était situé dans son gouvernement) « j'aurais fait enlever la famille par les gendarmes et introduit le pope de force ».

2. Sonia n'avait eu accès dans la chambre qu'à la dernière minute, lorsque son mari était déjà dans le coma.

LE PROBLÈME
DES ÉTRANGERS EN FRANCE

Trois millions d'étrangers en France. L'équivalent d'une nation plus importante numériquement que la Norvège, presque aussi importante que la Suisse. Et pratiquement aucune administration pour ordonner cette masse énorme qui s'insère sans directives dans nos frontières. Les différents ministères interviennent bien mais empiriquement, chacun de son côté, et au surplus ils sont démunis de moyens d'action. Nul gouvernement en effet ne s'est soucié de traiter avec les vues d'ensemble qu'il exige, ce grave problème de l'afflux de la population étrangère depuis quinze ans. Nul ministre ne s'est trouvé pour mesurer la grandeur d'un phénomène qui modifie silencieusement mais sûrement la structure humaine de la France. Et pourtant 7 habitants sur 100 sont étrangers. Dans 1 700 communes de France, il y a presque autant d'étrangers que de Français. Près de 150 communes sont en majorité étrangères, les Français n'y représentant qu'une minorité. Et si la crise économique n'avait ralenti le rythme des entrées et provoqué des départs, la France compterait aujourd'hui 4 millions d'étrangers.

Aussi bien l'administration française ignore-t-elle le chiffre exact des étrangers. Aucun service administratif n'est en mesure de les contrôler efficacement, pas plus à leur entrée à la frontière qu'à l'intérieur. Les chiffres les plus précis sont ceux fournis par les intéressés eux-mêmes lors du recensement quinquennal. Et encore le détail de ce recensement ne peut-il être connu que très tardivement, car la Statistique générale

de la France qui devrait être un des premiers services dans un État moderne, est considéré comme un des derniers.

D'autre part, les renseignements fournis par le recensement sont toujours inférieurs à la réalité puisqu'ils reposent sur la déclaration bénévole des intéressés. Or, chez les étrangers plus encore que chez les nationaux, la méfiance et la négligence sont grandes. Nous pourrions citer une dizaine de communes du sud-ouest qui accusent globalement 160 étrangers alors qu'elles en comptent 1 320! A Marseille les services de police estiment à 12 ou 15 p. 100 le nombre des étrangers non recensés. On peut affirmer que tous les étrangers en situation irrégulière, et le nombre en est considérable surtout dans les villes, restent inconnus du recensement. Aussi quand le recensement de 1931 accuse près de 3 millions d'étrangers, peut-on affirmer que ce chiffre est nettement inférieur à la réalité.

Sans doute de nombreux étrangers ont-ils quitté le pays depuis 1932. (Le contrôle aux frontières accuse 250 000 départs ces trois dernières années.) En réalité, ces chiffres officiels doivent être considérablement majorés car le contrôle administratif est naturellement théorique. En fait plus d'un demi-million de travailleurs étrangers sont partis. Mais, d'autre part, les entrées d'étrangers en France ont continué. Depuis 1931, malgré la crise et le chômage, il est entré sous contrôle 275 000 travailleurs pour l'industrie et surtout pour l'agriculture. Il faut y ajouter les vagues successives de réfugiés politiques, au total près de 60 000, et la venue d'intellectuels contre lesquels les nationalismes polonais, hongrois, roumains, autrichiens et surtout allemands, dressent la barrière des « numerus clausus ». Il faut y ajouter les étrangers entrés en fraude, ou sous le couvert du tourisme ou des études, et qui s'installent en France. Enfin n'oublions pas le propre accroissement de la population étrangère du fait de sa forte natalité, double de celle des Français, et qui lui donne chaque année de 60 000 à 65 000 enfants, dont un certain nombre il est vrai destinés à devenir Français. De sorte qu'au total le chiffre de 1931 n'a pas énormément diminué. Tout au plus compte-t-il beaucoup moins de travailleurs manuels et plus d'intellectuels et de commerçants. Mais il reste que près de 3 millions d'étrangers demeurent en France actuellement.

CAUSES DE L'IMMIGRATION

Il n'est pas sans intérêt, si l'on veut comprendre le rôle économique de l'immigration dans notre pays, d'en rappeler les causes. On sait que la venue massive d'étrangers est un fait récent qui date de la fin du XIXe siècle. Les étrangers qui constituent 7 p. 100 aujourd'hui de la population en France, en représentaient à peine 1 p. 100 en 1851, soit 7 fois moins. C'est que la population française a cessé de s'accroître dans le temps même où augmentaient les besoins de l'activité économique et spécialement de l'industrie alors en plein essor. La natalité s'effondre, tombant de 33 naissances pour 1 000 habitants en 1802 à 17 après 1900, soit une baisse de moitié en un siècle. On sait aussi que la volonté de restriction des naissances, qui explique la chute verticale de la natalité, est le résultat de l'esprit de calcul et de prévision dans une civilisation évoluée. L'individu, moins ignorant et moins résigné à son sort, cherche à s'élever dans une société plus souple. Or l'individu qui se prend pour fin et cherche à s'élever, s'allège du poids de la famille. Aussi constate-t-on que c'est dans les pays ou dans les couches sociales les plus incultes et les plus misérables qu'apparaît la plus forte natalité. D'autre part l'économie libérale sanctionne cet esprit de calcul. Elle fait de la procréation une opération onéreuse, car la distribution des richesses ne se fait pas en fonction des charges familiales mais des individus : du capitaliste, du salarié. Le « laisser faire, laisser passer » de l'économie libérale ignore la famille et ses charges croissantes avec la civilisation. Sans doute y a-t-il eu un effort pour attribuer des allocations familiales, mais bien tardif et insuffisant pour rétablir l'inégalité des charges. Il reste encore qu'une véritable prime est accordée au célibat et au mariage stérile et que le travailleur soucieux de fonder une famille n'a d'autre ressource que de chercher dans une réduction de la natalité un refuge contre la misère relative et l'inégalité choquante des charges. Trop souvent reste d'actualité le pénible paradoxe qui oblige le père dont la famille s'accroît à rechercher un logement plus petit.

Aussi le Français, prudent et calculateur par tempérament,

a-t-il été un des premiers à ne plus abandonner à l'instinct la procréation. Raison, prudence, économie, ambition bourgeoise, c'est toute la sagesse française mais jouant ici contre la vitalité de la race. « Le développement de la race en nombre, dit très justement A. Dumont, est en raison inverse de l'effort de l'individu vers son développement personnel, bien ou mal compris, en valeur ou en jouissance. »

Or, et ceci est capital pour notre sujet, la limitation des naissances étant une conséquence du développement de l'individu, il en résulte qu'à la diminution de la population correspond une nouvelle répartition professionnelle de celle-ci. Autrement dit, le Français réduit sa progéniture pour s'élever socialement, de sorte qu'il fuit en même temps que les charges familiales, les occupations terriennes et manuelles qu'il juge inférieures. Raréfaction et « aristocratisation » de la population vont donc de pair. D'où la fuite devant les métiers manuels rudes et l'affluence vers les « occupations des mains blanches. » De là aussi l'exode rural en faveur des villes qui offrent à l'individu de plus grandes possibilités de développement. Cette double évolution de la population vers la réduction en nombre et la montée sociale, explique la nécessité de l'immigration, mais d'une immigration *essentiellement ouvrière* susceptible de remplir les tâches et de peupler les régions désertées des Français.

La guerre qui enleva à la France près de 3 millions de travailleurs et laissa une œuvre considérable de reconstruction, accrut d'autant la pénurie de main-d'œuvre. Par contre, elle provoqua en Europe un chômage sans précédent et un afflux de réfugiés dans le même temps où l'Amérique, jadis soupape démographique de l'Europe, fermait ses portes. La France dès lors apparut après la guerre comme la terre promise vers laquelle se dirigea le torrent de l'immigration ouvrière européenne. Et tels furent les besoins de part et d'autre que, durant dix ans, la France dut solliciter et recruter des travailleurs, cependant que les pays surpeuplés durent favoriser et organiser l'immigration. L'exportation et l'importation de main-d'œuvre devint ainsi un des grands phénomènes nouveaux de l'économie européenne d'après-guerre.

Ainsi les besoins de la France en travailleurs manuels

étaient considérables et subsistent encore, puisqu'aussi bien, malgré le chômage actuel, il nous faut faire venir 75 000 ouvriers étrangers chaque année. C'est la venue de cette main-d'œuvre qui a rendu possible le rôle de cadre que s'est assigné de plus en plus la population française anémiée. Libérant la main-d'œuvre habile qui devient disponible pour le travail supérieur, les ouvriers étrangers contribuent ainsi à une meilleure distribution selon les aptitudes. C'est un fait d'expérience, que dans les métiers les plus rudes, les plus salissants ou les plus dangereux ainsi que dans les régions les plus ingrates et les campagnes les plus isolées, l'activité ne se maintient que par l'apport étranger. Les tentatives pour employer des chômeurs parisiens dans la métallurgie de l'est furent une série d'échecs. Les efforts faits pour atténuer le chômage dans certains centres industriels en réduisant la main-d'œuvre étrangère se sont heurtés à l'impossibilité de trouver des Français pour la remplacer dans les dures tâches qu'elle assume. Or on peut affirmer que la réduction de la main-d'œuvre étrangère en France ne peut se concevoir sans une redistribution professionnelle de la population française, une partie de celle-ci consentant à abandonner les villes, à retourner à la terre et à assumer les rudes et pénibles tâches des activités manuelles de base. On sait d'ailleurs que c'est ainsi que procèdent les États totalitaires où le social l'emporte sur l'individuel. Pas plus en Russie qu'en Italie ou qu'en Allemagne, la répartition professionnelle et régionale de la population n'est libre. Le paysan ne peut de sa propre initiative, venir s'installer à Rome, ou à Berlin ou à Moscou. Au besoin, on tente des redistributions dans le sens du décongestionnement des activités dites supérieures au profit du labeur manuel. On a même vu en Allemagne un renversement des valeurs : désormais ce n'est plus « la plume qui chasse l'outil », « l'idéal » nouveau est une réaction contre l'intellectualisme.

Quoi qu'il en soit de certains excès, il faut reconnaître que la libre fixation des hommes dans certaines professions et dans certaines régions doit y amener nécessairement le chômage et provoquer des déficits par ailleurs, car les richesses naturelles et les possibilités de travail qu'elles permettent ne suivent pas

nécessairement les déplacements ou les ambitions des populations. Par suite de l'immobilité de la nature, c'est l'homme qui doit aller à elle, non l'inverse. C'est cette servitude que les États totalitaires, utilisant les mystiques collectives, tendent à faire admettre aux populations pour les adapter à l'économie et réduire le chômage. C'est au surplus une servitude analogue que l'État français fait déjà peser nécessairement sur les fonctionnaires, dans la mesure où ceux-ci sont distribués géographiquement en fonction des besoins.

Mais lors même que le Français se résoudrait à un tel renoncement des droits de l'individu, en particulier au libre choix du lieu et de la nature de ses occupations, il est trop évident que la population française ne saurait suffire aux besoins de main-d'œuvre dans tous les travaux manuels et dans toutes les régions. Et au surplus si une redistribution s'impose, il semble logique que ce soit d'abord celle de la population étrangère.

LES OUVRIERS ÉTRANGERS DANS L'INDUSTRIE ET L'AGRICULTURE

Il y a encore actuellement en France, tant dans l'industrie que dans l'agriculture, 850 000 travailleurs étrangers contrôlés, en fait plus d'un million; chiffre qui s'est élevé à plus de un million et demi en période normale. Numériquement et professionnellement ces ouvriers étrangers fournissent un appoint indispensable et d'ailleurs très souple puisque leur réduction d'un tiers en deux ans a allégé de plus d'un demi-million le marché du travail français et réduit d'autant le chômage. De plus, ils assument les activités délaissées par les nationaux. Dans l'industrie, on les trouve dans les rudes travaux des mines, carrières, bâtiments, produits chimiques, etc. Dans les mines de fer, ce sont eux qui assurent presque toute l'extraction. Sur 30 000 travailleurs dans les bassins de Lorraine, il y a seulement 8 000 Français donnant surtout des cadres. Dans beaucoup de mines de fer la main-d'œuvre étrangère dépasse 80 p. 100 des effectifs du fond. Dans les houillères, plus du tiers des mineurs du fond sont étrangers. Il est des industries de produits chimiques où le recrutement

des Français est quasi impossible tant le travail est pénible en raison de la chaleur, salissant (huiles animales et végétales, engrais, matières colorantes, carbures) et dangereux par suite des poussières et des émanations délétères qui obligent au port du masque ou à l'absorption massive de lait pour lutter contre les intoxications. Dans la métallurgie lourde : hauts fourneaux, aciéries, forges, laminoirs, fonderies, etc., où l'effort physique est considérable et rendu plus pénible par la chaleur des fours et du métal en fusion, les étrangers fournissent 33 p. 100 de la main-d'œuvre. Par contre, on n'en trouve que 10 p. 100 dans la métallurgie de transformation : ouvrés et finis. C'est encore aux étrangers que doivent être confiés certains travaux du bâtiment et de terrassement. On y compte près de 200 000 ouvriers étrangers, soit près du tiers de la main-d'œuvre totale. Il est des départements comme les Alpes-Maritimes, il est des régions isolées ou montagneuses où ce pourcentage atteint 75 p. 100. Nous pourrions encore citer les briqueteries, tuileries, verreries, services domestiques, etc. où, sans le labeur de l'étranger, l'activité serait paralysée.

Mais c'est surtout dans l'agriculture qu'apparaît l'impérieuse nécessité du travail des étrangers, puisqu'aussi bien c'est avec celui de la mine, un des plus déconsidérés et des plus désertés par les Français. Il y a environ 300 000 travailleurs étrangers dans l'agriculture. Deux grands groupes apparaissent dans cette population laborieuse : les salariés au nombre de 200 000 dont 35 000 saisonniers, et les colons au nombre de 95 000 en y comprenant les membres actifs de leurs familles. C'est ce dernier groupe qui s'est le plus accru depuis dix ans. Les surfaces cultivées par les colons s'élèvent à 600 000 hectares, dont 160 000 possédés par les propriétaires et 440 000 aux mains des fermiers et métayers.

LA NÉCESSITÉ DE L'IMMIGRATION OUVRIÈRE

Comme on le voit l'immigration ouvrière, non seulement permet le fonctionnement des activités de base, mais encore aide à maintenir la vie et l'exploitation de régions désertées par les nationaux. On sait que l'exode rural, fuite logique devant un niveau de vie et un labeur trop ingrats, a souvent

dépassé son but en ne maintenant plus à la terre le minimum d'hommes nécessaires à l'exploitation du sol. Sans les immigrés, certaines régions seraient mortes à toute vie humaine. Les 600 000 hectares possédés par les colons étrangers représentent la superficie d'un grand département comme l'Oise ou l'Eure-et-Loir.

En Gascogne, près de 150 000 hectares sont passés aux mains des colons, en six ans, de 1921 à 1927. Dans cette région, les immigrés, en majorité italiens, ont provoqué une véritable rénovation et contribué au maintien à la terre des derniers Français. Dans le Gers, les étrangers exploitent 42 000 hectares et 30 000 hectares dans le Lot-et-Garonne. Dans d'autres régions, cet apport n'est pas moins important. Dans le Nord, 45 000 hectares sont aux mains des immigrés. Dans l'Aisne, 44 600 hectares, dans les Ardennes 26 500 hectares, etc... Il est même des régions cependant riches qui doivent leur activité à l'importance de l'apport étranger. Sait-on que le midi méditerranéen est peuplé d'un demi-million d'étrangers? Que les Alpes-Maritimes leur doivent le tiers de leur population et les Bouches-du-Rhône le quart de la leur? Dans plusieurs centaines de communes, la population est en majorité étrangère et ce sont les étrangers qui y assument presque toute la vie économique. Aussi bien que deviendraient les mines de Lorraine privées de 80 p. 100 de leur main-d'œuvre? Que deviendrait le port de Marseille sans ses 125 000 Italiens dont la présence permettait au Consul d'Italie de dire au maire : « Il y a deux maires ici : vous et moi. » Quel serait aussi le sort des régions houillères du Nord privées de 40 p. 100 de leurs mineurs? Dans certaines de ces régions, les Français tendent progressivement à ne donner que les cadres économiques et administratifs. C'est ainsi que sur le littoral méditerranéen où le tiers de la population est étrangère, Toulon se détache comme un îlot bien français avec sa population d'officiers, de marins, d'ingénieurs, ses ouvriers de l'arsenal, etc... Il est vrai qu'il a fallu, dit M. Nadaud, puiser dans toutes les régions de la France pour arriver à composer cette population et maintenir français ce point vital de la côte dans le flot montant de l'immigration.

Il n'est pas jusqu'à la vie démographique du pays qui ne

soit dépendante de l'apport étranger. Si la France compte 42 millions d'habitants, il ne faut pas oublier que ce chiffre comporte non seulement 3 millions d'étrangers mais aussi le demi-million de naturalisés depuis la guerre. Il ne faut pas oublier non plus que, depuis cinquante ans, un million et demi d'étrangers ont ajouté leur appoint à la population française par naturalisation. Sans l'immigration, la France actuellement ne compterait pas plus de 35 ou 36 millions d'habitants. De sorte que ce sont les étrangers qui aident la France à atténuer une dépression démographique qui, si elle s'accentuait trop, pourrait tout comme une dépression atmosphérique, provoquer la tempête.

La population étrangère composée d'éléments jeunes compte plus d'enfants que de vieillards et complète ainsi heureusement la population française que l'excédent considérable des vieillards rend ultra-régressive. En 1931, on recensait 750 000 jeunes étrangers de moins de quinze ans. La natalité des immigrés est deux fois plus forte que celle des Français. Il en résulte que l'accroissement démographique du pays est dû pour une large part aux étrangers. De 1925 à 1930, ils participent pour plus de la moitié à l'accroissement de la population et en 1929 la population française diminue de 25 000 unités par suite de l'excédent des *décès* sur les naissances, alors que la population étrangère accusait un excédent de 16 000 *naissances*. Ce qui a pu faire dire que la France ne survivait que par l'apport étranger.

Le grand nombre des enfants dans les écoles révèle également la puissance de rajeunissement et l'importance des réserves d'avenir fournies par l'immigration. En 1927, il y avait 260 000 écoliers étrangers de six à treize ans, soit 10 p. 100 de la population scolaire totale. Dans les Alpes-Maritimes, les petits étrangers donnaient 40 p. 100 des écoliers, dans les Bouches-du-Rhône 32 p. 100, dans l'Hérault 27 p. 100, etc... D'autre part, si un très grand nombre d'étrangers installés ou nés en France évitent la francisation pour fuir les charges du service militaire, par contre il en est qui les acceptent, et dans certaines communes le tiers, parfois le quart des conscrits sont d'origine étrangère.

Par conséquent, la présence de la population étrangère

laborieuse est une nécessité à la fois économique, sociale et même nationale. Elle s'impose dans les régions et dans les activités manuelles abandonnées des Français qui se concentrent vers les activités et les centres urbains. Cela est si vrai que c'est la France elle-même qui a fait venir et continue à faire venir une grande partie de ces travailleurs. Ce sont les employeurs français qui les ont recrutés et groupés dans les cités du Nord, du Centre, de l'Est, avec leurs prêtres, leur église, leurs journaux, leurs écoles et leurs instituteurs. Sans doute les besoins sont-ils considérablement réduits, mais ils subsistent puisqu'aussi bien le recrutement n'a jamais cessé de fonctionner pour fournir de la main-d'œuvre à l'agriculture et à la grosse industrie. De sorte qu'incontestablement les ouvriers étrangers ont contribué et contribuent encore à la prospérité du pays par leur rude labeur. Beaucoup ont rompu les liens qui les attachaient à leur pays, certains ont fondé une famille en France. La simple humanité, à défaut de la reconnaissance, impose donc à leur égard une attitude bienveillante.

L'ABSENCE DE VUES D'ENSEMBLE ET DE CONTRÔLE

Mais tout le problème est de savoir si l'énorme population étrangère en France est bien composée de travailleurs manuels et si les immigrés se dirigent bien vers les métiers et les régions où les besoins sont incontestables. Or il n'en est rien parce que aucun service n'existe pour contrôler et diriger l'entrée et la répartition de la multitude des étrangers. Pratiquement, aucun contrôle sur les milliers de kilomètres de nos frontières. On peut d'ailleurs toujours entrer sous le couvert du tourisme. Sur 27 000 Grecs et Arméniens entrés de 1921 à 1925, seulement 1 100 avaient été contrôlés. Par mesure d'économie on a supprimé les quelques bureaux frontières du Ministère du Travail. Celui-ci continue cependant, à l'intérieur du pays, à contrôler la délivrance des cartes de travail aux ouvriers étrangers. C'est sur son visa que la police délivre les cartes et sur son refus qu'elle refoule ou expulse, théoriquement car les décisions sont rarement exécutées faute de moyens pour conduire à la frontière. Le Ministère du Travail, par

ailleurs, surveille la main-d'œuvre étrangère par des visites dans un certain nombre d'établissements employeurs. Tout ce contrôle, d'ailleurs très limité faute de moyens, porte comme on voit surtout sur les salariés, c'est-à-dire sur ceux dont la venue est ou a été utile au pays.

Mais l'immigration n'apporte pas que des ouvriers. Il y a la foule des commerçants, artisans, représentants, camelots, banquiers, intellectuels de tous ordres, réfugiés politiques, sans compter les pseudo-ouvriers qui quittent vite le travail pour lequel ils ont été autorisés à s'installer, les pseudo-touristes et étudiants qui se fixent en France et dont le nombre va croissant. Il y a les entrées en fraude, le trafic non négligeable des agences clandestines, les émigrants en transit qui arrêtent là leur voyage. Toute cette multitude échappe pratiquement à tout contrôle et les efforts timides et tardifs pour l'évaluer n'ont fait qu'en révéler l'importance. Ainsi ces masses d'étrangers inaptes aux activités qui justifieraient leur présence en France, entrent librement et se dirigent vers les régions et les professions où déjà les Français sont en surnombre. On constate d'ailleurs dans l'ensemble de la population étrangère, plus rapide encore que dans la population française, le phénomène de la capillarité sociale, de la montée vers les occupations jugées supérieures et surtout l'afflux vers les centres urbains déjà congestionnés. Ainsi s'explique la continuité des introductions de travailleurs dans l'agriculture et dans les gros travaux. D'un mouvement non moins constant, les travailleurs étrangers quittent ces travaux et ces régions. Ils viennent grossir le flot des immigrés, artisans, négociants et intellectuels, et aussi le chômage dans les professions et dans les centres urbains. Ce phénomène s'accentue en période de crise, car quand le chômage les atteint dans les campagnes ou les usines de province, c'est encore vers la ville que se dirigent les immigrés. Les chiffres à cet égard sont éloquents. L'agriculture a fait venir depuis la guerre, sous contrôle, environ 900 000 travailleurs étrangers. Or, elle n'en occupe que 250 000. Par contre, le département de la Seine avec Paris, où la main-d'œuvre française serait suffisante, où aucun recrutement n'a fait venir de travailleurs étrangers, compte à lui seul un demi-million d'étrangers, soit 10 p. 100 de la popula-

tion. De plus, une très forte proportion de ces immigrés se pressent vers les activités recherchées des nationaux. Enfin l'absence d'intervention et de vues d'ensemble permet aux populations étrangères obéissant au principe de concentration de former des colonies, des îlots avec leurs cadres économiques (commerçants, banquiers) et intellectuels (prêtres, journaux, écoles, avocats).

Ainsi l'immigration étrangère contrôlée partiellement en ce qui concerne l'entrée des travailleurs manuels, qui précisément font parfois défaut au pays, échappe par contre à tout contrôle efficace en ce qui concerne les éléments non ouvriers, intellectuels et « affairistes » dont la France n'a aucun besoin. De plus, ces éléments se portent vers les centres urbains où plus qu'ailleurs la population française voit se fermer les débouchés pour les jeunes et le chômage s'établir pour ses travailleurs. Il y a donc paradoxe dangereux à ne pas faire porter le contrôle dans les professions et dans les régions où il en est le plus besoin. Dès lors, l'immigration non seulement cesse d'être conforme aux besoins du pays, des nationaux et des étrangers, mais elle devient cause de chômage, et exigerait, pour le bien commun, une redistribution professionnelle et géographique de la population étrangère plus mobile que la population française.

LES ÉTRANGERS A PARIS

Pour bien mesurer l'importance de ce problème, il suffit d'étudier la situation du marché du travail de la région parisienne, qui fournit à elle seule la moitié des chômeurs du pays. Nous avons vu que, sans aucun recrutement, Paris enregistre l'afflux d'un demi-million d'étrangers. En une dizaine d'années, la population étrangère y a plus que doublé. Augmentation d'autant plus sensible qu'on enregistrait à Paris, de 1921 à 1926, une diminution de 160 000 Français en face d'une augmentation de 125 000 étrangers, ce qui avait fait dire que les étrangers se substituaient aux Français. Le chiffre de 500 000 étrangers fournis par les déclarations bénévoles des intéressés est, au surplus, inférieur à la réalité. Pour s'en rendre compte et mesurer la forte proportion de

ceux qui ignorent aussi bien le recensement que tous autres règlements, il suffit de vivre quelque temps dans les milieux d'immigrés de certains quartiers de Paris ou dans certaines colonies de la zone. Il suffit aussi de dénombrer les enfants des écoles pour voir à quel point leur nombre est disproportionné à celui de la population de même origine recensée par les services publics. C'est ainsi qu'en 1930 sur 18 500 écoliers étrangers dans les écoles de Paris, on en comptait 9 500 d'origine balkanique et orientale (grecs, turcs, arméniens, polonais, roumains, hongrois et russes). C'est dire que ces éléments donnaient la moitié des enfants étrangers. Or, d'après les chiffres officiels, ces mêmes éléments ne constituaient que 12 p. 100 de la population étrangère. Comme on ne peut admettre que chaque ménage ait une moyenne de vingt-cinq enfants d'âge scolaire (sans préjudice de tous ceux qui ne fréquentent pas l'école), il faut constater l'insuffisance des chiffres officiels quant à ces éléments ethniques qui, tout en envoyant le plus souvent leurs enfants à l'école, échappent eux-mêmes à tout contrôle.

Comme il n'y a aucun besoin de main-d'œuvre, donc aucun recrutement organisé à Paris, les étrangers y affluent spontanément de tous les coins du territoire et de toutes les frontières. Venant des campagnes, des usines de province, souvent en situation irrégulière ou en rupture de contrat, entrés comme touristes ou comme étudiants, sans qu'un contrôle sérieux puisse être effectué dans l'énorme fourmilière humaine de la région parisienne. Paris attire notamment nombre d'étrangers chômeurs de province qui, plutôt que de retourner dans leur pays, viennent tenter leur chance dans la grande cité. Il n'est pas de jour où Paris ne voie arriver ainsi des familles pitoyables traînant gosses et bagages. La richesse de la Ville de Paris et de ses institutions attire même des malades étrangers et des spéculateurs des œuvres d'assistance. Il existe par exemple un trafic des indemnités de chômage par des intermédiaires faisant inscrire de malheureux immigrés, notamment des Africains, moyennant une ristourne. L'attrait de Paris est également fort sur les éléments les moins ouvriers recherchant les activités d'intermédiaires et les travaux demandant plus d'habileté que de force. Aussi, alors que les

nationalités fournissant des ouvriers manuels (Italiens, Espagnols, Belges) n'envoient que 10 à 12 p. 100 des leurs à Paris, on y trouve par contre 90 p. 100 des Roumains (en majorité israélites), 70 p. 100 des Arméniens-Turcs, 66 p. 100 des Russes et 40 p. 100 des Grecs et des Allemands. C'est dire que ces éléments entreprenants se groupent presque exclusivement à Paris, tandis que les autres nationalités restent plus volontiers dans les régions déficitaires. Paris attire également beaucoup les isolés, sans famille, notamment les Africains et les Asiatiques, dont le département de la Seine possède plus du tiers de ceux qui sont en France. Enfin, c'est Paris encore qui attire la plupart des intellectuels et des réfugiés politiques de toutes nationalités dont le nombre s'est brusquement gonflé de l'apport de 30 000 à 35 000 réfugiés allemands et d'intellectuels Roumains, Polonais, Hongrois, Autrichiens, etc. victimes des mesures restrictives de leur pays.

On peut *grosso modo* distinguer trois grands groupes dans la population étrangère de Paris :

1° Celui des éléments riches (touristes, rentiers) et des artistes et intellectuels dont de nombreux étudiants attirés par le prestige de la capitale, mais sans intention d'y exercer une profession;

2° Celui des éléments ouvriers, travailleurs manuels, fournis surtout par l'ancienne immigration belge et latine auxquels se joignent maintenant des Polonais et des Nord-Africains. Ils suppléent souvent la main-d'œuvre française dans des travaux pénibles, aussi les trouve-t-on surtout dans la banlieue ouvrière;

3° Celui des éléments que l'on pourrait appeler « affairistes », artisans, négociants, employés, représentants de commerce, banquiers, etc... parmi lesquels dominent les juifs de toutes nationalités, les Arméniens, les Grecs, Levantins, etc... Il faut y ajouter l'apport des réfugiés politiques et intellectuels de toutes nationalités.

LES INCONVÉNIENTS DE L'AFFLUX DES ÉTRANGERS A PARIS

C'est ce dernier groupe qui s'est le plus accru depuis la guerre et d'une façon d'autant plus envahissante que l'immi-

gration de ces éléments présente souvent un caractère familial marqué comme le révèle le grand nombre des enfants dans les écoles et l'organisation du travail en chambre. Bien mieux, il tend à s'accroître actuellement du fait même du resserrement du contrôle du Ministère du Travail, car les étrangers, dans la mesure où l'octroi de carte de salarié devient plus difficile, viennent se noyer dans la masse urbaine et surtout grossir la multitude des artisans, négociants, travailleurs libres de toutes catégories échappant au contrôle qui s'exerce sur les salariés. Aussi bien les moyens frauduleux les plus divers sont-ils utilisés : carte d'étudiant, carte de touriste, d'artisan libre, etc... Cette année même une cinquantaine de patrons sont dénoncés par le seul syndicat des travailleurs de la coiffure comme occupant des étrangers, en majorité grecs, munis de cartes de touriste et échappant de ce fait à tout contrôle aussi bien administratif que social et financier. Nous pouvons affirmer que des milliers de travailleurs étrangers sont à Paris dans cette situation. C'est au surplus l'avis même des services administratifs qui, désarmés, ne peuvent qu'enregistrer cet état de fait, notamment en ce qui concerne le travail libre et artisanal.

En 1932 : 45 000 étrangers soit 25 p. 100 de la population étrangère totale se livraient au commerce à Paris; 28 000 vivaient du travail du vêtement et des étoffes; 17 000 des professions libérales, 12 000 du travail des cuirs et peaux, 7 000 de la banque et des agences diverses, 18 000 des spectacles, commerces forains, hôtels et restaurants, 25 000 de la domesticité, etc... Dans certaines activités, les étrangers contribuaient très nettement à accroître le chômage, notamment dans la confection, chez les tailleurs, coiffeurs, employés de banque, fourreurs, cordonniers, casquettiers. Certaines de ces activités sont presque entièrement aux mains des immigrés. Semblable encombrement est constaté dans les spectacles et les commerces forains où l'on trouve 15 à 20 p. 100 d'étrangers. Nombre d'établissements de plaisir de Paris ont un personnel en majorité étranger : musiciens, danseurs, chanteurs, garçons de restaurant, etc... Quant au cinématographe, dont l'influence est si grande sur la population, il est pratiquement passé aux mains des étrangers dans un grand nombre d'entreprises.

Dans les transports beaucoup de conducteurs d'automobiles sont étrangers : 8 000 sur 20 000. Dans le travail de la bijouterie-orfèvrerie, on compte environ 15 p. 100 d'immigrés et les artisans joailliers français se plaignent d'être envahis par des coreligionnaires. Même plainte dans la corporation des garçons coiffeurs, imprimeurs et typographes, dessinateurs de publicité, etc... Dans les emplois de secrétariat, les employeurs recherchent plus volontiers les immigrés en raison de leur connaissance de plusieurs langues et de leurs exigences inférieures encore à celles des Français. Dans les professions libérales, où cependant la pléthore pèse déjà lourdement sur les nationaux, il y a 10 p. 100 d'étrangers et le nombre de ceux-ci dans les professions libérales : 17 000, dépasse même celui de l'importante industrie du bâtiment et du terrassement (16 500). Les étrangers comptent notamment un grand nombre de professeurs, médecins, artistes, architectes et ingénieurs. Dans la banlieue immédiate, à Saint-Ouen, par exemple on compte en 1935, 6 médecins étrangers (dont 5 Roumains) contre 14 médecins français. En février 1935, sur 37 diplômes de docteur en médecine enregistrés à la Préfecture de Police, 23 sont attribués à des médecins d'origine étrangère (dont 7 naturalisés) où dominent les Roumains, Polonais, Russes, Turcs, etc... Il est certains étudiants étrangers qui arrêtent leurs études à la neuvième inscription et exercent en France sous le couvert des « remplacements ». Même situation pour les dentistes, les pharmaciens. La Société des Artistes français, les Congrès des Architectes, des Ingénieurs ont, à maintes reprises signalé des situations analogues et réclamé une législation protectrice.

Nombre d'étrangers deviennent rapidement à Paris de petits patrons ou artisans indépendants. La population étrangère compte proportionnellement presque autant de patrons que la population française. Il y a à Paris 25 000 patrons et 30 000 isolés et artisans recensés. C'est surtout dans le commerce et le travail des étoffes et des cuirs et dans les professions libérales qu'on les trouve. Dans le travail des étoffes, de la fourrure, des cuirs et peaux, les trois quarts des patrons étrangers sont Russes, Polonais, Roumains, Grecs ou Arméniens. Beaucoup travaillent en chambre, sur-

tout comme confectionneurs. Des familles entières, au sens biblique du mot, s'entassent dans des logements qui leur servent de dortoirs et d'ateliers. Ils louent parfois des appartements très spacieux (nous en avons visité même rue de Rivoli et boulevard Saint-Germain) où ils peuvent multiplier les lits la nuit et les établis le jour et accroître d'autant la production. Certains immigrés pratiquent la sous-location avec leurs compatriotes qu'ils exploitent quelquefois. Les patrons étrangers emploient d'ailleurs volontiers leurs compatriotes, surtout ceux entrés sans contrôle, venus en fraude ou comme touristes ou artisans libres, et qui étant en situation irrégulière se contentent de salaires et de conditions de travail draconiennes. Ils supportent d'autant plus aisément d'être exploités que l'essentiel pour eux est d'abord de rester à Paris et d'y vivre. D'ailleurs leur niveau de vie très inférieur leur permet d'endurer ce qu'un Français ne saurait tolérer. Beaucoup au surplus montrent de réelles qualités de sobriété, d'épargne et d'ingéniosité. Ils s'entraident et leur solidarité est souvent remarquable, surtout chez les juifs et les Arméniens qui constituent des colonies très homogènes.

De là la redoutable concurrence pour les patrons et artisans français, non seulement par le genre de vie inférieur des immigrés, le travail d'équipes en famille, l'exploitation de compatriotes, mais aussi par leur rendement supérieur, leurs frais généraux et impôts réduits au minimum, leur ignorance des lois et charges sociales. C'est ainsi par exemple que des maisons françaises de confection, soucieuses de se conformer à la réglementation de la main-d'œuvre étrangère et aux lois sociales, ont dû fermer leurs portes. Il est d'ailleurs des employeurs français qui abusent de cette main-d'œuvre au rabais et plus docile. De là aussi l'hostilité justifiée des syndicats ouvriers contre les petits établissements où sont mal observées les réglementations en faveur des ouvriers faute d'un contrôle, qui par contre peut être plus efficace dans les grandes entreprises.

Les étrangers qui affluent à Paris se groupent suivant leurs affinités ethniques et dans des quartiers préférés. On note même une tendance à se fixer autour des points d'arrivée. Les Italiens venus par la gare de Lyon et de l'Est sont particulièrement nombreux dans les arrondissements ouvriers de

l'Est. Les Belges se groupent dans les quartiers Nord. Les Anglais et les Américains dans les quartiers riches de l'Ouest. Les juifs polonais, russes, roumains, hongrois, les Grecs, Arméniens, Levantins, etc. qui se livrent aux mêmes occupations artisanales et commerçantes se groupent dans les quartiers du centre où ils occupent la plupart des maisons du vieux Paris, se contentant souvent de taudis servant à la fois de logis et d'atelier. Des rues entières se peuplent de ces éléments entreprenants : rue du Roi-de-Sicile, Vieille-du-Temple, Fontaine-au-Roi, etc., dans les quartiers Saint-Gervais (4e arrondissement) où près du tiers de la population est étrangère. Dans le faubourg Montmartre (9e arrondissement) on compte officiellement 1 étranger pour 3 Français.

Cette population venue sans contrôle dans la région parisienne déjà surpeuplée y mène en général une vie misérable. A l'encontre des employeurs de province qui ont fait venir et ont fixé leur main-d'œuvre étrangère, les employeurs de la région parisienne n'ont aucune politique familiale et du logement. De là, la proportion considérable des isolés et des célibataires. Les femmes ne représentent que 35 p. 100 de la population étrangère de la Seine. Et il est des groupes ethniques comme les Africains et les Asiatiques où l'on ne compte que 3 femmes pour 100 hommes. Les étrangers s'installent comme ils peuvent et habitent le plus souvent des garnis, des taudis ou des lotissements chaotiques. On les trouve dans les plus vieux quartiers et dans les banlieues pouilleuses. Ils se groupent et s'organisent en véritables colonies avec leurs commerçants, leurs prêtres, églises, journaux, patronage, parfois le cinéma et une salle des fêtes. En plein centre de Paris dans le 4e arrondissement ou sur la zone à vingt minutes de l'Opéra, pullule l'humanité des ghettos ou des « villages » espagnols, polonais, arméniens, algériens, italiens, etc... Les administrations communales doivent parfois faire paraître en plusieurs langues leur réglementation de la vie locale. Telle affiche aux portes de Paris étale le titre pittoresque : « *République française. Ville de Saint-Ouen. Recogida de las Basuras* » (Enlèvement des ordures ménagères) et le maire signe « *l'Alcalde* » cependant que les adjoints deviennent les « *Tenientes Alcaldes* ».

L'aspect de certains coins de la zone de Paris où s'entassent les étrangers, rappellent les pittoresques villages de l'Extrême-Ouest américain décrits par J. London. Malheureusement le pittoresque n'atténue en rien les dangers que présentent ces campements de la misère, véritables défis à l'hygiène. Telle rue du 18e arrondissement peut être citée en exemple. Qu'on imagine un chemin défoncé, boueux, bordé de masures, de constructions en bois, en papier goudronné, en tôle. Dès l'entrée de la rue, un juif polonais, brocanteur, négociant en objets les plus hétéroclites et les plus malpropres, s'est construit une maison uniquement avec de vieilles portes et de vieux volets : selon les besoins il les a cloués en hauteur ou en travers. Plus loin, des Italiens ont élevé une sorte de chalet avec des poutres de démolition ou des caisses. Par endroits, les pieds enfoncent jusqu'aux chevilles dans le tapis d'ordures dont l'odeur l'été est insupportable. Nombre d'habitants font leur cuisine en plein air; autour de la fontaine, unique point d'eau du quartier, il y a foule toute la journée. Les commères s'y interpellent dans des idiomes variés, au milieu des baquets, brocs, arrosoirs. Le soir, les promenades dans les rues doivent s'accompagner de prudence pour éviter les chutes dans l'obscurité, au milieu des immondices et du grouillement des rats. L'éclairage cependant est varié, au moins dans les intérieurs : lampions, lampes à huile, lampes à acétylène. C'est une véritable exposition rétrospective de l'éclairage : rien n'y manque, sauf l'électricité naturellement. Les boutiques rappellent le bazar oriental ou la cantine en terre de colonisation. Le principal commerçant du lieu est installé dans une cabane en bois à laquelle on accède par deux ou trois marches. Dans l'unique salle, derrière son comptoir en bois peint, le patron espagnol peut donner de l'huile, du vin, des saucissons, du tabac, des chaussures, des pantalons de velours, des cachets d'aspirine et des flacons de teinture d'iode. Dans l'atmosphère lourdement parfumée d'humanité, des Espagnols jouent aux cartes cependant que cinq ou six Arabes accroupis dans un angle de la baraque, chantonnent une mélodie au rythme monotone.

Parmi les colonies italiennes ou espagnoles à Saint-Ouen, Saint-Denis, Aubervilliers, Pantin, Argenteuil, etc. la colonie

espagnole de la plaine Saint-Denis est une des plus caractéristiques. C'est une véritable agglomération d'Espagne qui se tasse entre les usines, sous l'atmosphère empestée par les fumées grasses qu'émet sans répit la futaie des hautes cheminées. Il existe un patronage spacieux et avenant, une grande salle de conférences, une chapelle desservie par un prêtre espagnol, une salle de théâtre et de cinéma. Il y a là plus de 3 000 Espagnols, la plupart manœuvres, un certain nombre avec leur famille. On voit les femmes aux cheveux gras et lustrés, accrochant leur linge dans les courettes des maisons basses et déjetées, caquetant d'un seuil à l'autre d'une jolie voie roucoulante ou discutant en demi-français autour des voitures chargées de fruits et de légumes.

Non moins typique est la colonie des Marocains d'Argenteuil, dans un quartier minable d'hôtels borgnes, de dortoirs et de maisonnettes meublées. Les chambres comprennent un lit pour deux, ou deux lits pour quatre, mais reçoivent un nombre de locataires bien supérieur. Sur le poêle de fonte, l'inévitable couscous ou l'infusion de thé à la menthe. Au-dessus de la porte, des côtelettes de mouton salé sont enfilées sur des baguettes de noisetier et sèchent. Le soir, réunis dans une chambre, ils chantent des refrains nostalgiques en s'accompagnant du « gombi », sorte de guitare à deux cordes.

Curieux également l'aspect de certaines rues du vieux Paris où s'entasse la foule des petits artisans juifs et levantins. Rue des Rosiers, par exemple, dans le 4e arrondissement, tout est juif. Les garküchen (restaurants) ne donnent que des produits « locaux ». Les « yidenfrauen » (femmes juives) font leur marché à la « boucherie des sacrificateurs » aux « Caves de Palestine » et chez les marchands de matzes (pain azyme). Le libraire vend des disques en langue hébraïque, des gazettes rédigées en yiddish, voire des disques phonographiques « de chants, chœurs et scènes empruntés au folklore d'Israël ». A proximité la synagogue de la rue Pavée reçoit les fidèles. Sous les porches des maisons, dans les couloirs sombres qui suent l'humidité, les brocanteurs étalent des hardes crasseuses.

La colonie arménienne d'Alfortville dans l'île Saint-Pierre présente une homogénéité parfaite. Il y a là 4 000 Arméniens

venus d'Asie Mineure, ignorants de toute hygiène, groupés autour de leur chapelle et de leur prêtre, véritable chef de la colonie. Ils ont leurs journaux, leurs commerçants. Une grande solidarité règne entre eux et il semble que l'exil sur la terre étrangère ait renforcé le goût de la vie en commun. Ils règlent leurs affaires entre eux et quand la police française s'avise d'intervenir, elle se heurte à des témoins qui n'ont rien vu, dont il est difficile de connaître l'état civil et qui assurent qu'on les confond avec leur frère, leur cousin, leur oncle, leur beau-frère, ou qu'on s'arrête à une fâcheuse confusion de nom.

On pourrait évoquer dans le même ordre d'idée les effroyables chambrées des « villages » arabes de Gennevilliers et d'Asnières. Sans doute les Nord-Africains sont-ils sujets français, mais plus encore que les autres immigrés ils souffrent de l'absence totale d'hygiène et de l'exploitation des logeurs qui savent faire « suer le burnous ». Malgré les efforts des services spéciaux, ces malheureux offrent un exemple lamentable des transplantations inconsidérées. « En trois ans, dit le docteur Martial, ces Africains du Nord deviennent la proie de l'alcool, de la tuberculose et des maladies vénériennes. » Non seulement ils contribuent au développement de ces maladies en France, par contagion ou même par mariages mixtes malheureusement trop nombreux, mais encore en Algérie, lors de leur rapatriement. D'autant qu'on les emploie dans les industries malsaines des produits chimiques où s'aggrave leur prédisposition, sous un climat froid, aux maladies pulmonaires. Il est vrai que selon l'effroyable expression d'un employeur : « *On les renvoie avant que leur rendement diminue trop ou que leur état fasse craindre des frais...* » Rien d'étonnant dès lors que les services d'hygiène en Algérie signalent en 1929 et 1930 le développement considérable de la tuberculose par suite du retour d'ouvriers revenus de France et contaminant leur famille.

Il est aisé de comprendre qu'un tel afflux non contrôlé d'étrangers dans un grand centre comme Paris, déjà surpeuplé et où les immigrés n'arrivent pas à s'insérer, n'est pas sans danger pour l'hygiène et la santé de l'agglomération parisienne. La formation de ghettos et de lotissements minables constitue de véritables foyers d'infection morale et physique

où les immigrés s'entassent dans une promiscuité et une saleté repoussantes. De là, malgré le développement général de l'hygiène, une forte augmentation de nombre des garnis et meublés surpeuplés (plus de 2 personnes par pièce) qui ont presque doublé depuis la guerre, passant de 37 p. 100 en 1911 à 55 p. 100 en 1926. De là l'état sanitaire déplorable de ces populations qui exigent chaque année en moyenne 20 000 hospitalisations dans les hôpitaux de la Seine. Les plus atteints sont par ordre d'importance : les Nord-Africains, les Arméniens, les Grecs, puis les Asiatiques et les Russes. Par contre, les Suisses, les Anglais et les Belges sont ceux qui ont la meilleure situation sanitaire. La syphilis en décroissance depuis la guerre a connu une recrudescence inquiétante du fait de l'immigration à Paris. Le professeur Janselme, de l'hôpital Saint-Louis, en accusait l'apport étranger qui dans son service constituait 20 p. 100 des hospitalisés. Au dispensaire annexe de Sainte-Anne où sont traités les cas récents et les « ambulants », pour 260 Français, il y avait 140 étrangers et 51 Nord-Africains, soit 42 p. 100. Les asiles révèlent le même danger. A Sainte-Anne, en deux ans, on reçoit un millier d'étrangers appartenant à 32 nations. La majeure partie étaient des aliénés chroniques, incapables de s'exprimer en français. Leur âge moyen de vingt-sept ans laissait une probabilité de survie de trente ans, soit à 25 francs par jour une charge de 270 millions pour le pays. Il est au surplus des étrangers qui viennent à Paris dans le seul but de profiter des institutions sanitaires.

Au point de vue moral, la venue massive d'étrangers à Paris n'est pas plus heureuse et constitue incontestablement un élément de démoralisation et d'avilissement de la personne humaine. La plupart souffrent de l'existence dans les garnis ou les taudis, de l'exploitation des logeurs ou des compatriotes, de la non-observance des lois sociales. Ils sont plus ou moins victimes des tentations de la rue et du contact des grandes villes si fréquemment démoralisantes pour les déracinés et les isolés. Ils y perdent leurs coutumes, leurs traditions et ce qu'elles peuvent contenir de discipline et de force morale. Par contre, ils ont tendance à ne prendre de notre civilisation que ce qui les attire ou ce qui leur plaît, sans en avoir le frein de l'éducation ni le sens de la mesure résultant

d'une adaptation héréditaire. L'absence de liens avec le pays, l'indifférence à l'égard de l'intérêt général les rend particulièrement entreprenants et volontiers amoraux. La proportion considérable dans les arrestations opérées par la police des Slaves, Africains, Balkaniques et Levantins est à cet égard caractéristique. Sur 120 000 arrestations effectuées de 1926 à 1931 dans la Seine, il y avait 25 p. 100 d'étrangers dont 6 500 Russes et Polonais, 5 200 Italiens, 3 000 Balkaniques et Arméniens, auxquels on pourrait joindre 7 500 Africains. L'effectif des étrangers dans les prisons de la Seine oscille entre 2 500 et 3 000 soit de 15 à 20 p. 100 du total. Les étrangers fournissent près de 20 p. 100 des condamnations en cours d'assises, soit proportionnellement deux fois plus que les Français. En correctionnelle la justice française fonctionne en grande partie pour les étrangers. La proportion des vols, faillites, escroqueries, abus de confiance, banqueroutes frauduleuses, faux en écritures commerciales, etc., incombant aux étrangers à Paris atteint des proportions inquiétantes. On sait que les trois quarts des scandales financiers qui ruinent l'épargne française sont attribuables aux étrangers, spécialement aux éléments d'Europe centrale et orientale. Cette seule catégorie de délits provoque à Paris l'arrestation de 500 étrangers en moyenne chaque année. Enfin le grand nombre de désadaptés que comporte l'afflux désordonné des étrangers qui se pressent à Paris et dans sa banlieue y constitue un excellent terrain pour les théories extrêmes, d'autant que c'est à Paris que se concentrent les réfugiés politiques et intellectuels qui vivent dans une fièvre constante à peine tempérée par la crainte de l'expulsion.

Si nombre d'étrangers ont, dans la région parisienne, une vie physiologique et morale lamentable, il en est d'autres qui sont en rapide ascension sociale. Si, sans cesse, des apports nouveaux entretiennent les couches inférieures de la population étrangère, par contre il s'en évade un nombre toujours croissant vers les activités dites supérieures, et qui viennent grossir la masse déjà nombreuse des immigrés dans les professions libérales et le négoce. On sait que beaucoup d'étrangers à Paris, à force de travail et d'économie, d'habileté et de souplesse, deviennent petits artisans indépendants, commer-

çants, petits entrepreneurs de tous ordres intellectuels. Très vite, en effet, les plus capables et les plus entreprenants parviennent à se faire une situation privilégiée dans un centre comme Paris qui offre tant d'horizons aux ambitieux. Ils y réussissent d'autant mieux qu'ils ont moins d'exigences au début que les Français, un plus grand pouvoir d'épargne, et qu'ils méconnaissent volontiers le poids des charges fiscales, sociales, et militaires. Ils bénéficient en outre de la solidarité et del'entr'aide qui apparaissent si remarquables dans certaines colonies d'étrangers. Or cet afflux vers les activités non manuelles aggrave les inconvénients de l'immigration non ordonnée. C'est ici en effet qu'elle heurte les classes moyennes françaises dont l'ambition est de pousser leurs fils vers les professions libérales ou commerciales. Sans doute cette concurrence a-t-elle été exagérée, mais il reste qu'elle existe effectivement dans ces activités encombrées où pratiquement la venue des étrangers est libre.

En définitive, l'accroissement continu des éléments plus aptes au négoce, aux trafics d'intermédiaires et aux professions libérales qu'aux activités directement productives, a contribué à accentuer démesurément le caractère artisanal, commerçant et intellectuel de l'immigration à Paris. Il y multiplie le nombre des intermédiaires et des intellectuels, trop souvent au grand dam des Français et presque toujours sans profit pour l'économie du pays, quand ce n'est pas à son grand détriment comme le révèlent la plupart des faillites et des banqueroutes. De plus, loin de diminuer en période de crise, ce mouvement se poursuit dans la mesure où le contrôle rend plus difficile l'accès aux travaux manuels.

LA NÉCESSITÉ D'UNE ORGANISATION ET D'UN CONTRÔLE

Si nous avons tant insisté sur la situation à Paris, c'est pour illustrer d'un exemple les inconvénients de l'inorganisation de l'immigration. Ce que nous avons constaté dans la Seine peut en effet se vérifier dans bien d'autres centres urbains déjà surpeuplés. De là des inconvénients pour les Français qui souffrent de la concurrence et d'un chômage accru, de là aussi la misère et le chômage pour les étrangers eux-mêmes, sans préjudice des mesures de refoulement. De là les arguments

parfois fondés, mais qui, déformés et amplifiés alimentent des campagnes xénophobes qui nuisent grandement à la France, comme l'a signalé M. Henry de Jouvenel dans son rapport à la Commission sénatoriale des Affaires étrangères. De là enfin de graves inconvénients au point de vue social par l'avilissement des salaires et du niveau de vie, par la concurrence au rabais, par la criminalité et les scandales financiers, par le danger pour l'hygiène et la santé publique.

Sans doute le contrôle du Ministère du Travail et de la police s'est-il renforcé. Mais il ne porte pas suffisamment sur les éléments non ouvriers qui précisément sont en surnombre. Il est au surplus inefficace, faute de moyens, et surtout parce que trop tardif. Ici apparaît un nouvel inconvénient de l'inorganisation en France de l'immigration. L'administration en effet, au moment de la crise, s'est trouvée devant un état de fait qu'elle n'avait pas su ou pas pu éviter. La concentration dans les régions urbaines et l'affluence vers les professions pléthoriques avaient été laissées jusque-là sans contrôle. Revenir sur cet état de choses n'était pas aisé. Il est plus difficile de disperser des populations que de prévenir leur groupement. Or n'ayant pas su prévoir, le gouvernement a cru pouvoir donner le change en prenant des mesures individuelles de police, insuffisantes et souvent injustes.

Insuffisantes car le contrôle, trop limité faute de moyens, ne peut être efficace sur des éléments qui se sont dirigés vers les fourmilières humaines des centres urbains. Insuffisantes, parce qu'elles portent surtout sur les éléments ouvriers qui précisément sont ceux qui pèsent le moins sur l'économie du pays. Injustes parce que ces travailleurs qu'on a très souvent fait venir, ne sauraient être rendus responsables de la carence gouvernementale, qui les a laissés s'installer dans des régions ou des professions où ils sont causes autant que victimes du chômage. Injustes aussi car le contrôle portant plus spécialement sur ceux qui sont connus, c'est-à-dire qui se conforment à la réglementation en vigueur, c'est sur eux que porteront les effets des restrictions. D'autre part, on constate que les éléments les plus débrouillards, — ce qui ne veut pas dire les plus intéressants — grâ[illegible] des démarches et des interventions savent échapper à ces mesures ou les retarder. Les

services de l'Intérieur et du Travail sont en effet harcelés d'interventions de personnalités, spécialement du monde politique, en faveur de certains immigrés. Sans doute ces multiples recommandations sont-elles souvent justifiées — (ce qui condamne d'ailleurs le système pratiqué) — mais souvent aussi elles entraînent l'inapplication de la réglementation en faveur de sujets plus habiles que recommandables. De sorte que l'administration déjà impuissante faute de moyens d'exécution, l'est trop souvent du fait des interventions. Est-il besoin d'ajouter que les mesures individuelles prises par la police deviennent trop souvent, aux mains des subalternes, des mesures de basse police où l'argent parfois joue son rôle autant que les recommandations.

Nous ne citerons pas les multiples situations, parfois douloureuses, qui naissent de ces mesures sporadiques. Qu'il suffise de rappeler le cas des apatrides, tels les réfugiés russes, que l'on expulse mais qui, étant refusés par tous les pays et ne pouvant obtenir de passeport puisque sans nationalité, sont bien obligés de rester en France. On les emprisonne alors pour inexécution d'un arrêté d'expulsion. A la sortie de prison, nouvel arrêté d'expulsion, nouveau constat d'inexécution et nouveau retour en prison, etc... Ce petit jeu serait peut-être plaisant s'il ne s'agissait d'êtres humains et si la justice française ne faisait les frais de cette inhumaine comédie. On sait d'ailleurs que nombre de refoulements restent inexécutés et que le nombre des refoulés réduits au vagabondage, parfois parvenant à travailler au rabais, plus souvent réduits au désespoir, est considérable. Ils viennent grossir la multitude de tous ceux qui, privés de carte de travail demeurent en France et constituent une armée de hors la loi, prête à tous les excès. Un seul exemple permettra de mesurer l'inefficacité des mesures individuelles de police. Le tribunal correctionnel de Marseille, en une seule année (1931) prononça 140 années de prison contre des étrangers inculpés, soit pour le coût de cette détention : 500 000 francs environ. Un Italien et un Bulgare avaient déjà coûté 28 000 francs chacun à l'État. L'un d'eux avait été condamné 29 fois pour n'avoir pas obtempéré à un arrêté d'expulsion et obtenu de ce chef près de dix ans de prison!

Ces mesures individuelles de police nuisent au renom du pays. Sans aller jusqu'à dire que la France dans la mesure où elle a laissé s'installer les immigrés, est responsable de leur situation actuelle, il est bien évident que l'accueil des frontières ouvertes crée des devoirs. Nous avons voulu conserver le titre d'hôtes accueillants et libéraux jusqu'au laisser faire quant à leur répartition dans le pays. Et pour pallier aux conséquences de cette imprévoyance, nous ne trouvons que des mesures individuelles inefficaces. Le pays perd ainsi non seulement le bénéfice de sa générosité, mais prend visage de persécuteur. L'Angleterre plus sage, qui sut défendre ses nationaux contre un afflux inconsidéré d'étrangers, n'ayant pas ainsi à prendre des mesures tardives et impopulaires, peut paraître plus accueillante et moins brutale. Il est évident qu'il eût été plus raisonnable pour la France et plus humain aussi, d'accueillir avec moins de facilité ou tout au moins avec plus d'organisation, pour ne pas avoir à harceler ou à expulser ensuite.

Sans doute la tâche n'est pas aisée. Il est relativement facile de contraindre des immigrants pénétrant par voie maritime à se concentrer pour un contrôle efficace, comme en Angleterre ou aux États-Unis. Il est plus difficile d'opérer un contrôle semblable sur des frontières terrestres en raison de leur étendue, de la multiplicité des transports et des nécessités du tourisme. Il est difficile de discerner l'étudiant ou l'artiste de celui qui vient exercer sa profession en France, difficile aussi de distinguer le touriste du futur artisan ou négociant. Difficile d'effectuer un contrôle précis dans les grands centres urbains où affluent tous ces éléments et d'ajuster des mesures forcément rigides sur une humanité essentiellement mobile. Difficile d'ouvrir les frontières aux réfugiés politiques et intellectuels et de leur fermer l'accès au travail de leur choix. Difficile enfin de traiter le problème de l'affluence vers les professions non manuelles, étant donnée l'orientation professionnelle de certains éléments, spécialement des réfugiés politiques et des juifs.

Ce dernier aspect de l'immigration pose un des problèmes les plus complexes et dont il est impossible de sous-estimer l'importance. C'est un fait, qui a frappé tous ceux qui s'occu-

pent de l'immigration, que la plupart des éléments étrangers qui se pressent en France vers les activités d'intermédiaires, du négoce et des professions libérales sont israélites. C'est à eux que risquent ainsi de se heurter les jeunes Français des classes moyennes désireux d'exercer une profession libérale, commerciale ou artisanale, notamment à Paris.

Cette orientation de l'activité juive repose d'ailleurs sur de réelles qualités intellectuelles. Cette valeur même rend la concurrence plus efficace. Il faut y ajouter une grande souplesse, une persévérante habileté et le bénéfice de la remarquable solidarité qui lie les israélites entre eux, et qui leur facilite l'ascension sociale.

Le problème est d'autant plus important que la France reste le dernier refuge ouvert de l'Europe et que le particularisme national d'un grand nombre de pays : Allemagne, Pologne, Autriche, Roumanie, Hongrie, s'accompagne plus ou moins ouvertement d'antisémitisme qui aboutit à une exclusion ou à l'application d'un « numerus clausus » à l'égard des juifs. De sorte que leur affluence vers les professions libérales, commerciales et artisanales en France, est provoquée en partie par les mesures prises dans les autres pays pour l'éviter. On sait d'ailleurs que le chômage qui atteint les intellectuels et la crise qui frappe le petit commerce constituent en Europe les causes sociales les plus graves du fascisme. Il faut donc étudier cette grave question pour la traiter humainement et surtout pour éviter des situations difficiles. « Il est absolument indispensable, dit M. P. Vienot[1] dans les *Cahiers du Renouveau* que l'immigration juive s'oriente vers des professions différentes, où son entrée ne risquera pas d'avoir les même répercussions politiques et économiques, dont elle a toujours, et en tous pays, été la première victime. »

C'est ce que les israélites français ont été les premiers à comprendre. Il convient de signaler le bel effort que tente dans cette voie le « Renouveau, association pour les intérêts agricoles des israélites ». L'association, où l'on retrouve des

1. Question juive et rééducation professionnelle par P. Vienot, membre de la Commission des Affaires étrangères à la Chambre des Députés. *Cahiers du Renouveau*, n° 5, avril 1935.

noms comme ceux d'Einstein et de Maurois, se propose la « réforme radicale de l'économie juive en dirigeant la jeunesse vers des occupations agricoles et industrielles ». Une première expérience au château de Born (Lot-et-Garonne) a mis en valeur 60 hectares. Il convient de dire que l'administration française a tenté un effort analogue en organisant une tentative de colonisation en Corse pour les réfugiés israélites allemands. Ceux-ci acceptèrent le voyage *mais revinrent aussitôt*. L'échec fut total soit que l'entreprise fût mal conçue, soit par suite de la mauvaise volonté des intéressés. Il n'y a cependant aucune raison d'admettre l'inaptitude totale de juifs à des activités directement productives. Le peuple juif a été un peuple de pasteurs. Ce sont les persécutions et les claustrations dans le ghetto qui, en se prolongeant à travers tant de siècles, ont fini par former ce bizarre agglomérat d'occupations, devenus métiers juifs, où toute activité rurale et les métiers rudes sont forcément exclus. C'est pourquoi une véritable émancipation des israélites doit commencer dans l'ordre économique.

C'est en tout cas par des mesures d'ensemble, comparables à celle projetée par le « Renouveau » pour les réfugiés que l'Administration française pourra assurer une meilleure répartition professionnelle et régionale, voire coloniale, de la population étrangère, et non par des mesures individuelles de police. Mais dira-t-on, ne suffit-il pas que la France serve de refuge aux immigrés? Faut-il encore consacrer de l'argent pour leur procurer du travail? A cela on peut répondre que la misère n'a pas de nationalité et qu'au surplus les mesures prises seraient également profitables aux nationaux et aux étrangers. On ne peut d'ailleurs fermer les yeux aux réalités et espérer des milliers de réfugiés qu'ils voudront bien ne pas concurrencer les nationaux, rester inactifs et se nourrir... d'hospitalité! D'autre part la colonisation par le retour à la terre ne peut s'opérer individuellement. Seules ont chance de réussir les tentatives collectives, où l'individu n'est pas livré à lui-même et à son inexpérience dans le rude effort qui lui est demandé. A côté de l'œuvre remarquable réalisée en Palestine par les Israélites, la France pourrait tenter un effort comparable en Syrie avec les milliers d'Arméniens et d'immigrés de toutes

origines qui vivent souvent misérablement dans nos centres urbains. Au besoin, sans sortir de France, il est des campagnes ou des travaux qui profiteraient du décongestionnement des villes et des professions urbaines à la fois dans l'intérêt des nationaux et des immigrés sans parler du bénéfice pour l'économie du pays. On peut affirmer que des mesures d'ensemble de cet ordre, rationnellement et humainement dirigées, tendant à une redistribution professionnelle et régionale des étrangers, pourraient supprimer une grande partie du chômage. Cette intervention limitée à la seule région parisienne pourrait supprimer la moitié du chômage, protéger le niveau de vie des nationaux et enlever tout prétexte aux réactions des classes moyennes contre la concurrence de l'étranger.

Mais une telle politique de l'immigration suppose des vues d'ensemble, un recensement sérieux des étrangers, et une étude de chaque situation individuelle ou familiale, une connaissance exacte des besoins du pays et de sa situation démographique, donc des statistiques précises et à jour. Elle suppose aussi des services bien outillés, notamment aux frontières, un personnel compétent et suffisamment nombreux, une répression sévère des abus de certains employeurs. Elle suppose l'intervention de la justice dans les mesures d'expulsion et surtout, comme le demande la C. G. T. une meilleure répartition de la population étrangère, mobile par définition. Elle suppose enfin que l'on s'occupera d'un aspect de l'immigration jusqu'ici totalement négligé par suite de l'empirisme de l'administration : l'aspect politique.

Aucun des trop nombreux services qui s'occupent à des titres divers de l'immigration n'a, en effet, un rôle national pour lutter contre la saturation de certaines régions frontières et contre la formation d'îlots, foyers possibles d'irrédentisme. Que fera-t-on en cas de guerre de ces millions d'étrangers où pourraient se cacher à côté des amis, des suspects, des ennemis, des espions? Procédera-t-on au refoulement? Mais ce serait la mobilisation de tous les trains pendant plusieurs semaines et l'arrêt de notre propre mobilisation. Les enverra-t-on dans des camps de concentration? Mais il faudrait mobiliser le quart de notre armée pour les garder. Bien d'autres problèmes restent sans solution : transfert des épargnes, dénatio-

nalisation du sol par la multiplication des achats d'étrangers, activité et propagande des pays d'émigration, assimilation enfin et surtout l'influence de l'immigration sur la pensée et la culture françaises. Si la France a résisté à tant d'épreuves, si elle a tenu plus de place dans l'histoire que sur la carte, c'est que grâce à sa culture, elle a été une nation de cadres, un peuple de qualité, imprégné d'humanisme. L'immigration ne menace-t-elle pas cette richesse et cette force? Dans le passé, les apports étrangers se faisaient assez lentement pour permettre une fusion régulière. La venue massive d'éléments nouveaux groupés et encadrés avec un esprit nationaliste plus vivace, rend aujourd'hui plus complexe le problème. La vie morale et sociale du pays en est influencée, la criminalité accrue de près d'un tiers. Certains éléments d'Europe orientale et d'Asie Mineure, négociants et affairistes de toutes nationalités, apportent une « déliquescence morale » dont a beaucoup souffert l'économie française. La venue en surnombre d'intellectuels, dont la formation antérieure s'oppose à la francisation profonde et réelle, a également une influence sur la culture et la pensée françaises. Les nationalismes sont autrement vivaces et durables parmi les étrangers intellectuels que parmi les ouvriers, beaucoup plus réceptifs et aptes à l'assimilation. De là l'erreur des naturalisations multipliées d'intellectuels qui, introduits dans la communauté française, ne sauraient s'y fondre complètement. Ici encore interviennent malheureusement les recommandations que l'habileté, plus que la valeur du candidat, peut déclencher. Contre l'affluence des étrangers vers les professions libérales, il serait sage de généraliser la mesure qui exige déjà pour l'exercice de la profession d'avocat dix années de naturalisation (Loi du 9 juillet 1934) afin de permettre la francisation ou tout au moins la parfaite possession de la langue. N'est-il pas surprenant que puissent passer librement sous l'influence étrangère, des activités comme le journalisme, le cinématographe, le théâtre, et en général les activité intellectuelles et artistiques, sans parler de la toute-puissance des entreprises financières? Sans doute ces activités ne sont pas les seuls moyens d'expression de la pensée française et celle-ci au surplus peut s'enrichir d'apports

étrangers. Mais l'influence de certaines de ces activités, tel le cinématographe, sur la pensée d'un pays est trop grande pour qu'on ne s'en préoccupe pas. Toute mesure de prudence dans ce domaine, en même temps qu'elle atténuerait l'inquiétante formation d'un prolétariat d'intellectuels français, garantirait la richesse culturelle du pays. Le gouvernement protège l'agriculture et l'industrie. Il a le devoir non moins impérieux de protéger le patrimoine intellectuel et moral du pays, et cela d'autant plus qu'il s'agit ici d'une richesse non renouvelable.

Car si la France a un grand pouvoir d'assimilation, s'il n'est pas au-dessus de ses écoles, de ses élites, d'encadrer, d'éduquer l'énorme masse de travailleurs manuels qu'elle a dû recruter, c'est à condition que ses cadres au moins restent français. Pour que la France ne coure pas le danger de voir l'immigration, force de renouvellement, devenir force de substitution, et pour que la masse des étrangers ne dépasse pas sa faculté d'absorption, il faut que cette dernière reste intacte. Tant que l'immigration apporte des ouvriers, éléments humains neufs ou généralement peu évolués, il y a possibilité d'éducation et d'assimilation. Il y a enrichissement et atténuation de notre pénurie d'hommes. Mais quel danger du jour où la diminution ou l'altération des cadres atteints à leur tour, rendrait difficile l'assimilation des troupes! C'est alors qu'apparaîtrait le péril de l'invasion pacifique, mal moins brutal, mais plus subtil que l'invasion violente.

Au surplus, l'importance même de ces problèmes devrait inciter un gouvernement soucieux de l'avenir du pays, à se préoccuper des causes profondes de l'installation des étrangers en France. Par delà l'immigration, c'est le problème de la natalité qu'il devrait traiter. C'est donc en dernier ressort une politique de la famille qui s'impose et qui reste le seul remède à la fois contre l'anémie de la race et contre l'invasion pacifique.

GEORGES MAUCO

CAMÉLÉONS MARINS MOLLUSQUES-VAUTOURS ET AUTRES[1]...

Les aquariums d'ornement, comme on l'a indiqué ici même[2], permettent d'entrevoir quelques-uns des secrets de la vie dans les eaux. Mais les aquariums qu'a faits la nature — bassins et mares laissés sur les grèves par le reflux de la mer — nous instruisent encore bien mieux : c'est évident.

Surtout quand ils sont nombreux et variés comme sur les côtes bretonnes de la Manche entre Paimpol et Roscoff. Le balancement des marées atteint là une grande amplitude. Un immeuble parisien, construit à la limite extrême du retrait des eaux, serait parfois submergé à mer haute jusqu'au cinquième étage. Comme la pente générale du terrain est insensible, le jusant, à bout de course, laisse derrière lui de vastes étendues : masses de rochers abrupts, déserts pierreux, prés verdoyants de varechs — les « herbiers » —, sables, champs de fucus gras, luxuriants, dont c'est le printemps à l'époque où notre été décline et qui prennent alors l'éclat du bronze monnayé tout neuf.

On peut s'y dérober à toutes les vues des espaces habités

1. « Caméléon » est pris ici au sens populaire : qui change facilement et vite de couleur. En réalité, le caméléon prend progressivement la teinte du support qu'il choisit : écorce, feuillage... Tel n'est pas le cas des caméléons marins dont il s'agit ici.

2. *Revue de Paris* du 1er septembre 1934 : Jules Sageret, *les Poissons pères de famille.*

par l'homme. On se sent alors à la fois dans la majestueuse désolation du Sahara et parmi une vie intense. Ces deux émotions contraires, en se combinant, font des grands territoires prêtés par le reflux comme un autre monde, bien plus *autre* que n'importe quelle région de la terre ferme.

Il fait bon se promener dans ce pays étrange et se pencher sur ceux de ses habitants qui ne suivent pas la retraite périodique de la mer.

***

J'habite, pendant tous les étés, un des rivages les plus favorisés parmi ceux que j'ai dits.

Entre autres aquariums que nous offre ici le reflux, j'ai beaucoup fréquenté et fréquente encore un petit lac à fond de sable entre deux bancs rocheux, bordé du côté du large par une chaîne de pierre.

On ne s'y mouille nulle part au-dessus du genou.

Ce fut là que je fis la rencontre la plus inattendue, pour moi, d'un bibelot vivant, paradoxal, gracieux et drôle.

Je regardais le sable parfaitement uni de la flaque à travers une eau si limpide que la lumière du matin, malgré sa pureté, semblait s'y laver encore.

Soudain, fila devant moi un poisson rouge-brun, moins gros que le pouce. Il décrivit une parabole, toucha le fond à un pas de distance, s'anéantit, changé en eau, en sable, en rien?

C'était en sable, sans doute. Celui de ma flaque est, comme presque tout sable de mer, très mélangé de débris de coquilles. La plupart ne sont qu'une poussière. Mais ceux auxquels on peut assigner une forme et même une provenance ne manquent pas. Il y a, entre autres, des lames courbes minuscules arrachées au bord intérieur des coquillages bivalves.

Or, au point où avait disparu mon prétendu poisson, je distinguai quatre de ces arcs, bien égaux, disposés en paires symétriques. Ceux de chaque paire, se touchant à leurs deux bouts, imitaient l'encadrement d'un œil par les paupières. Et l'œil était bien là, point noirâtre qu'on aurait pu prendre pour un grain de gravier sombre tel qu'il s'en trouve disséminés çà et là dans les parties de sables plus claires.

Chef-d'œuvre de mimétisme ou caprice invraisemblable du hasard? La pointe de ma canne en déciderait. Je la dirigeai vers la paire d'yeux. Il y eut une réponse : trois bouffées d'encre qui montèrent verticalement, sphériques, faites d'un liquide gommeux qui tardait à se dissoudre, trois merises noires pareilles lancées à intervalles réguliers.

Je le savais maintenant, j'avais affaire à un petit animal de la famille des seiches, des pieuvres... des Céphalopodes, au nom pittoresque en grec — qui a ses pieds sur la tête —, tous cracheurs d'encre. Mais ceux-là crachent intelligemment : leur encre, qui se répand aussitôt, forme autour d'eux un nuage où ils se dérobent. Au contraire, ma bestiole inconnue n'aurait pu me dire plus clairement : — Oui, je suis bien là. Ne te laisse pas prendre à mon mimétisme.

Deux des « pieds sur la tête » de ma bestiole inconnue, qui sont plutôt des bras et, exactement, des tentacules, me donnèrent alors un spectacle dont je reste encore émerveillé. Leur mouvement seul d'abord les trahit. Ils m'apparurent sous forme de tigelles en souple cristal, effilées, de la longueur de petites allumettes, qui faisaient un geste curieusement humain : celui d'un joueur de « patiences » rassemblant en un seul tas, à fin de partie, le jeu de cinquante-deux cartes complètement étalé... Du sable fut ainsi ratissé sur la paire d'yeux qu'il cacha. Rien n'était plus visible.

On pense bien que je ne pouvais en rester là : j'enfonçai ma canne en oblique sous le gisement de l'animalcule. Il en jaillit aussitôt, mais grisâtre, et non plus rouge-brun comme lorsqu'il m'était d'abord apparu. Sauf cette différence, tout se passa comme la première fois : trajectoire parabolique, enfouissement jusqu'aux yeux, projection de trois boules d'encre, disparition des yeux sous le sable que raclèrent les tentacules.

Ma persécution se poursuivit. Mais le résultat fut tout différent. Expulsée de son refuge, ma victime, cette fois, au lieu de faire un bond de sauterelle qui la ramenât sur le fond, se mit à nager entre deux eaux à une allure modérée, faisant marche avant, semblait-il, après avoir, dans les épreuves précédentes, fait marche arrière. Elle était devenue transparente. Elle ne se détachait dans le cristal ambiant que comme un verre de Bohême à peine teinté.

Je pus sans peine la saisir pour l'examiner de près. Si les anciens artistes japonais avaient travaillé le verre, ils nous eussent sans doute légué des objets semblables, minutieux à la fois et affranchis de cette exactitude géométrique contre laquelle pèche toujours un peu la nature et qui paralyse l'essor du sentiment de la vie. Les dix tentacules, proportionnellement plus courts que les huit de la pieuvre — sauf deux : les préhenseurs de proie et ratisseurs de sable —, étaient festonnés sur leurs bords par les saillies des ventouses. Ils formaient comme un bouquet de délicates fougères en pure gélatine incolore. Leurs extrémités s'amenuisaient, pareilles aux filets de sirop qu'émet le sucre dans l'eau où il fond. La tête, base du faisceau des tentacules, saillait, par une ouverture beaucoup trop large pour elle, d'une masse presque sphérique. Aux côtés du corps s'ajustaient deux ailerons arrondis.

Nulle tache en la bestiole sinon, très clairsemée, une poussière de points sombres : des artisans de merveilles : je l'appris plus tard.

Je délivrai bientôt ma captive. La délicatesse de sa structure me paraissait un indice de fragilité, ce qui me faisait craindre de l'endommager. Elle me rassura un peu en se remettant à nager comme avant sa capture. Toutefois, elle ne devait pas être valide au moment où je l'observais. Un naturaliste américain nous assure qu'en de telles conjonctures ses pareilles se libèrent par leurs propres moyens : elles roulent sur elles-mêmes en s'aidant de leurs tentacules et retombent à l'eau. Tandis qu'elle était demeurée sans bouger au creux de ma main.

Je ne la revis plus jamais que dans les livres où je constatai du moins, pour ma consolation, que je n'avais nullement rêvé.

***

Pourtant, elle n'est pas d'une très grande rareté, en Bretagne. Des assidus de la grève l'ont rencontrée ici même, certains plusieurs fois. A soixante kilomètres vers l'ouest, à Roscoff, le laboratoire de biologie maritime la récolte couramment. C'est là que le grand artiste Mathurin Méheut en a fixé plusieurs attitudes et colorations dans son étude sur la faune et la flore maritimes[1].

1. M. Méheut, *Étude de la mer*. Texte par M. P. Verneuil. Paris, Émile Lévy, éditeur, vol. II, p. 109-110.

On l'appelle *Sépiole* (petite sépia, petite seiche). Elle se rencontre sur les côtes de l'entrée de la Manche et celles de l'Atlantique, mais elle est surtout méditerranéenne.

Pourquoi m'apparut-elle comme un petit poisson rouge-brun? C'est à cause de ces petits points sombres qui sont disséminés sous sa peau. Elle a, entre cuir et chair, un assez grand nombre de logettes en forme d'étoiles, le centre de chacune desquelles est occupé par une petite boule de protoplasma, de gelée colorée : un grain de poivre dans la masse transparente.

Sous l'influence de certaines émotions, il se produit une contraction de la surface du corps qui rapproche plancher et plafond des logettes. Fortement comprimée, la gelée colorée remplit l'étoile entière. Et comme il y a de ces étoiles, et dont les rayons s'enchevêtrent, dans l'épaisseur de toute la peau, c'est toute la peau qui prend la teinte du pigment.

Émotion contraire, ou différente, ou retour du calme, la contraction cesse, la gelée très élastique se remet en boule aussitôt. Un coup de baguette magique a changé le morceau d'acajou en cristal.

Les *chromatophores*, ainsi nomme-t-on les petits instruments de ces métamorphoses, sont plus ou moins un apanage de tous les Céphalopodes, mais sans leur permettre de produire les mêmes effets de contraste que la sépiole, la seule, parmi eux, qui soit normalement transparente : leur opacité fait qu'ils ont un « fond de teint » naturel... Tout le monde sait combien les changements de teinte de la pieuvre la font paraître « impressionnable », ce qui la rend d'autant plus impressionnante.

Parmi les merveilles que produisent les chromatophores, les plus frappantes n'ont guère pour témoins que les biologistes adonnés à l'étude de la faune spéciale aux grandes profondeurs océaniques. Parfois, au cours de leurs pêches, ils sont mis en présence de certains Décapodes — Céphalopodes à dix tentacules[1] —, quelques-uns géants, qui produisent de la

1. Les Céphalopodes se répartissent en trois catégories principales. *Décapodes*, dix tentacules : calmar, seiche, sépiole... *Octopodes*, huit tentacules : pieuvre, argonaute... *Tétrabranches*, quatre branchies, au lieu de deux chez les précédentes, tentacules sans ventouses, coquille spirale : Nautile actuel et les innombrables espèces des Ammonites, toutes fossiles.

lumière. Quand le chalut qui en a capturé un, la nuit, approche de la surface, on prendrait l'animal — sauf les dimensions — pour un paquebot de passagers dont toutes les cabines sont éclairées. Une ligne de cercles lumineux, pareille à celle des hublots, court d'un bout à l'autre de son corps.

On a disséqué cet appareillage : chaque « lampe » occupe une cavité sphérique qui affleure la peau et dont le fond est tapissé d'un enduit nacré ou argenté formant réflecteur. Une membrane transparente, continuation de l'épiderme, clôt la cavité vers l'extérieur : c'est la glace du hublot. Mais, dans l'épaisseur de cette glace, il y a des chromatophores à grains verts et à grains rouges. Or tout cet éclairage est sous la dépendance du système nerveux de l'animal : il peut allumer, il peut éteindre; s'il agit sur un chromatophore à grain vert ou un chromatophore à grain rouge, la lumière passe à travers une glace verte ou à travers une glace rouge.

Certains calmars disposent ainsi d'un système d'illumination d'une surprenante richesse[1]. Ils en jouent parfois comme d'un feu d'artifice tiré précipitamment et où aucune pièce ne serait pareille à une autre. Des spectateurs se sont demandé : Pour qui cette fête? Ils ont pensé à une publicité lumineuse entreprise par les mâles pour attirer l'attention des femelles. Je ne sais si les faits leur donnent raison.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Céphalopodes changent de couleur sous l'empire de leurs émotions. Beaucoup d'auteurs, voulant à toute force expliquer, d'après des vues humaines, les choses de la nature, parlent de l'utilité du jeu des chromatophores. Ce jeu servirait d'une part à produire des effets de mimétisme : double bénéfice : s'approcher de sa proie sans être vu, ne pas être vu de l'ennemi dont on pourrait devenir la proie. D'autre part, la couleur non mimétique serait un épouvantail propre à intimider des adversaires.

***

De telles idées ne paraîtront guère satisfaisantes à qui connaît un peu la pieuvre dont tous les pêcheurs de nos

1. Cf. Dr L. Joubin, *La Vie dans les Océans*. Paris, Ernest Flammarion, 1916, p. 122-133.

côtes ont observé les « changements de physionomie ». Les chromatophores, chez elle, n'ont aucune utilité mimétique : elle prend, en effet, la teinte de son environnement habituel, pierraille et sable gris, lorsque ses grains de pigments, contractés au maximum, ne laissent voir que son « fond de teint » d'un gris sale un peu ocré : elle ferait donc aussi bien, à ce point de vue, de se passer de chromatophores.

« Justifier », d'autre part, comme moyen de défense par intimidation, la rougeur dont sait se revêtir la pieuvre, c'est lui attribuer la mentalité des guerriers du vieux Japon et d'ailleurs qui s'affublaient de masques hideux pour terroriser l'ennemi : un ennemi humain, remarquons-le. Pour rapprocher des choses comparables, il faudrait mettre en parallèle avec les démêlés entre hommes les démêlés entre pieuvres sur lesquels on n'a aucun renseignement.

Mais pourquoi le congre, dont la pieuvre est une proie favorite, se laisserait-il détourner de l'assaillir par une couleur plutôt que par une autre. Si elle s'empourpre, il ne fera que la voir mieux, avantage pour lui, inconvénient pour elle.

Elle a aussi pour ennemi l'homme. Les Méditerranéens s'en nourrissent. Les gens de l'Ouest la pourchassent : ils appâtent le congre avec des tronçons de ses tentacules ou ils la détruisent tout simplement parce qu'elle est friande, non moins qu'eux, de homards.

Que leur chaut, à ces ennemis, n'importe quelle manœuvre de chromatophores? Si l'on excepte quelques spécimens gigantestes signalés dans l'œuvre de Victor Hugo et çà et là, une dizaine de fois par siècle, les pieuvres sont considérées par les pêcheurs, leurs femmes et leurs enfants comme aussi peu dangereuses que les plus inoffensives bêtes de mer. Le moindre mioche, dès qu'il peut aller seul sur la grève, sait leur « mettre les tripes au soleil », comme on disait en style truculent, et cela sans armes, avec le seul secours de ses mains. Il retourne la poche où elles logent tous leurs organes vitaux qui se trouvent ainsi « extériorisés ». Et la vitalité et la force des malheureux monstres, jusque-là parmi les plus grandes, proportionnellement, du règne animal, sont brusquement anéanties : ils ne font plus que de lents mouvements vermiculaires...

Au cours de telles attaques, la pieuvre se défend avec

énergie, mais il est bien clair que ses changements de couleur, pareils à des flux et reflux d'ondes sanguines à fleur de peau[1], n'ont aucune influence sur l'issue de la lutte. Ils ne peuvent s'interpréter que comme une manifestation d'émotions très vives.

J'ai vu, plusieurs fois, faire l'expérience : on met une pieuvre hors de l'eau sur le sable où elle ne peut plus se mouvoir à vive allure. On lui met la pointe d'un couteau entre les deux yeux : aussitôt elle devient livide, plus livide encore, semble-t-il, qu'avec sa teinte mimétique. L'instinct de conservation lui apprend qu'on menace ainsi un point vital en elle : son centre nerveux de commande. Cette compréhension d'une approche de la mort est vraiment impressionnante.

Quant à la colère, sous sa forme, non point de fureur combative, mais de mécontentement, elle se traduit chez la pieuvre en rouge acajou très stable.

Vous aurez l'occasion de le constater si vous êtes assidu à la pêche de poissons de fond dans les parages rocheux.

La pieuvre se nourrit de proies non nageuses — coquillages, crabes, homards —, parce qu'elle est peu nageuse elle-même, mais elle mangerait très bien les poissons si elle pouvait les attraper. Or, précisément, vous lui en offrez dans de bonnes conditions de capture pour elle quand vous vous livrez fructueusement à la pêche que j'ai dite.

La règle de ce sport veut, en effet, que votre hameçon, dûment « boëtté » soit à un pied environ du sol sous-marin. Donc le poisson qui sera « croché » se trouvera à portée de la pieuvre, si, par aventure, elle hante le voisinage. Le temps pour vous de réagir à la secousse donnée à votre ligne, elle aura lancé, avec une vitesse et une adresse merveilleuses, un tentacule sur votre proie, qu'elle prétend sienne, et autour de laquelle, presque aussitôt, se seront groupés en faisceau les sept autres serpents ventouseurs. Vous halez, vous en avez « plein les bras » et plein vos espoirs. Dans les profondeurs, voici poindre un poisson rouge-brun foncé, il approche, il se précise... Déception! au contact de la surface, la pieuvre— vous

1. Ce sont bien, pourtant, des effets de chromatophores, car la pieuvre n'a pas la peau irriguée, comme nous, de vaisseaux sanguins, tandis qu'on en trouve, partout, l'épaisseur occupée par des cellules à grains de pigment.

la reconnaissez alors — largue tout et se laisse retomber au fond...

Sa colère, si naturelle! a commencé de s'exprimer en teinte acajou, uniforme et stable — le grand jeu des chromatophores — dès qu'elle a senti qu'on lui disputait sa proie, succulente et rare, et bien à elle d'après toutes les règles de prise de possession... Je suppose que vous fassiez cette expérience pour la première fois, après avoir pris et vu prendre des vingtaines de pieuvres sous les grosses pierres dans les terriers qui leur ont valu en Bretagne et — je le crois — ailleurs le nom de *minards* (animaux mineurs, qui creusent des trous), vous noterez que jamais vous ne leur aurez vu semblable couleur.

A moins que, pêchant à pied devant d'assez grands espaces d'eau libre, vous n'ayez surpris la pieuvre nageant. Si elle avait été dans son trou au moment de votre approche, elle n'aurait fait que s'y recroqueviller davantage, art où elle excelle, et vous n'auriez rien su de sa présence. Mais elle était sortie comme vous en quête de proie. Votre haveneau, promené dans les fentes de rochers et sous les abris des fucus, l'a dérangée dans un affût plein de promesses. On se fâcherait à moins, surtout s'il n'y a rien à faire qu'à déguerpir au plus vite.

***

Le terme de pieuvre « nageant » est impropre. Elle se sert d'un moteur à réaction qui lui permet de faire des bonds assez longs et rapides en arrière, non de rien entreprendre qui mérite le nom de trajet. Ce moteur a pour organe typique le *siphon* : un tube qui émerge, sous la tête, de cette poche, déjà mentionnée, que l'on retourne pour infliger à l'animal une mort expéditive. Le siphon est un conduit respiratoire, mais consacré à l'expiration, non à l'aspiration. Entrée autour de lui par l'ouverture de la poche, l'eau ressort par lui. Elle a, au cours de cette circulation, irrigué les branchies, leur apportant de l'air dissous oxygéné, se chargeant d'acide carbonique.

Respiration peut dès lors devenir locomotion. La pieuvre est pourvue d'un mécanisme musculaire capable de pousser l'eau avec une grande force à travers son siphon. Quand elle en use, elle se projette elle-même en arrière. Elle applique

ainsi le principe de la fusée qui est poussée vers le haut par les gaz de combustion de la poudre rués vers le bas. Dès qu'elle s'élance, elle réunit ses tentacules très étroitement en un seul faisceau. Sa forme devient alors celle d'un dirigeable non rigide : gros bout dans le sens de la marche, bout effilé dans le sens contraire. On peut donc alors, et si l'on n'a d'elle qu'une vision fugitive, la prendre pour un poisson.

Tous les Céphalopodes ont un siphon et s'en servent comme la pieuvre pour bondir à reculons. Notre sépiole en a fourni un exemple. Les plus remarquables, sous ce rapport, sont les calmars de l'espèce commune, ou *encornets*. Des pêcheurs hauturiers et des explorateurs scientifiques de l'Océan les ont vus sauter hors de l'eau, et parfois jusque sur le pont des navires, devant la menace inopinée de gros poissons ou de Cétacés, en quoi ils se comportaient dans leur recul comme les poissons volants, emportés, eux, par la force vive de leur nage en avant.

Cette nage, la vraie nage, les calmars savent la pratiquer aussi en « recordmen » non pas, tant s'en faut, parmi tous les autres coureurs des espaces liquides, mais dans leur propre famille zoologique où ils sont les seuls grands migrateurs, les seuls à fréquenter la haute mer. Ils ont un corps pourvu d'un empennage pareil à celui de certaines flèches et qui leur sert d'appareil de natation.

Les autres Céphalopodes à dix tentacules savent tous aussi, bien qu'avec beaucoup plus de lenteur, naviguer en marche avant : c'est même leur allure habituelle. La sépiole se sert de nageoires rondes, la seiche fait onduler une membrane dont le pourtour entier de son corps est bordé...

***

Quant aux Octopodes (huit tentacules), dont font partie la pieuvre et quelques espèces semblables, ils demeurent des rampants, dans le sens où les aviateurs emploient cette épithète quand ils parlent des gens qui se meuvent sur le sol, fût-ce à plus de cent à l'heure. De très agiles et souples rampants, à la vérité, qui glissent sur le fond sans paraître y prendre un point d'appui, mais ne peuvent rien atteindre

de ce qui nage à deux ou trois fois la hauteur de leurs tentacules.

Il convient de citer une exception à cette indigence des Octopodes : l'*Argonaute*, appelé aussi à tort *Nautile*.

Sa popularité était déjà grande au temps d'Aristote et certainement depuis qu'il y avait des barques de pêche le long des côtes méditerranéennes, ce qui nous reporte bien à trois millénaires d'où nous sommes. On ne pouvait manquer de remarquer ce coquillage élégant qui, nef minuscule, voguait à la surface de la mer par les temps calmes, au lieu de se traîner péniblement sur le fond ou d'y rester attaché, comme c'est la coutume pour les êtres d'une telle sorte. Cette embarcation a la poupe recourbée en une courte spirale, la carène en arc de cercle, l'avant légèrement échancré. De profil, elle rappelle un peu une coiffe ancienne de Cauchoise qui serait régulièrement plissée en travers. Le navigateur, grossièrement pareil à une pieuvre de très petite taille, fait jouer sur sa peau des teintes changeantes d'argent et d'azur. Il remplit de son corps, hermétiquement, tout l'esquif, sauf une chambre à air, compartiment étanche, ménagé sous la spirale, et qui assure la flottaison. Il dresse la tête au-dessus des bords en laissant pendre dans l'eau ses tentacules. Son siphon passe par l'échancrure de l'avant et demeure ainsi immergé. Deux de ses bras, ceux de l'arrière, ont subi une curieuse modification : chacun s'est recourbé en cercle complet, une membrane s'est tendue à travers la boucle : paire de tambours de basque bordés de ventouses au lieu de grelots.

A quoi servent ces engins? se demandèrent les premiers observateurs. Ils eurent peu d'hésitation : ce sont des voiles évidemment. Quand souffle une aimable brise, l'Argonaute n'a qu'à lever ses bras de poupe et à se laisser pousser vent arrière. L'explication fut adoptée sans discussion. Elle n'a pas encore cessé d'avoir cours. C'est, en effet, un gracieux spectacle à imaginer que le glissement des esquifs en parchemin gaufré sous deux voiles couleur chair.

Vérification faite, les prétendues voiles sont des pales d'aviron avec lesquelles l'Argonaute sait « souquer ferme ».

Nous n'avons rien perdu par cette découverte. Ses auteurs, les zoologistes du siècle dernier, nous racontent une his-

toire plus merveilleuse que la légende. Les Argonautes ne sont pas une espèce, mais les femelles d'une espèce. Aux mâles, la nature refuse la barque, les rames, tout moyen de navigation. Elle les condamne à se traîner dans les profondeurs, nus, ternes, sans coquille, en vrais misérables rampants, tandis que leurs brillantes compagnes s'élèvent, quand il leur plaît, jusqu'à la lumière.

***

On a parlé jusqu'ici de rencontres ou à propos de rencontres qu'une chance heureuse vous permet de faire dans les flaques.

Mais le hasard n'a pas à intervenir si vous voulez étudier maintes autres bêtes curieuses, pas plus du moins que s'il vous prend envie d'aller regarder de près les moineaux dans un jardin public, envie que vous satisfaites à coup sûr si vous avez une aptitude suffisante à l'immobilité et de la mie de pain dans les poches.

Ici, la mie de pain n'a pas cours. Les petits peuples marins des grèves sont avides surtout de matières animales et de préférence faisandées. Mais ne vous croyez pas tenus d'affliger votre odorat par le transport de choses puantes : la chair fraîche est très accueillie. Le plus simple est de récolter sur place des *patelles*, ou, en langage commun, *bernicles*, appelées dans le midi *arapèdes*, dans le sud-ouest *jambes*...

Tout le monde connaît ces coquillages en forme de chapeaux chinois qui s'incrustent aux rochers comme s'ils en faisaient partie.

En temps normal, ils n'adhèrent à leur appui que grâce au mucus collant sécrété par leur chair, de sorte qu'on les détache sans peine d'un coup sec. Mais il ne faut pas le manquer, ce coup : on serait presque sûr de manquer aussi tous les suivants, jusqu'à celui qui briserait la coquille. Car l'animal réagit au moindre ébranlement avec une surprenante rapidité : il fait ventouse avec son large pied charnu, en même temps qu'il appuie fortement les bords de sa coquille contre la surface où il se tient. La pression atmosphérique le soude alors au rocher.

C'est bien la succion de la ventouse qui est la cause essentielle du phénomène. Mais il est clair que l'adhérence sera d'autant plus forte que les inégalités du bord de la coquille

et celles du support s'épouseront plus étroitement. Or, chez la grande majorité des patelles, cet engrenage réciproque se réalise avec une exactitude que ne dépasse pas la mécanique de précision dans ses chefs-d'œuvre.

Merveille assurément. Mais elle ne réside pas dans un génie d'ouvrier ajusteur dont le mollusque serait doué. Elle récompense sa fidélité au logis. On se récriera. Beau mérite, dira-t-on, de s'attacher à une cabane qui s'attache à vous, qu'on le veuille ou non, comme nos ongles à nos doigts! C'est oublier que l'habitation de la patelle se compose de deux parties : la tente rigide, conique, transportable, et le plancher de la tente, nécessairement fixe. La patelle reste fidèle à *son* « plancher ».

Elle a choisi une place peu rugueuse, elle a pu même, grâce à son outillage, l'aplanir dans une certaine mesure. Après quoi, elle ne fait plus rien que grandir. La tente, dont s'exhausse la pointe, s'élargit par la base vers la région plus accidentée. Au cours de cette expansion, ses bords sont arrêtés par les reliefs et pénètrent librement dans les creux, de sorte qu'ils entretiennent, sur tout leur pourtour, un contact parfait entre eux et le terrain conquis.

Œuvre de temps. Elle suppose une résidence exactement au même endroit pendant des mois, des années. Une conséquence à noter est que le « plancher » de la bernicle est strictement individuel. Jamais la dentelure de la coquille de l'une ne sera rigoureusement identique à celle d'une autre, à moins d'un hasard aussi extraordinaire que la collision entre un aérolithe et une pierre lancée par un volcan.

Le miracle du parfait ajustement ne serait pas grand si la patelle se nourrissait sur place comme les bivalves. A l'huître, à la moule, il suffit de bâiller pour être servies. Elles sont, à la vérité, au régime d'une bouillie très claire : l'eau de mer elle-même, d'où elles savent extraire les organismes microscopiques qu'elle contient. On se figure très bien la bernicle profitant de la même becquée gratuite : elle n'aurait qu'à soulever son chapeau chinois.

Cette paresse lui est interdite. Il faut qu'elle se dérange. Il faut qu'elle aille chercher sa vie à des distances quelquefois considérables pour elle.

En fait, on le sait, elle broute les fucus pendant la haute mer, surtout de nuit. Cela suppose qu'ayant quitté son installation, elle y revienne. Voilà le merveilleux. On ne sait quel sens la guide pour retrouver une aire minuscule que nul repère ne désigne et où elle, bernicle « une telle », est la seule à pouvoir adhérer avec cette extraordinaire précision de contact que l'on a dite. Lors même qu'elle circule en plein jour, événement bien rare, elle ne saurait se guider par la vue : ses yeux ne sont que tout juste sensibles à la lumière.

***

D'autres coquillages d'espèces nombreuses sont soumis aux mêmes conditions de vie que la patelle et pullulent en son voisinage.

Ce sont, comme elle, des Gastéropodes, des « Pied sur l'estomac », suivant l'étymologie grecque, des animaux qui se traînent sur le ventre, dira-t-on en langage commun, mais pas exact, car ce qui leur sert d'organe de locomotion n'est ni un ventre, ni un estomac : c'est un piédestal tout charnu où n'est inclus aucun gros organe. Bref, pour les décrire, il suffit de se reporter à l'escargot auquel ils ressemblent grossièrement presque tous. Ils cheminent, portant leur maison sur le dos, ou plutôt sur une masse musculaire dont les étirements et les contractions font avancer le placide véhicule. A l'avant est la tête avec ses deux tentacules, deux « cornes », comme on dit aux enfants : « colimaçon borgne, montre-moi tes cornes ». L'arrière s'allonge au delà de la coquille en une sorte de queue.

Mais, à la différence du Gastéropode terrestre, le marin porte, sur l'extrémité de la queue et soudée à la chair, une lame mince, ronde ou oblongue, de matière cornée. C'est la clôture de sa maison, l'*opercule*. On assiste, quand on le voit se retirer dans son intimité, à un tour de force d'emballage, accompli en un clin d'œil malgré de graves difficultés : réceptacle en hélice où la place disponible est réduite à une partie du volume de la coquille et déjà encombrée par les principaux organes vitaux qui n'en sortent jamais. Le pédoncule qui relie le piédestal charnu à ces organes se retire, entraînant et appliquant l'une contre l'autre la tête dont les tentacules se sont

rétractés et la queue jusqu'à l'opercule. Après quoi le bout de queue portant cet opercule est rabattu sur la tête. L'animal s'engouffre ainsi tout entier dans son antre hélicoïdal, tirant à soi le panneau de fermeture qui obstrue hermétiquement l'entrée.

Un tel appareil répond à un besoin vital des Gastéropodes marins domiciliés dans une spirale et qu'on rencontre sur la grève à marée basse : ils les garantit contre la dessiccation.

Abandonnés par leur élément de six à douze heures sur vingt-quatre, ils sont exposés parfois à un soleil capable de les racornir en peu d'instants s'ils l'affrontaient à nu. Il leur faut cependant conserver le contact avec l'eau de mer, non seulement pour maintenir l'humidité de leurs tissus, mais pour respirer, car ils ont des branchies. Dès qu'ils sentent la baisse de la marée atteindre leur niveau, ils cessent de brouter, ils se retirent en leur cellule spirale dont ils ferment l'huis. Le joint hermétique de l'opercule retient autour d'eux la provision liquide, minime d'ailleurs, qui leur suffit.

Peu importe l'endroit où la baisse de l'eau les surprend. Ils sont aussi bien ici que là pour se clore efficacement.

Mais la patelle, habitant sous son chapeau chinois de porcelaine, est privée d'opercule. Comment pourrait-elle en avoir un? On ne l'imagine même pas : lorsqu'elle rampe, son pied charnu, dépourvu de tout appendice, ovale comme la base de la coquille, n'en dépasse pas le pourtour. Force est donc à la bernicle, pour se calfeutrer parfaitement, d'avoir regagné son « plancher » — individuel, unique, comme on l'a déjà fait observer — avant que les eaux aient baissé jusque-là.

Or, il y a des « planchers » à tous les niveaux dans la zone que le reflux découvre périodiquement. Les plus hauts pourront être à sec deux ou trois heures avant les plus bas, et cet intervalle de temps varie. Croyons donc qu'un excellent almanach des marées s'imprime dans l'instinct des patelles. Faute de ses indications, en effet, elles arriveraient souvent en retard à leur point d'attache, et bien des observateurs les auraient surprises en flagrant délit de réintégration de domicile, tandis qu'une pareille rencontre est au contraire d'une extrême rareté.

***

Je la fis un matin, il y a longtemps, et plus jamais depuis lors. Je me trouvais appuyé de l'épaule contre une paroi rocheuse verticale. Elle était couverte, par milliers, comme il arrive souvent, de tentes grisâtres en miniature, toutes serrées à se toucher. Les unes, très grandes — à l'échelle du campement —, tentes d'état-major sur lesquelles on se fût attendu à voir flotter des fanions de commandement, mais encore bien nombreuses : que de généraux dans cette armée! autant que, chez nous, de capitaines... Ces tentes majeures étaient des cônes de bernicles, les mineures, abris des simples soldats, des *balanes*.

Ce n'est que grossièrement que l'on peut comparer les balanes à un fretin de patelles. Vues de près, elles apparaissent comme des volcans dont le cratère serait obstrué par un couvercle bombé. Une fente, pratiquée à travers ce bouclier, laisse passer, quand revient la marée, une frange de *cirrhes*, organes nourriciers de l'animal qui habite le volcan. Ce sont des cils en perpétuelle vibration. Ils entretiennent un courant d'eau rapide et dirigent ainsi, vers l'orifice alimentaire de la balane, les particules microscopiques dont elle tire sa subsistance.

Bien que fixée à demeure jusqu'à sa mort et menant une existence d'huître, la balane est rangée parmi les Crustacés. Ce qui fait penser ici à une boutade facétieuse de la classification, science en général morose, est pourtant justifié : les larves de ces végétatifs sont nageuses et faites comme de microscopiques écrevisses. Après quelques jours de vie libre, elles se posent sur la surface d'un rocher et s'y encroûtent au sens propre du terme.

***

J'étais donc à regarder distraitement le campement balanopatellien, lorsque mon rayon visuel rencontra une bernicle qui faisait quelque chose de bien subversif pour les idées que j'avais alors sur sa race : elle se mouvait.

Du bord de la coquille ne faisaient saillie que les bouts des

« cornes ». Elle ne *voyait* donc pas où elle allait, puisque ses yeux, placés à la base de ces appendices, étaient sous le chapeau chinois qui leur masquait toute vue. Elle ne voyait pas, mais elle *savait*, elle *sentait* de quelque manière. Non sans aisance, comme quelqu'un de tout à fait habitué, elle cheminait droit devant elle. Vitesse : une allure d'escargot pressé. Et si ce n'était pas là « boire l'espace », elle buvait très bien l'obstacle : les aspérités des balanes, énormes pour elle. J'aperçus alors presque aussitôt, dans la direction qu'elle suivait, à un travers de main de ses cornes, une petite aire où la surface du granit apparaissait entièrement nue. Elle eut tôt fait de l'atteindre, s'arrêta au milieu, pivota d'un quart de cercle sur la gauche, corrigea sa position de minimes fractions de millimètre vers deux ou trois azimuts, après quoi son ajustement fut parfait : les inégalités du bord de sa coquille épousaient avec rigueur les premières pentes des petits volcans d'alentour. Elle se montra aussi insensible aux plus fortes pressions de mon pouce que si elle eût été une saillie du rocher. En son langage passif, elle me disait : tu as rêvé, il ne s'est rien passé.

***

Une espèce qui s'astreint à des conditions de vie aussi compliquées est, semble-t-il, en danger de disparaître si on la traque à l'excès. Or les patelles prospèrent, bien qu'on en fasse une destruction inouïe. Sur les côtes de Bretagne, elles servaient de nourriture aux porcs. Tous les jours, dans un petit rayon, et pendant longtemps, j'ai vu les femmes revenir de la grève avec l'auge en bois qui leur sert de panier remplie de patelles pour le « côchon ». Et il devait déjà en être ainsi du temps des aïeux de nos arrière-grands-pères. Jusqu'à trois ou quatre kilomètres des côtes, des coquilles de patelles s'amassaient en tas énormes auprès de chaque chaumière. La terre en est truffée. Elles apparaissent même en manière de couche géologique lorsque l'on creuse une tranchée près d'un lieu d'habitation.

Il est vrai que, depuis une dizaine d'années, elles ont cessé de contribuer à l'élevage du porc. D'autre part, on a

commencé l'hiver dernier (33-34) de les envoyer par centaines de kilos aux Parisiens.

Or jamais, qu'elles fussent mangées par les porcs, ou par les Parisiens, ou pas du tout, je ne me suis aperçu de variations dans la densité de leur peuplement.

***

Vous n'aurez donc, du moins pendant quelques années encore, aucune peine à recueillir la poignée de patelles suffisante pour amener devant vous, aussi près qu'il vous plaira, les animaux dont on va parler.

Ce sera sûrement chose faite au cours de votre trajet depuis la limite de haute mer jusqu'à votre lieu d'observation.

On s'assoit, les pieds dans l'eau, sur le plus confortable des blocs granitiques émergés d'une mare à fond, en général, sablonneux. On extrait les bernicles de leur coquille, on les jette de telle sorte qu'elles tombent en des places bien en vue, bien découvertes, et l'on attend.

Laissons de côté, parmi les animaux qui répondront à votre invitation, crevettes, crabes, bernards l'ermite... Négligeons-les pour d'étranges convives qui viendront sûrement et que vous pourrez ignorer, même après une ancienne et assidue fréquentation de la grève, si vous ne leur avez jamais offert de repas. Ils paraissent surgir de l'invisible. Pour passer du néant à l'être, ils choisissent toujours le moment où vous ne regardez pas le lieu de leur apparition.

Ce sont des Gastéropodes — appelés Nasses[1] —, du type marin de ceux qui ont une chambre en spirale. Mais leur logis, au lieu d'être sous coupole, comme chez les escargots, s'étire en clocher : clocher moins aigu que les gothiques, d'une hauteur égale à une fois et demie le diamètre de la base. Il s'orne, non sans élégance, de cannelures striées par le travers, fine réticulation que sillonne un étranglement spiral enroulé jusqu'à la pointe. Sa couleur hésite plus ou moins, suivant les individus, entre le brun, le gris et le vert-de-gris. Le tout un peu moins long que la première phalange du petit doigt.

1. On connaît cent vingt espèces de nasses. Il s'agit ici de la *Nasse réticulée, Nassa reticulata.*

Vous ne voyez guère, d'abord, de la bête que cette coquille qui, renversée en arrière, cache presque entièrement la tête et le piédestal charnu. Seule en émerge, à l'avant, par une encoche, une longue antenne sombre, filiforme.

La lente machine avance par torsions régulièrement alternées, laissant comme piste, sur le sable, un ruban ondulé, tandis que l'antenne oscille en mesure d'un mouvement plus large.

Elle balaie ainsi, sans cesse, sur de vastes angles, l'horizon olfactif. Non le visuel, car elle est un organe de l'odorat, respiratoire aussi, le siphon justement. Il arrive parfois ce qui doit arriver à un être qui se guide sur une direction d'odeur, beaucoup moins précise, évidemment, qu'une direction de rayon lumineux. La nasse, après avoir marché sur la patelle, très nettement, passe à côté, à quelques centimètres, et poursuit sa route. Mais elle finit par revenir sur ses pas : elle a reconnu que l'odeur s'affaiblissait...

Si donc la nasse a des yeux, ils ne la font pas voir bien clair. Et elle en a, en effet, une paire, à la base de ses « cornes », sur le dessus de la tête.

Au surplus, pour vous, le résultat est certain. Que ce soit du premier coup ou après des tâtonnements, des nasses parviendront toujours à vos appâts, souvent jusqu'à quatre ou cinq pour un seul. J'ai vu de l'affluence : tandis que plus de dix étaient déjà à table, des monômes se rendaient au banquet, antenne du suivant contre pointe du clocher du précédent.

Comme les nasses sont très gloutonnes, vous pourrez les examiner de tout près, à la loupe même. Mettez-en deux ou trois sur une soucoupe avec du sable mouillé et la patelle. Après un court émoi qui les fera se rencogner dans leur coquille, elles se mettront en mesure de reprendre leur festin interrompu. Vous verrez la « queue » bifurquée de leur piédestal charnu, l'opercule oblong collé à partir de la fourche, et, quand elles seront à grignoter la bernicle, leur trompe, rouge clair, évasée par le bout, c'est-à-dire, comme chez plusieurs insectes, leur bouche, une bouche « en cœur » très exagérée, formée par la soudure des lèvres.

Cet instrument est, avec l'antenne-siphon, le grand responsable de la réputation méritée qui échoit à la nasse, celle de

mollusque-vautour. Elle dévore tous les cadavres, petits ou grands, frais ou décomposés et d'animaux de n'importe quelle espèce. Auprès de la sienne, la besogne du crabe est peu de chose.

Elle s'attaque aussi bien aux vivants lorsqu'ils sont immobiles ou pas assez mobiles. Une fois, au cours de mes observations, je ressentis une piqûre nullement douloureuse, mais faite comme par quelque chose de très pointu. C'était une nasse qui, ayant escaladé mon espadrille, goûtait à ma peau. Je fis preuve de lâcheté scientifique : je ne la laissai pas poursuivre.

Mais la question se trouvait posée pour le jour où je connus sa trompe : comment faisait-elle, avec ce très mol appendice, pour piquer comme avec une aiguille ultra-fine?

Avant d'y répondre, il convient d'éclaircir le mystère de l'apparition des nasses. L'explication est simple : elles habitent sous le sable, juste assez profondément pour ne pas affleurer. Quand elles en émergent, c'est soudain : on dirait qu'un ressort les a poussées. Et il se trouve toujours, à ce moment, que vous regardez ailleurs : la loi des probabilités le veut ainsi.

Il y a cependant bien là du merveilleux, c'est qu'à travers le sable, à dix pas de distance, probablement beaucoup plus, la nasse flaire quelque chose de peu odorant comme un petit poisson frais.

Des gens ont posé, au bas de l'eau, une ligne de vingt mètres garnie, comme appâts, d'une cinquantaine de lançons qu'ils viennent de pêcher. Je surviens. Ils sont encore à portée de la voix. Et déjà les lançons accrochés les premiers à la ligne sont la proie des nasses. J'en remarque une, à quelques mètres, qui rampe, imperturbable, vers le lieu de la curée. C'est, entre parenthèses, la première fois, après vingt ans de promenades sur la grève, que je vois le mollusque-vautour, et je ne le reverrai plus jusqu'au jour où j'aurai l'idée d'apporter à manger aux petits fauves des flaques.

Quant à nos gens, poseurs de la ligne, ils reviennent la nuit, à la marée basse suivante. Ils ont compté que, pendant l'intervalle de mer haute, leur engin se trouvant immergé sous plusieurs brasses d'eau, des congres, voire des bars, auront rôdé par là et se seront ferrés aux hameçons. Or la visite de

la ligne montre ces hameçons vierges, avec unanimité, non seulement de butin, mais d'appât.

Rien de plus absolu, en effet, que cette loi : ce qui touche le sol est pour les nasses. Elles en ont au moins les prémices. Au moment où il y a assez d'eau pour que surviennent les gros mangeurs, elles ont eu le temps de dévorer l'avant-train des lançons, le morceau préféré. Le reste, s'il reste quelque chose, se trouve par là détaché des hameçons et le congre ou le bar de passage le gobent impunément...

En vertu de la loi qu'on vient de formuler, les poissons de fond pris au tramail, notamment les rougets, pièces de choix, arrivent à moitié en charpie entre les mains du pêcheur, quand ils se sont emmaillés trop longtemps avant le relevage du filet. Toujours les nasses!...

***

Elles ne joueraient pas tant de mauvais tours aux pêcheurs si leur trompe n'était qu'un suçoir. Aussi bien s'y trouve-t-il joint un outillage — la *radula* ou petite râpe — propre à mastiquer, broyer, roder, limer, percer, assimilable, au point de vue anatomique, à des mâchoires ou à une langue. Ce sont des pièces cornées microscopiques où s'incrustent des dents très dures, en silice (quartz pur), pièces souvent comparables à des bandes de toile d'émeri. Le docteur Paul Fischer compte 267 dents chez la nasse[1].

Rien ne résiste à de pareils engins. Un Gastéropode qu'on pourrait décrire approximativement comme une nasse agrandie quatre fois, le buccin[2], a choisi pour nourriture préférée les bivalves. Quand il les surprend à bâiller, il introduit son « pied » dans l'entrebâillement. Le piège à loup se referme, mais froid, stoïque, le buccin se laisse pincer, passe la trompe par la fente maintenue ouverte et déguste la chair vive de sa victime. Rare aubaine! Le plus souvent les valves sont jointes ou presque. Alors le buccin fait fonctionner sa radule en perforatrice. Il ne tarde pas à pratiquer dans la cloison

1. Docteur Paul Fischer, *Manuel de Conchyologie*. Paris, Savy, 1887, p. 39.
2. *Buccinum undatum*, Buccin ondé. Les nasses étaient, il y a un siècle, classées dans la même famille que lui, celle des Buccinidés.

qui le sépare de son garde-manger un trou bien rond par lequel il puisera sa pitance tout à loisir.

Et c'est avec le papier de verre de sa langue que la bernicle met en purée les goémons dont elle se nourrit et aussi qu'elle égalise le terrain où se fixera sa tente. Elle détruit en effet, à coups de lime, les dédales des Nullipores, ces infimes boyaux calcaires incrustés à la roche que des espèces de vers ont sécrété comme carapace[1]. Elle se débarrasse encore par le même travail des balanes, mais quand elles ne font encore que commencer leur encroûtement. Les volcans d'alentour grandissent, la patelle aussi, et c'est de la sorte qu'elle s'ajuste entre eux par le mécanisme qu'on a déjà signalé.

***

Ces histoires de Céphalopodes et Gastéropodes nous fournissent, elles aussi, et en abondance, de quoi méditer sur les rapports entre l'esprit humain et les « manières » de la nature.

Rapports surtout d'incompatibilité : quand notre logique se trouve satisfaite au cours d'une étude sur les animaux, nous devrions toujours nous méfier d'elle.

S'agit-il, par exemple, de l' « opercule », dont on a parlé plus haut, il n'est pas niable que cette porte étanche ne soit une assurance très efficace contre une mortelle dessiccation.

Nous tenons alors un raisonnement de ce genre :

Pourvus de l'opercule à la suite d'une ou de plusieurs mutations, certains Gastéropodes marins « à hélice » se trouvèrent grandement favorisés par rapport aux autres que la marée basse mettait souvent à mal. Ils pullulèrent beaucoup plus et finirent par demeurer seuls : effet de la concurrence vitale...

C'est donner le besoin de conserver l'humidité comme cause de la diffusion de l'opercule chez les mollusques dont il s'agit — je ne sais si l'on connaît chez eux des espèces qui s'en passent.

Mais voilà tout juste où se décèle une fêlure du raisonnement : ce prétendu besoin est, la plupart du temps, chimérique : en grande majorité, les « operculés » manquent

1. Docteur Paul Fischer, *loc. cit.*, p. 38.

d'occasion de le ressentir, puisqu'ils ne cessent à aucun moment de leur vie d'être baignés par l'eau salée.

En effet, les familles de ceux qui hantent nos grèves sont très répandues dans toutes les mers du globe. Rappelons-nous, d'autre part, que la dénivellation moyenne produit par les marées sur l'ensemble des océans ne dépasse pas quelques décimètres. Elle n'est importante que par endroits, par suite de circonstances locales et exceptionnelles. Et il y a lieu de défalquer partout, comme inhabitable pour les « operculés » eux-mêmes, une partie importante du terrain qui se découvre au commencement du reflux.

De sorte que, sur cent operculés dans le monde entier, il n'y en a peut-être pas dix à connaître l'air atmosphérique.

On en dirait autant des patelles dont la famille se rencontre aussi partout.

Aucune relation de cause à effet n'existe donc entre le péril sec et les organes ou dispositifs grâce auxquels nos Gastéropodes peuvent s'en défendre.

Il y a pourtant une « raison » à la présence chez eux de l'opercule ou des moyens d'adhérence, mais c'est une raison historique...

Car l'évolution est une histoire très riche d'événements — à son échelle d'un millénaire pour un de nos jours —, événements parmi lesquels il en foisonne de l'espèce du « grain de sable dans la vessie de Cromwell ». Comment compter sur la logique pour la retracer?

JULES SAGERET

CONDITIONS D'UNE CAMPAGNE EN ÉTHIOPIE[1]

L'UNITÉ ÉTHIOPIENNE

Ethnique. — On dit souvent que l'Abyssinie vit au milieu de ses conquêtes. Que le pays classique éthiopien se situe sur les hauts plateaux tenus par les Amharas, enfants des vainqueurs venus d'Arabie. Que ces hommes sont descendus peu à peu dans les terres basses environnantes, en se taillant jusqu'aux déserts dankalis à l'est, somalis au sud-est, soudanais à l'ouest, jusqu'au bas lac Rodolphe au sud, ce qu'il est convenu d'appeler un empire colonial.

La chose est à demi fausse, mais ce n'est pas le lieu ici de le démontrer. Elle suffit à faire penser, pourtant, que l'Éthiopie, par construction, n'est pas une, puisqu'elle est composée d'une mosaïque de peuples allant du noir pur, nez camard, bouche lippue, au sémite rougeâtre foncé, à petite barbe et nez à la Bourbon. La linguistique de première année, à la rescousse, vient déclarer que le mot Abyssinie, qui désigne plus particulièrement la partie septentrionale du pays, dérive de l'arabe *habesh*, mixture, ramassis. Les Abyssins eux-mêmes le croient. A telle enseigne qu'ils ne veulent plus démordre du nom d'Éthiopie, lequel leur semble plus noble, alors qu'il signifie proprement, en grec, « face brûlée », c'est-à-dire

1. Notre collaborateur Marcel Griaule a bien voulu étudier pour les lecteurs de la *Revue de Paris* les conditions dans lesquelles pourrait se développer une campagne en Éthiopie. Mais à ce jour les chances d'un règlement pacifique ne sont pas exclues. (N. D. L. R.)

« nègre », injure de la pire espèce en ce pays. La linguistique de seconde année, plus avancée, nous apprend qu'Abyssin dérive tout bonnement de l'arabe *Habashat*, nom d'une population bien définie, ni mélangée ni noire, de l'Arabie méridionale, dont l'existence est déjà attestée dans les inscriptions sabéennes.

Certes, ethniquement, l'Abyssinie n'est pas une. Elle ressemble en cela à la France, à la Suisse, à l'Italie. Au centre, les conquérants Amharas; autour d'eux, l'éventail divers des conquis : Goumz, Agao, Kaffetcho, Ghimira, Somalis, Danakil et d'autres. Mais parmi eux, et depuis des siècles, sont établis des postes abyssins comparables, d'un certain point de vue, à ceux de nos administrateurs coloniaux. Mais ces administrateurs abyssins et ces administrés sont beaucoup plus près les uns des autres qu'un Blanc d'un Sénégalais. Les premiers ont, de ce fait, une influence plus grande sur les seconds. Et cette influence est palpable : de même, par exemple, que nos braves Soudanais du Niger restés attachés à une religion noire tiennent à tout prix à passer pour musulmans aux yeux de l'étranger, de même j'ai rencontré, dans les confins abyssins, des nègres à bouche développée comme un écouteur téléphonique qui déclaraient sans sourciller qu'ils étaient Amharas et chrétiens. Les Goumz des frontières soudanaises, qui ont eux aussi de bonnes têtes de nègres, parlent un amharigna correct. Le chef de Qoquit, dont le cachet portait au centre d'orgueilleuses arabesques et sur le pourtour la mention « Ali Goumz » m'écrivait, sans faute, des lettres dénuées de poésie, mais explicites dans le genre de celle-ci : « Vous, comment allez-vous? Moi, grâce à Dieu, je n'ai besoin que de quarante cartouches. » Le fait est d'importance si l'on songe que cet homme vivait à vingt jours de marche de la capitale et qu'il exécutait ponctuellement les ordres venus par le téléphone archaïque de Gondar. Cent autres faits, en cent autres endroits, démontreraient la même vérité : les Amharas ont « civilisé » à leur manière les populations soumises. Ils peuvent compter sur elles.

Politique. — Surgit une autre question : le bloc amhara lui-même est-il si solide? les grands feudataires ne sont-ils pas

capables, à la faveur des événements actuels, de se dresser contre leur maître en se mettant au service de l'Italie?

Certes, les chroniques abyssines sont pleines de ces trahisons. C'est avec 5 000 fusils italiens que Ménélik II s'est rebellé contre l'empereur Johannès. C'est d'abord un traître abyssin qu'il rencontra sur la route d'Adoua. Ce sont des Ras traîtres à leur chef qui conduisirent les Anglais au pied de la forteresse où se suicida l'empereur Théodoros, ce monstre qui avait mis son propre pays à feu et à sang. Mais les Anglais durent repartir, et Ménélik fit ce qu'on sait avec les Italiens. Jamais du fatras d'intrigues et de trahisons accumulées depuis deux millénaires l'étranger ne put tirer un laissé pour compte substantiel.

En ce qui concerne la période contemporaine, on sait qu'Hayla Sellacié dut déjouer, pour sauver son trône, un certain nombre de complots. Les deux plus importants sont les derniers en date : en 1930 celui du Ras Gouksa, gouverneur du Bagémder, époux morganatique de l'impératrice Zaoditou, morte depuis. En 1932 celui du Ras Haylou, gouverneur du Godjam, et de son gendre l'ex-empereur Lidj Yassou. Il suffit au souverain actuel de quelques jours pour régler l'une et l'autre affaire. Gouksa fut tué par une bombe de mon pauvre camarade Maillet, un magnifique aviateur, mais à la suite de déductions toutes orientales, c'est moi-même qui puis actuellement, dans l'esprit des Abyssins moyens, me flatter de cet assassinat. Quant au Ras Haylou, il était persuadé, au moment où il prit cette imprudente initiative, que j'allais monter sur le lac Tana une canonnière bourrée de mitrailleuses et prendre le commandement de ses armées; il comptait lui aussi sur l'étranger. Mal lui en prit : il est aujourd'hui dans une prison d'où il ne peut plus sortir. L'aîné de ses fils qui jusqu'à ces derniers temps était encore en dissidence a fait sa soumission quand il a su le pays en danger.

Des feudataires ou des grands fonctionnaires, tous, je crois, sont sûrs. On dit bien quelque mal du Ras Kaça, oncle du souverain, dont la conduite ne fut pas claire lors de la révolte d'Haylou, mais il est bien vieux, et il n'a pas de fils tellement étonnant à pousser. Le Ras Seyoum du Tigré, le Dedjaz Ayyalew Bourou des provinces du nord-ouest, le Ras Ymrou

du Godjam, le Kantiba Nassibou du Harar, le Prince héritier au Wollo sont sûrs.

Peut-être ces gens remueraient-ils, comme de braves Abyssins qu'ils sont s'il s'agissait de pousser des pions sur l'échiquier intérieur, entre soi. Jamais ils ne se laisseraient tenter par l'étranger. Ils n'ont rien à gagner à ce jeu; ils savent ce que devient un chef sous le régime érythréen, et je suis persuadé que les Italiens se font des illusions sur les résultats acquis par leurs agents dans cet ordre d'idées. On a vite fait de voir des Lawrence partout. Et puisque le nom de Lawrence est enfin prononcé, disons que l'argent italien n'est pas le seul à circuler en Éthiopie. Il en circule d'autre, et le sens n'est pas unique.

Religion. — Trois grands groupes religieux occupent l'Éthiopie : les musulmans à l'est, les chrétiens au nord, les païens (c'est le mot le plus commode) au sud-ouest. Ces derniers sont habitués aux Abyssins depuis longtemps; ils sont assez peu au courant de la politique générale et en admettant même qu'ils aient l'idée de profiter des embarras de leurs maîtres, on ne voit pas quel mouvement important pourrait tenter une mosaïque de peuples dont chacun a sa langue et sa religion propres.

Quant aux musulmans, le fait que l'ennemi parte de Rome est suffisant pour les attacher à un souverain qui a toujours été très libéral avec eux, qui est circoncis comme eux. Sur les hauts plateaux, d'ailleurs, le commerce est tenu par d'importantes colonies musulmanes noyées dans les chrétientés, et tout changement à l'état de choses actuel ne pourrait que leur être préjudiciable.

Et enfin il ne faut pas oublier que les Abyssins de toutes confessions, musulmans, chrétiens, falachas (juifs), païens, communient dans un culte qui déborde l'Abyssinie, atteint l'Arabie, l'Égypte, le Soudan français comme le Soudan anglais : le culte des Génies Zars. Il faudra compter avec cette sorte d'internationale.

Sens patriotique. — Il existe un sens amhara du patriotisme, et il suffirait à la rigueur puisque les principales forces armées

sont composées d'Éthiopiens des hauts plateaux. Au demeurant, une grande xénophobie qui s'est maintes fois manifestée au cours de l'histoire, et qui intéresse surtout l'Italie depuis une quarantaine d'années, remplacera avantageusement ce sentiment dans l'esprit de la masse abyssine.

L'ARMÉE ABYSSINE

Recrutement. — L'armée régulière se recrute parmi les tenanciers de terrains que le souverain concède dans les régions appartenant à la couronne, lesquelles sont de deux sortes :

1° Biens domaniaux provenant de la légendaire division de l'empire en trois parties égales par Ménélik Ier, fils de la Reine de Saba. Un tiers est allé à l'Église; un autre aux laïques et le troisième à la couronne. Il va sans dire que ce dernier s'est arrondi par la suite aux dépens des deux autres. Dans ces territoires, le souverain confère des *goult* (fondations), à charge pour le bénéficiaire de fournir en temps de guerre un contingent proportionnel à la surface octroyée. Ce contingent est représenté en grande partie par un groupe armé qui forme la garde personnelle et permanente du maître du terrain. Quand la concession est très importante — elle peut être de la grandeur d'une province — le gestionnaire en devient gouverneur et accorde à ses gens des fiefs grevés des mêmes charges que ceux dont il est question plus haut.

2° Provinces conquises ultérieurement dans les pays bas. Le souverain y concède des terrains de peu d'importance à ses soldats soit en vue d'un travail de colonisation et de surveillance, soit pour les payer de leurs services par une sorte de retraite en nature. Dans ce dernier cas, si le premier bénéficiaire est incapable de porter les armes, il doit fournir un remplaçant pris dans sa famille ou ailleurs.

En cas de mobilisation générale, tous les hommes valides doivent se présenter à l'autorité militaire. La proclamation à son de timbales[1] comporte ce passage suggestif : « Même l'enfant au sein, même l'enfant porté au dos. » On peut donc dire

1. Ces timbales se disent *nagarit*, mot qui dérive de la même racine que le français *nacaire*, l'italien *gnaccara*, désignant le même objet.

que l'armée abyssine, dans le cas d'une grande guerre, c'est la nation elle-même.

Effectifs. — Il est assez malaisé de donner un chiffre quant aux effectifs réellement combattants que pourrait mettre sur pied l'Empereur. Aucun recensement n'a été jusqu'ici communiqué aux Européens, bien que le pouvoir central, depuis quelques années, fasse un réel effort pour connaître le nombre de foyers des hauts plateaux et leur armement. J'ai effectué personnellement, en 1932, le recensement de la région de Gondar, et d'après mes calculs, deux hommes sur dix habitants sont en état de se battre. Si donc le chiffre de 10 millions est retenu pour la population totale de l'empire, l'armée pourrait compter deux millions d'hommes.

Pour rester dans les limites apparemment plus raisonnables, j'avais cité le chiffre d'un million et je fus taxé, à l'époque, d'exagération. Or, si l'on ouvre l'*Encyclopédie Italienne* à l'article Éthiopie, page 27, première colonne, on y lit que l'Éthiopie peut mobiliser, théoriquement, deux millions d'hommes. Cette affirmation est d'ailleurs précédée d'une autre qui doit donner à réfléchir : *le nombre des soldats peut atteindre 30 p. 100 environ de la population.* Ceci tendrait à prouver que les statisticiens italiens n'ont tenu compte dans leurs calculs que des chiffres les plus bas quant à l'évaluation de la population entière.

Armement. — Les fusiliers, à la fin de l'année dernière, étaient au nombre de 600 000 environ. Il est probable que ce chiffre a varié depuis et que la proportion d'armes modernes a augmenté. On peut dire que, maintenant, la moitié des fusils seulement sont de marques anciennes : Martini, Gras, Mauser, Lebel, etc. Plusieurs centaines de mitrailleuses et fusils-mitrailleurs sont en service. Les pièces d'artillerie ne peuvent guère entrer en ligne de compte, faute de mécaniciens spécialisés pour les entretenir; il existe environ une trentaine de pièces modernes. L'aviation comprend quelques appareils en état qui pourront être utilisés pour des reconnaissances ou des transports de chefs.

Les munitions sont en nombre suffisant pour faire face à une première campagne de six mois (saison sèche).

Moyens techniques, services. — Les moyens techniques sont inexistants. Ils ne sont pas nécessaires en ce pays. Les services sont assurés par des hommes spécialisés qui reçoivent, comme les autres militaires, des terres à cultiver. Mais en ce qui concerne le ravitaillement immédiat, chaque homme doit y pourvoir pour un et même deux mois. A cet effet, il se fait suivre de sa femme ou d'un parent plus jeune : l'Abyssin, qui jeûne cent quatre-vingts jours par an, se contente de peu.

Tactique. — La tactique classique de l'attaque consiste à faire progresser l'avant-garde, constituée par une ligne de fusils, jusqu'au contact avec l'ennemi. Cette avance par bonds rapides est accompagnée d'une action de feu. Le gros de la troupe se démasque au dernier moment et après une intense action de feu se lance à l'assaut avec l'avant-garde. Le but classique que se propose tout chef abyssin est l'enveloppement de l'adversaire.

Mais il s'agit là de la vieille tactique abyssine. Il est probable que l'Empereur répartira judicieusement dans toutes les armées des hommes de sa garde instruits par des officiers étrangers. Le premier travail de ces éléments sera de détruire la mystique d'Adoua, qui laisse croire à l'Abyssin moyen que la guerre future sera comme l'autre. Ils seront aidés par les nombreux libérés de l'armée italienne de la Tripolitaine, qui comprenait plusieurs bataillons de Godjamites. Un certain nombre de gens des confins ont également servi dans l'armée du Soudan anglais. Mais peut-être faudra-t-il se demander si le loyalisme de ces derniers est à toute épreuve, et s'il résistera à l'appât d'une solde, dans le camp d'en face.

Moral. — Le guerrier abyssin est un fanfaron d'une espèce très particulière : il se tient pour engagé moralement par ses fanfaronnades. Quand, dans un banquet, après boire, il a déclaré qu'il faisait « couler le sang comme la pluie sur un toit », « qu'il n'avait peur de rien et qu'il s'appelait innombrable », il met un point d'honneur à réaliser pratiquement ces impossibilités. On peut dire de ce fait que l'Abyssin part au combat avec un excédent de puissance considérable et que, dans le premier contact d'une affaire, s'il a pu arriver au corps

à corps, un élément européen ordinaire saurait malaisément résister. Par contre, il ne montre pas, dans le moment où il est attaqué, le même brio à moins qu'il ne se sente parfaitement protégé par le terrain, ce qui serait le cas dans une guerre avec un ennemi venant de l'extérieur.

PLAN ET CONDITIONS D'UNE CAMPAGNE ITALIENNE

Une attaque italienne devrait naturellement exploiter la position en tenailles de l'Érythrée et de la Somalie par rapport à l'Abyssinie.

Les hauts plateaux jettent vers la Somalie des demi-douzaines de grosses rivières qui vont mourir dans les sables ou qui se traînent jusqu'à l'océan Indien. Routes naturelles, peu commodes, mais les seules qui s'offrent à des colonnes pourvues de matériel léger. Le front étant de 700 kilomètres, il ne serait pas exagéré de répartir cinq corps expéditionnaires, un par tranche de 170 kilomètres de manière à ce qu'ils puissent à la grande rigueur se prêter main-forte. Mais chacun d'eux doit comprendre des effectifs suffisants pour subir seul de violents chocs, et au besoin un enveloppement complet.

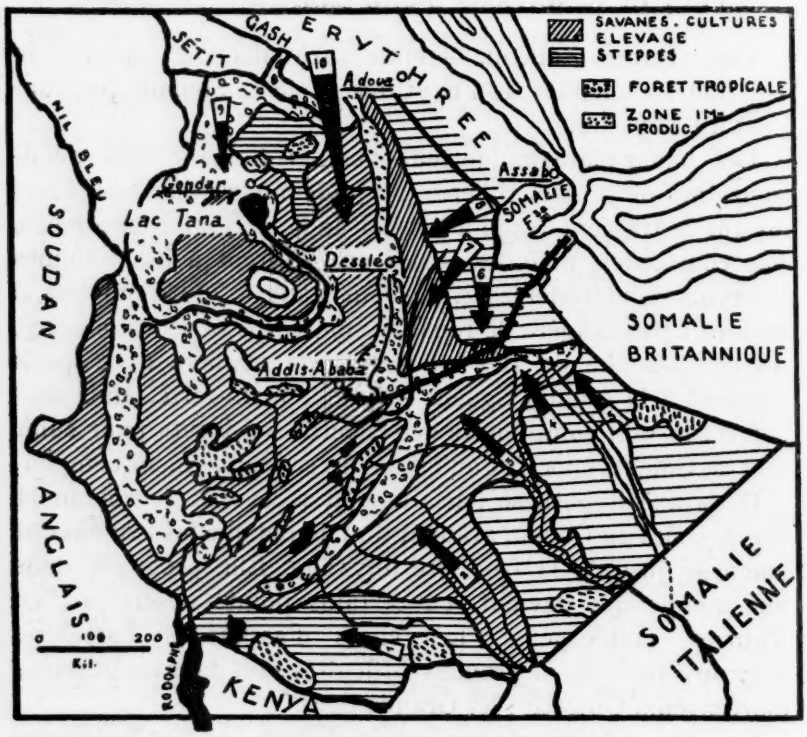
Dans une hypothèse parfaitement recevable, la colonne 1 suit le cours du Daoua, affluent du Djouba que les Italiens ont aménagé jusqu'à la frontière abyssine. Elle progresse dans une steppe qui devient, en certains points désertique, en d'autres, marécageuse. Les chars d'assaut et l'artillerie n'éprouveront pas de grandes difficultés sauf dans les passages marécageux. Objectif : les Grands Lacs.

La colonne 2 remonte le cours du Woueb. Les 3 et 4 empruntent ceux d'affluents du Wouebbi Chébéli. Ces trois corps se déplacent dans une végétation vigoureuse interdisant l'emploi des chars et de la grosse artillerie qui devraient traverser si le commandement persistait à s'en servir, les zones comprises entre les fleuves, désertiques et dangereuses. Dans ces régions, l'ennemi est difficile à surveiller, même par avion. Objectif de 2 : le sud d'Addis-Abeba. De 3 : l'est d'Addis et le chemin de fer franco-éthiopien. De 4 : Harar et le chemin de fer.

La colonne 5, progressant dans les mêmes conditions que la 1, a pour objectif Djidjiga, près de la Somalie britannique.

Possibilités de ravitaillement pour ces colonnes : nulle. L'eau manquera pour 1 et 5. Climat dur, chaud de jour et de nuit. Paludisme, dysenterie, typhus sont à craindre. Les scorpions abondent, ainsi que les serpents venimeux.

Étant donné ces mauvaises conditions de travail, on ne demande à ces unités que de jouer un rôle de surveillance, de



menace suspendue sur les arrières abyssins, obligeant l'ennemi à maintenir des troupes dans le sud des hauts plateaux. Ces dernières sont composées de guerriers mobilisés sur place, de « territoriaux » au sens étymologique, appuyés par des forces régulières mobiles. Jusqu'à 100 kilomètres de la base de départ, aucun contact sérieux n'est à craindre. Le harcèlement commencera à cette distance; 100 kilomètres plus loin sera la vraie résistance, organisée sur des contreforts hauts de 2 000 mètres.

Des trois colonnes parties d'Assab, port situé non loin de

la Somalie française, la 6 se dirige vers le chemin de fer pour faire sa jonction avec la 4; la 7 remonte le cours de l'Aouache pour menacer Addis-Abeba, et se joindre si possible à 3. La 8 vise Dacié. Le trajet d'Assab aux premières steppes abyssines comporte la traversée d'un désert, où des températures de 65° centigrades (soixante-cinq) sont courantes. Après un parcours de plusieurs centaines de kilomètres sans eau ni ravitaillement d'aucune sorte, la 8 se heurtera à une muraille de trois mille mètres; les 6 et 7 monteront insensiblement vers leurs objectifs et ne seront attaqués sérieusement qu'à 500 kilomètres de leur base de départ. Chars et artillerie seront d'un emploi facile.

La colonne 9 empruntera une route repérée par les topographes italiens lorsqu'il fut question d'établir une piste carrossable allant du Sétit à Gondar. Route facile, coupée de fleuves guéables à partir de novembre; climat chaud et malsain; insectes et reptiles venimeux habituels. Les chars et l'artillerie n'éprouveront aucune difficulté. Ravitaillement nul; eau très abondante. Harcèlement possible sur la gauche, par des groupes plus ou moins importants descendant des monts Sémiène. A 200 kilomètres du point de départ, s'élèvent les contreforts du Dembéa, hauts de 2 000 mètres. Objectif : Gondar.

La colonne 10, de beaucoup la plus importante et la mieux équipée, sera à hauteur de travail puisqu'elle partira de la partie du plateau débordant en Érythrée. Elle traversera des steppes infertiles pour s'engager dans un couloir de 70 à 100 kilomètres de large compris entre le fleuve Takkazé, cassure énorme de l'autre côté de laquelle se dresse le massif chaotique du Sémiène, et une ligne de crêtes peu accessibles courant du nord au sud. A 100 kilomètres de son point de départ, elle entrera dans la zone fertile classique de l'Éthiopie, pour se heurter, à 200 kilomètres environ au massif du Lasta. C'est sans doute dans cet immense cirque coupé par les affluents du Takkazé que l'attendra le gros de l'armée abyssine. Le climat de ces régions est excellent et le ravitaillement possible si l'ennemi n'a pas fait le vide. L'artillerie et les chars se déplaceront sans grandes difficultés.

L'aviation pourra établir à peu près partout, dans la péri-

phérie, des bases assez proches des hauts plateaux. Elle n'aura pas de difficultés particulières à vaincre dans les régions basses. Son travail consistera plus en reconnaissances qu'en bombardements. Ces derniers seront efficaces surtout au début, dans la période où les Abyssins n'auront pas encore pris l'habitude de se disperser rapidement. Les ouvrages fortifiés, les voies de communication construites (le chemin de fer excepté) étant inexistants d'une part, et d'autre part les habitations étant très éloignées les unes des autres, les dépenses engagées dans ce moyen de destruction ne seront jamais en rapport avec les résultats obtenus, d'autant qu'une maison de torchis, de bois et de chaume ne sera jamais d'une très grande valeur.

D'une façon générale, les armes modernes, aviation à part, conserveront leurs avantages dans les basses terres et sur les plateaux mais deviendront des impedimenta dans l'escalade de ces derniers. L'effort abyssin se portera naturellement là, à un moment où l'assaillant aura été très déprimé par un long parcours en pays inhospitalier.

Les chances de l'Italie résident dans le mauvais armement abyssin, dans l'idée que se fait l'ennemi d'une guerre moderne, idée faussée par la mystique d'Adoua, dans la possession de moyens secrets de destruction.

Mais une telle campagne n'est absolument pas comparable à celle du Maroc. Les problèmes en sont différents, qualitativement et quantitativement. Il ne suffit pas de multiplier les difficultés marocaines par le quotient des surfaces à conquérir ou des distances des métropoles aux champs d'action.

D'autres facteurs interviendront, qui ne seront ni abyssins, ni italiens. L'Éthiopie, pour un temps, et conformément à la croyance orgueilleuse de son peuple, est le centre du monde, et non pas seulement le centre d'une cible.

MARCEL GRIAULE

SALZBOURG

AOÛT 1935

Ce soir d'août, place de la Résidence, au vrai cœur de la ville, les chevaux aux pieds palmés, les tritons, les atlantes de la belle fontaine italienne que fit ériger l'archevêque Guidobald Thun, étaient nimbés d'une splendeur inaccoutumée. Un projecteur au feu blanc et froid donnait aux jets d'eau qui se vaporisent dans l'air l'aspect d'un voile d'argent souple. Aux innombrables fenêtres des palais et des maisons qui sur trois côtés bordent cette place où la masse aveugle et grise de la cathédrale, seule, ce dimanche était noyée dans l'ombre, brillaient les flammes joyeuses des bougies.

A la porte même de la Résidence, des soldats immobiles, une torche au poing, éclairaient l'arrivée des invités du gouverneur du pays de Salzbourg, le docteur Franz Rehrl qui recevait. Une musique militaire donnait discrètement à leur entrée un caractère solennel.

Dans la salle des carabiniers, une foule brillante attendait. Des officiers aux uniformes éclatants, des prélats majestueux et violets, des femmes en robe de soie, des hommes en habit — presque tout ce monde constellé de décorations, cravaté de rouge et de blanc, couleurs de l'Autriche, ceint des cordons les plus respectés, agrémenté de brochettes de croix minuscules — venaient fêter le quinzième anniversaire des festivals de Salzbourg.

Le président de l'État fédéral autrichien, M. Miklas, fit son entrée par l'escalier de marbre qui occupe l'un des petits

côtés de l'immense salle. Il était venu à Salzbourg rendre un hommage tout spécial au gouverneur qui, depuis 1920, n'a cessé d'aider de tout son pouvoir les organisateurs des représentations et des concerts que nous essaierons d'évoquer ici.

Dans un discours assez bref, le docteur Franz Rehrl, après avoir fait un historique rapide des festivals, indiqua quel but Salzbourg, où depuis des siècles « le nord et le sud se sont donné la main et ont créé une harmonie sans pareille », devait se donner dans le monde : *aider par l'art et la culture au rapprochement des peuples*. Noble mission d'une noble ville où, pour reprendre une des formules du docteur Rehrl, « tout ce qui est obscur mysticisme nordique s'éclaire de classicisme et de lumière latine... ».

Le programme du festival, ainsi que l'on va voir, permet de comparer les deux cultures et de se rendre compte de ce que leur fusion, quand il s'agit par exemple d'un Mozart tout imprégné d' « italianisme », au meilleur sens du mot, ou d'un Toscanini dirigeant du Beethoven, peut avoir de fécond et d'inimitable.

***

La réussite du festival, cette année particulièrement brillante, est sans aucun doute due à la présence simultanée à Salzbourg de MM. Arturo Toscanini, Bruno Walter pour la musique et Max Reinhardt pour l'art dramatique.

L'an dernier M. Arturo Toscanini n'avait donné à Salzbourg que trois concerts, tout à fait à la fin du mois d'août; cette année, en acceptant de diriger deux opéras, *Fidelio* de Beethoven et *Falstaff* de Verdi, plus trois concerts, ce qui le fit monter 11 fois au pupitre pendant un mois, il a manifesté d'une façon si évidente son universalité musicale et son éclatante supériorité, il a si clairement prouvé qu'il était le plus grand chef actuellement vivant, que ses collègues, pour excellents qu'ils soient, ont un peu souffert de ce rayonnement royal et que certains d'entre eux, trop sensibles, peut-être, et aussi, conscients, avec la plus vraie humilité, de ce qui, malgré leurs merveilleuses qualités, leur manque pour atteindre le niveau de Toscanini, se sont montrés parfois inférieurs à

eux-mêmes. C'est peut-être bien aussi la faute de certaines gens, — ceux, par exemple, qui à la dernière de *Fidelio* n'hésitèrent pas à payer leur place 500 schillings (1 500 fr. environ) — qui laissèrent un peu trop voir que seul Toscanini pouvait les intéresser à Salzbourg.

Il est un fait — c'est qu'on ne peut pas lui échapper et que les raisons de son pouvoir sont les plus belles et les plus solides.

On a écrit assez sottement que Toscanini transformait le *Fidelio* de Beethoven « au point d'en faire peut-être le chef-d'œuvre du maître ». Le secret de Toscanini, c'est qu'il ne transforme pas et qu'au contraire renversant parfois brutalement toutes les idées reçues, rompant avec des traditions qui ne sont souvent que de mauvaises habitudes, il n'interprète pas mais exécute l'œuvre telle que le compositeur l'a conçue. Il fait jouer ce qui est écrit, comme c'est écrit et parce que ses dons sont sans équivalents aujourd'hui, il donne aux chefs-d'œuvre une nouvelle jeunesse; son dynamisme et surtout son merveilleux sens du rythme et des mouvements, sa force de travail, sa précision, l'autorité qu'il a sur les orchestres, sa mémoire à peine concevable font le reste.

Un technicien pourrait illustrer par des exemples ces constatations. Il nous suffira, ici, de faire appel au témoignage de M. Bruno Walter et de répéter une petite histoire qu'il conta, l'an dernier, à Mirabelle, au cours d'un déjeuner, qui groupait autour de lui quelques Français, musiciens et autres, qu'il avait au cours d'un mémorable concert Mozart arrachés à eux-mêmes. Voici, à peu près, ce qu'il rapporta : quelques instants avant un concert ou une représentation que devait diriger Toscanini — si mes souvenirs sont exacts, il s'agissait des *Maîtres Chanteurs* — le Maëstro voit venir à lui un des musiciens de l'orchestre, le basson. Désespéré, celui-ci confie au chef qu'il ne peut tenir sa partie, qu'une clef brisée l'empêche de donner telle note. Que faire? Long silence de Toscanini, puis cette simple réponse : « Cela n'a aucune importance. Cette note ne se trouve pas une seule fois dans votre partie. » Il avait, prodigieuse prouesse, qui doit frapper le moins éclairé des amateurs, fait défiler dans sa mémoire toutes les pages de la partition pour rechercher, dans la partie de basson, la note défaillante et, ne la trouvant pas, rassurer son musicien.

La grande entreprise de Toscanini, cette année, fut de monter à Salzbourg, le *Falstaff* de Verdi. L'œuvre est rarement jouée en France. Grâce à l'Exposition Italienne du Petit Palais, nous avions eu, en juillet, à l'Opéra, sous les auspices d'un Comité franco-italien, une seule représentation de ce dernier opéra de Verdi que dirigea avec vie et élégance M. Tulio Serafin. Le premier contact avec l'œuvre était assez déconcertant.

Si l'on ignore le Verdi d'*Otello*, si l'on ne pense, par exemple, qu'à celui de la *Traviata*, du *Trouvère*, le mouvement dans lequel est menée cette comédie lyrique, la brièveté des airs, l'ironie qui à chaque instant apparaît, la variété et l'ingéniosité de l'orchestration ne laissent pas d'étonner.

Par un extraordinaire renouvellement de sa manière, renouvellement auquel l'existence de Richard Wagner n'est peut-être pas tout à fait étrangère, *Verdi* au seuil de sa quatre-vingtième année produisit cette œuvre singulière, d'une irrésistible jeunesse, qui nous fait pénétrer dans un miraculeux domaine.

Verdi avait toujours été hanté par l'idée de composer un opéra-bouffe. L'essai qu'il avait fait de ce genre, dès 1840, *Un giorno di regno* avait été un de ses plus cruels échecs. Comment ne pas s'émerveiller que ce noble vieillard, qui avait pendant toute sa vie vécu dans la familiarité des personnages de la tragédie, ait réussi avec une si parfaite continuité cette farce pleine d'*humour*? Le secret il faut peut-être le chercher dans cette petite phrase d'une lettre à un ami, à propos de ce *Falstaff* qu'avait écrit pour lui d'après *les Joyeuses commères de Windsor*, Arrigo Boito : « Je m'amuse à en faire la musique, sans projets d'aucune sorte et sans même savoir si je le terminerai. Je vous le répète : je m'amuse. » Pour la première fois de sa vie, cet homme que le malheur avait souvent cruellement frappé, enfin parvenu à cette sérénité que donne le grand âge, s'*amusait* et comme son cœur était pur et jeune, il n'avait aucune peine à trouver les accents de la vraie gaieté.

M. Arturo Toscanini a groupé pour « son » Falstaff, une interprétation exceptionnelle, digne de lui et de l'œuvre. Falstaff, c'est M. Mariano Stabile, excellent comédien, grand

chanteur qui évite, malgré les outrances du rôle, la vulgarité. Un enrouement empêcha madame Dusolina Giannini, qui y fut ensuite admirable, d'apparaître dès le début de la saison dans le rôle d'Alice; elle fut remplacée par madame Maria Caniglia qui donna au personnage toute son innocence et sa malice.

Mrs. Quickly qui amorce les pièges où doit se prendre Falstaff, celle qui évente les ruses de M. Ford, le mari, tout de même un peu jaloux, d'Alice, c'était madame Angelica Cravcenco. Elle a su conférer à sa *reverenza* toute sa drôlerie cérémonieuse, et au rôle dans son ensemble, un entrain et une gaieté irrésistibles. M. Piero Biasini (M. Ford), lorsqu'il vient à son tour essayer de duper Falstaff, chante son air dramatiquement humoristique avec une force singulière. Son timbre est admirable. Chaque détail de cette étonnante partition serait à commenter, chaque interprète à louer en particulier. Le dernier tableau où apparait vraiment le Shakespeare féerique du *Songe d'une nuit d'été*, s'achève par une fugue « Tutto nel mondo è burla » qui semble être le sourire du vieux Verdi auteur de tant de drames sanglants, avouant enfin la vanité des choses humaines.

Falstaff, pour Salzbourg, c'était du neuf; pour ceux qui ne veulent voir en Toscanini qu'un excellent chef *italien*, c'était le domaine où il ne peut qu'être excellent. Aucune réticence n'était donc possible.

Mais *Fidelio*, le grand opéra allemand qui, depuis que le regretté directeur de l'Opéra de Vienne, Franz Schalk, le monta, première œuvre lyrique représentée dans la salle du *Festspielhaus*, en 1927 a, chaque année, été joué jusqu'à sa mort sous sa direction, puis sous celle de M. Clemens Krauss, *Fidelio*, c'était pour Toscanini, la véritable épreuve, comme serait la *Flûte enchantée* si, ainsi qu'on l'a suggéré, il la dirigeait l'an prochain.

Ceux qui, comme nous, n'ont pas entendu *Fidelio* conduit par Franz Schalk peuvent difficilement imaginer qu'il ait pu exprimer mieux le pathétique et la noblesse de l'œuvre.

Il est singulier que cet opéra qui, tout au moins par le livret, a des racines purement françaises ne soit pas plus connu chez nous. Est-ce parce que dominé par ces trois thèmes

la *fidélité conjugale*, la *liberté*, la *victoire des bons sur les méchants* il ne convient plus au scepticisme français? — Si l'on exécute souvent au concert les ouvertures célèbres, surtout la *Léonore III*, l'opéra n'a depuis la guerre été intégralement représenté chez nous que par l'Opéra de Vienne, quand il vint sous la direction de Franz Schalk donner à Paris quelques représentations.

Fidelio c'est l'Opéra de la Révolution française. C'est elle qui a fourni les cachots remplis par les tyrans, les nobles sacrifices de l'épouse fidèle, la libération généreuse des prisonniers par le ministre éclairé. D'ailleurs, Beethoven n'est pas le seul à avoir écrit de la musique pour ce livret dû au Français J.-N. Bouilly. En 1798, un certain Gaveaux avait aussi commenté l'aventure de Léonore et de Florestan qui devait plus tard inspirer deux compositeurs italiens, Ferdinando Paer et Simon Mayr.

Injustement emprisonné, Florestan vit loin de la lumière du jour au fond d'un affreux souterrain. On le croit mort, et le gouverneur, Don Pizarro, apprenant que Don Fernando, le ministre, va venir inspecter la prison, décide de supprimer Florestan. Rocco, le gardien-chef, se refuse à ce crime. Pizarro tuera lui-même et Rocco, aidé d'un jeune homme qui depuis peu l'assiste, Fidelio, creusera dans le cachot même où végète le malheureux Florestan, la fosse où il sera enseveli. Lorsque Pizarro arrive pour exécuter son noir dessein et qu'il va tuer Florestan, Fidelio pistolet au poing, l'arrête et se démasque du même coup. Fidelio, c'est Léonore, la femme de Florestan. Elle a, déguisée en homme, gagné la confiance de Rocco, pour arriver à sauver son mari. Le ministre Fernando fait arrêter le ténébreux Pizarro et donne en exemple à la population assemblée, devant les prisonniers enfin rendus à leurs chères familles, ces époux que l'amour a réunis après ces cruelles épreuves.

Fidelio-Léonore ne peut trouver meilleure interprète que madame Lotte Lehmann assez souvent applaudie en France pour que l'on imagine avec quel style plein de noblesse et de simplicité dramatique elle incarne cette touchante héroïne.

Son grand air du deuxième tableau, dans la cour de la prison, lorsque Léonore vient de découvrir les perfides projets

de Pizarro, elle l'a chanté avec une passion et une intensité qui nous restituaient vraiment l'âme de Beethoven. Que dire de la façon dont M. Arturo Toscanini a dirigé le chœur des prisonniers et surtout la *Léonore III* qui dans cette version (celle de Mahler) est jouée en prélude du dernier tableau? Emporté par ces vagues libératrices et joyeuses le public ne se lassait pas d'acclamer Toscanini. Le grand vaisseau du *Festspielhaus* frémissait sous les trépignements. On peut difficilement imaginer et décrire pareil enthousiasme. Dans cet ouragan, Toscanini, sans le moindre sursaut d'orgueil, ne semble vraiment penser qu'à s'effacer derrière l'œuvre et ses interprètes. Son visage comme sans regard — ses yeux sombres, très enfoncés, myopes, semblent ne point voir — ne reflète que l'ennui d'être interrompu dans l'exécution d'une œuvre admirable. Impatient, il ne veut que le silence pour reprendre son orchestre sous sa baguette, et faire monter le chant d'allégresse du dernier tableau où passe le souffle de l'*ode de la joie*. Ce n'est que tout à fait à la fin du spectacle qu'il consent à répondre à cette gratitude si bruyamment exprimée, par un sourire furtif, en ne cessant, d'ailleurs, de vouloir s'enfuir.

Au concert on peut mieux juger encore ses prodigieux dons de maître des sons. Parce que les œuvres de Mendelsohn ne sont plus exécutées en Allemagne, il avait inscrit à l'un de ses programmes cette cinquième *Symphonie* connue sous le nom de Symphonie de la Réforme, composée en 1830 à l'occasion du troisième Centenaire de la confession d'Augsbourg. Au cours du premier mouvement on est étonné de reconnaître, avec la même orchestration, le thème qui est devenu le *leitmotiv* du « Graal » dans *Parsifal*. Avant qu'il fût repris par Wagner et qu'il devînt ainsi universel, Mendelsohn l'avait emprunté aux psaumes chantés dans les églises luthériennes de Saxe.

Un *concerto grosso* de Haendel, une ouverture d'un opéra peu connu de Rossini, *l'Échelle de soie*, l'ouverture des *Vêpres siciliennes* de Verdi, *Siegfried Idyll* de Richard Wagner, la quatrième symphonie de Brahms, une des trois dernières symphonies de Mozart, celle en sol mineur où passe nous a-t-on dit « l'ange de la mort », permirent de juger dans toute sa variété et son étendue, la maîtrise de ce chef unique.

Mais quand on l'a entendu diriger les *deux nocturnes* de Claude Debussy « Nuages » et Fêtes », on ne peut s'empêcher de souhaiter que l'an prochain, à Salzbourg, il monte en français *Pelléas et Mélisande*. La scène du *Festspielhaus*, assez rudimentaire, rendrait, paraît-il, le projet impossible. L'ingéniosité d'un metteur en scène ne pourrait-elle tout concilier et permettre ainsi à un des chefs-d'œuvre de la musique française d'apparaître devant le public de Salzbourg, si prompt à l'enthousiasme, si réceptif, dans toute sa gloire? Mieux encore, que n'essaie-t-on d'organiser cela à Paris en laissant bien entendu à Toscanini le choix de ses interprètes et en lui donnant toutes les répétitions qu'il jugerait nécessaires?

Pourquoi un tel rêve ne serait-il pas réalisable?

***

Il arrive que les rêves se réalisent.

Depuis des années, M. Bruno Walter pensait à un *Don Giovanni* idéal qui chanté dans la langue originale, l'italien, eût groupé un Don Juan qui unît à l'élégance et à une désinvolture de grand acteur une belle voix, une donna Anna douloureuse et ardente, une donna Elvire tendre et confiante, une Zerline charmante et sensible, un Leporello couard et volubile, un commandeur terrifiant, bref il pensait à donner une vraie vie à tous ces personnages que Mozart a si nettement caractérisés; dès qu'ils chantent, nous les connaissons, nous pénétrons jusqu'à leur cœur... Ces interprètes de rêve, il a eu la joie de les rencontrer. Ce sont M. Ezio Pinza, madame Dusolina Giannini, madame Maria Müller — remplacée parfois par madame Luise Helletsgruber, madame Lotte Schoene, M. Virgilio Lazzari, M. Emanuel List; et l'an dernier le *Don Giovanni* de M. Bruno Walter, repris avec le même succès cette année, apporta au festival cette atmosphère de bonheur que lui donna, il y a quelques semaines, *Falstaff*.

Don Giovanni triomphait des préjugés qui le faisaient dire ennuyeux et la fin dramatique de ce roué agissait sur le public comme si l'histoire ne lui avait jamais été contée. Peut-être l'atmosphère, la mise en scène sont-elles un peu trop romantiques. On eût désiré moins de fumée et de flammes quand, Don

Juan refusant malgré l'étreinte de pierre de la statue de se repentir, les abîmes infernaux s'ouvrent sous ses pas; dès qu'apparaissent, ensuite, les victimes du séducteur et que réunies sur le devant de la scène, elles chantent l'admirable fugue finale, alors que se dissipent les dernières vapeurs, la sérénité, le calme et même le sourire revenus donnent au *dramma giocoso* sa vraie conclusion.

Une des raisons du grand succès de M. Bruno Walter avec ce *Don Giovanni* de Salzbourg, c'est qu'il a pu redonner à l'œuvre ses mouvements originaux et cela en faisant chanter en italien et non dans ces traductions allemandes ou françaises qui, quelle que soit l'habileté des adaptateurs, alourdissent les récitatifs, ralentissent l'action et suffisent à transformer un chef-d'œuvre vivant en un monument ennuyeux et glacé.

Le premier jour du festival, M. Bruno Walter a dirigé une unique représentation de *Tristan et Ysolde* qui fut, paraît-il, fort remarquable. On l'a entendu ici, au concert qu'il donna l'hiver dernier avec les *Wiener Philharmoniker* conduire le prélude et la mort d'Ysolde et l'on peut imaginer ce qu'il met de douleur et de passion dans cet immortel poème de l'amour et de la mort. Sur son beau visage, si émouvant quand il joue lui-même le concerto pour piano en ré mineur de Mozart, on voit passer tout ce qu'il veut faire exprimer par son orchestre. Ce don de soi, cette ardeur font de lui comme un inspiré qui parfois touche au sublime.

Avec l'*Enlèvement au sérail* qu'il avait monté pour Florence et qu'il a pu faire représenter à Salzbourg avec la charmante mise en scène et les excellents interprètes du *Mai florentin* nous sommes restés dans des régions plus simplement humaines et aussi plus souriantes. Le désespoir de Constance (madame Margherita Perras) s'il nous touche, s'il nous montre un amour simple et fidèle, nous savons que Belmonte (M. Charles Kullmann) le guérira et qu'avec la complicité de son fidèle Pedrillo, trompant la vigilance d'Osmin, le gardien du sérail, il pourra reprendre à Selim Bassa, la fiancée ravie. Elle pleurera encore mais comme elle le dit elle-même, ce seront des larmes de joie.

L'Enlèvement au sérail, composé par Mozart au moment où allait épouser sa Constance, est-il le reflet de ses sentiments

d'alors? Cette allégresse inimitable et si jeune, ces plaisanteries enfantines lui ont-elles été dictées par sa propre joie? Il n'est pas utile de répondre à ces questions. Cela ne peut rien ajouter à l'inoubliable impression laissée par les représentations de cet été.

Comme chaque année, M. Bruno Walter a accompagné un récital de mélodies françaises et de lieder donné par madame Lotte Lehmann. Il a dirigé deux concerts dont l'un comportait comme une grande attraction le concerto pour deux pianos, de Mozart, joué avec une grande précision et un grand brio par monsieur et madame Casadesus qui obtinrent le succès le plus agréable pour l'honneur de la France. Son second concert consacré à la musique viennoise allait de Schubert à Johann Strauss et les valses les plus entraînantes amenaient avec elle comme la nostalgie d'une époque plus heureuse que la nôtre, celle que rappelle l'exposition François-Joseph actuellement organisée à Schœnbrunn.

***

M. Max Reinhardt, lui, est avec Hugo de Hofmannsthal, Franz Schalk et M. Richard Strauss un des fondateurs des festivals, et c'est par *Jedermann* qu'il mit en scène sur la place de la cathédrale que, comme le rappelait le gouverneur, l'on commença, il y a quinze ans. Ne peut-on pas, à la suite de l'orateur, voir dans ces planches qui servirent à édifier les tréteaux où l'on joue encore aujourd'hui *Jedermann*, planches provenant des démolitions des baraquements de guerre, un symbole, à la fois de la misère d'alors et de cette volonté marquée avec tant de courage, dès 1920, de vaincre le désespoir et la détresse par les illusions du théâtre et les sortilèges de la musique? Pour la mise en scène de *Jedermann*, « mystère » de la mort de l'homme riche adapté par Hugo de Hofmannsthal, M. Max Reinhardt a uni aux traditions du moyen âge la technique la plus moderne. Avec une audace dont on ne peut que le louer, il s'est servi du décor que lui donnait l'imposante façade du Dôme; il n'a pas craint de mêler à l'action les pigeons de la place, le soleil couchant et même la forteresse qui domine la ville de sa masse élégante. C'est de là, en effet, que viennent

les voix surnaturelles qui avertissent l'homme attablé avec ses joyeux compagnons et sa belle amie de sa mort prochaine.

La Mort elle-même, apparaît. Il est d'abord seul à la voir et, bien que sa gorge soit serrée par une main inexorable, il veut croire à quelque cauchemar. Ce n'est que lorsque tous ses amis l'ont abandonné qu'il se rend compte que l'heure va sonner. Il sera sauvé de l'Enfer par ses Bonnes Actions que personnifie une pauvre créature infirme et rampante et par sa Foi. Le rôle de la Foi est joué par la grande artiste, madame Hélène Thimig, dans un style simple et comme illuminé qui ferait penser à celui d'un prélude de Bach. Le rôle de *Jedermann* qui a été créé par le grand Moïssi a été repris cette année par M. Attila Hörbiger qui y est excellent. Le grand et durable succès de *Jedermann* a amené M. Max Reinhardt, à monter, avec une méthode semblable, une œuvre beaucoup plus importante et beaucoup plus complexe, le premier *Faust* de Gœthe.

L'archevêque Johann Ernst Thun, ayant, vers la fin du XVIIe siècle transformé en manège d'été, en faisant creuser dans le roc trois galeries superposées, la carrière d'où avaient été extraites les pierres dont est construite la cathédrale, M. Max Reinhardt imagina de bâtir dans cette immense salle sans plafond une espèce de ville en miniature où seraient groupés sur un même plan tous les décors dont il avait besoin pour *Faust*.

De cette idée devait logiquement naître toute la mise en scène dont, depuis trois ans, on admire l'ingéniosité et la remarquable mise au point.

On sait que *Faust* est composé de nombreuses scènes dont certaines ne comportent que quelques répliques et que l'action change sans cesse de lieu. Lorsqu'on assiste à une représentation de *Faust*, dans des décors ordinaires, il est bien difficile, même sur une scène tournante, avec toutes les interruptions exigées par cette diversité, de subir l'envoûtement du texte magnifique de Gœthe. Dans le décor *simultané* de M. Max Reinhardt, il suffit pour que le lieu de l'action change que l'on éclaire une autre partie de cette ville. Devant ce décor fixe, seul l'œil du spectateur doit bouger. Pour certaines scènes comme la promenade de Pâques, ou la nuit de Wal-

purgis, le décor entier est éclairé. Comme il s'étend sur une largeur de quarante à cinquante mètres et une hauteur de quinze mètres environ, plus d'une centaine de personnes s'y meuvent facilement et donnent à ce *Faust* rendu, peut-être au détriment du texte, un peu trop visuel une ampleur inusitée. Les interprètes se sont adaptés, aisément, semble-t-il à ce grand cadre.

Mademoiselle Paula Wessely que l'on connaît en France grâce au film *Mascarade* (on la verra bientôt dans unnouveau film *l'Épisode*) et qui est une admirable *Gretchen*. Dès ses premiers mots on est pris par le charme de sa voix innocente. De la candeur elle sait passer à l'amour puis au désespoir, au remords, à la démence avec une simplicité et une vérité qui font d'elle une des très grandes actrices de ce temps. M. Ewald Balser, surtout remarquable dans les si périlleux monologues du début, supporte sans défaillance le rôle si lourd de *Faust*; quant à *Méphistophélès* c'est M. Raoul Aslan, un des acteurs du *Burgtheater* de Vienne les plus justement célèbres. Signalons encore l'excellente Lotte Medelsky dans *Marthe* et madame Hélène Thimig qui en *Esprit du mal* donne à la scène de l'église un accent inoubliable.

M. Max Reinhardt a beaucoup de projets pour l'an prochain. Il compte reprendre dans la cour du Dôme *le Grand Théâtre du monde* que Hugo de Hofmannsthal avait adapté de Calderon. Des représentations en avaient été données en 1922 à l'intérieur de l'église Collégiale avec l'aide efficace de Mgr Rieder, l'archevêque de Salzbourg. M. Max Reinhardt a pensé aussi à monter un spectacle français et il a tout naturellement choisi, au cas où ce projet aurait une suite, *l'Annonce faite à Marie* de M. Paul Claudel.

On parle déjà d'une participation française au prochain festival; elle serait logique et souhaitable, à condition qu'elle fût éclatante. Par elle s'accentuerait ce caractère de conservatoire de la culture européenne que prennent de plus en plus les festivals. Mais la chose ne doit pas être faite à la légère.

***

Cette année, c'est à M. Félix von Weingartner que fut confiée la mission de diriger le concert français. S'il donna une excel-

lente exécution de la *Symphonie fantastique* de Berlioz, — Berlioz dont il a fait la grande édition chez Breitkopf ce dont on ne lui aura jamais assez de gratitude — et de l'*Apprenti sorcier* de Paul Dukas, comme son *Après-midi d'un faune* nous a paru pompeuse en même temps que froide! Inutile d'accabler la cantatrice australienne madame Vera de Villiers qu'on avait, par une erreur regrettable, inscrite au programme avec des mélodies de Berlioz et de Duparc.

S'il n'eut pas comme MM. Toscanini et Bruno Walter une place prééminente dans l'ensemble du festival, M. von Weingartner ne put que satisfaire les amateurs de travail consciencieux et précis. Il se plaît à dire, d'après ce qu'on raconte, qu'il dirige la *neuvième* de Beethoven sans mouiller son faux col. Voilà une originalité. Y a-t-il de quoi s'en vanter? Oui, si le travail des répétitions a été poussé assez loin pour qu'à l'exécution définitive, la présence seule du chef, des gestes à peine visibles suffisent et que l'orchestre, retrouvant les impulsions des séances de travail, n'échappe pas à la volonté de celui qui le dirige. Avec les *Wiener Philharmoniker* aucun flottement n'est à craindre. Un de nos critiques n'affirmait-il pas, ces jours-ci, parlant d'ailleurs d'un concert autre que ceux de M. von Weingartner qu'il leur arrivait de diriger le chef?

Cependant cette impassibilité donne parfois, au style si correct de Weingartner l'apparence de la froideur et de la sécheresse.

Il a aussi dirigé à Salzbourg, cette année, deux opéras de Mozart : *Cosi fan tutte* et *les Noces de Figaro*. Ce n'étaient pas des représentations exceptionnelles comme certaines de celles que nous avons évoquées plus haut, en ce sens que la distribution était, à peu de choses près, celle des représentations courantes de l'Opéra de Vienne. On ne peut s'empêcher de penser que ces excellents chanteurs étaient un peu trop abandonnés à eux-mêmes et que le chef, ses lunettes sur le nez, penché sur sa partition comme un comptable sur son grand livre, — à ces moments-là, il ressemble extraordinairement à M. André Gide — ne les tenait pas, qu'il laissait par exemple mademoiselle Adèle Kern (*la Suzanne des « Noces »*) prendre dans un mouvement bien trop lent l'air des Marronniers.

Dans ces deux opéras, le grand succès est allé à madame Jarmila Novotna qui chantait dans *Cosi fan tutte*, le rôle de Fiordiligi et dans les *Noces* celui de la *Comtesse*.

Cette jeune femme, que l'on a d'ailleurs pu entendre à Paris, au début des représentations de *la Chauve-Souris*, montée au Théâtre Pigalle par M. Max Reinhardt, vient de l'opérette à des œuvres plus complexes avec une charmante aisance.

A vrai dire, *Cosi fan tutte* pourrait passer pour une opérette viennoise si l'on s'en tenait au dessin de l'intrigue. Un philosophe, Don Alphonso a juré de prouver à deux de ses amis, Fernando et Guglielmo, officiers tous les deux, que leurs belles qui sont sœurs, Fiordiligi et Dorabella *font comme elles font toutes*, qu'elles sont infidèles. Un faux départ permet aux deux jeunes filles de montrer un vrai désespoir qui plaît beaucoup aux deux officiers. Déguisés en Albanais, ils ne tardent pas à revenir et non reconnus, parviennent, par des ruses enfantines, à se faire agréer comme époux par les inconstantes jeunes filles.

Mais il y a double quiproquo; pour corser l'aventure et lui donner tout son sens, Lorenzo da Ponte, le librettiste, a fait tomber Dorabella dans les bras de Fernando qui était le fiancé de Fiordiligi et Fiordiligi dans ceux de Guglielmo qui courtisait Dorabella. Le philosophe a gagné son pari; les deux jeunes gens se démasquent et après l'inévitable confusion, tout le monde se réconcilie.

Le problème pour Mozart était de donner à cette farce assez grossière une musique qui fît bien comprendre qu'il ne s'agissait que d'une parodie de l'amour, que ces frivoles demoiselles, malgré leurs pleurs et leurs désespoirs pré-romantiques, étaient des personnes fort éprises de la réalité et du plaisir, que les confiants militaires qui leur avaient donné sans réserve leur cœur ne pouvaient être que leurs dupes, que le philosophe roué, que Despina, la soubrette pratique et rusée — caricature de la tendre Suzanne, — avaient raison dans leur scepticisme. La pureté de son cœur l'a parfois trahi et si les propos de Despina et de Don Alphonso, si les feintes de Fernando et de Guglielmo ont bien toujours le caractère ironique exigé par l'action, certaines plaintes, certains aveux des

jeunes filles n'ont pas cette irréalité voulue et nous émeuvent comme s'ils étaient vrais.

Œuvre singulière d'une richesse toute baroque, feu d'artifice où apparaissent des flammes qui brûlent, *Cosi fan tutte* ne peut s'effacer de la mémoire.

Les Noces de Figaro posent moins de problèmes et là encore s'il y a feinte, nous savons tout de suite à quoi nous en tenir. Les années précédentes, l'œuvre était dirigée par M. Clemens Krauss qui, depuis, a quitté l'Opéra de Vienne pour chercher fortune à Berlin où il remplaça pendant sa passagère disgrâce M. Furtwaengler. En abandonnant l'Autriche, il emmena un certain nombre d'artistes, dont certains excellents. Ces départs ont amené, en particulier dans *les Noces de Figaro*, d'importants changements de distribution; il n'y a en général pas à les déplorer et M. Hofmann est un très bon Figaro comme il est d'ailleurs un très bon Osmin dans *l'Enlèvement au sérail.*

***

Le Chevalier à la rose de M. Richard Strauss qui est chaque année représenté à Salzbourg ne peut pas ne pas évoquer du moins par l'intrigue les *Noces.* Nulle part on ne peut trouver, mieux que dans cette ville où le baroque et la valse viennoise s'allient de si pittoresque façon, ambiance plus favorable pour la mésaventure du baron Ochs. Comme toujours, l'opéra entier était dominé par l'admirable Lotte Lehmann qui dans le rôle de la Maréchale a remporté, s'il est possible, un succès encore plus grand que d'ordinaire.

Quel pathétique elle sait donner à la découverte subite que fait son personnage de la vieillesse! Son amour pour le charmant Octavian, cette nouvelle incarnation de Chérubin, est sans doute son dernier amour. Alors, tout ce qu'il y a d'un peu clinquant dans la musique de Richard Strauss disparaît et cette fin du premier acte du *Chevalier à la rose* est, chaque année, un des plus beaux instants du festival. L'œuvre était dirigée d'une manière fort correcte par M. Josef Krips.

Pour que ce panorama du festival fût complet, il nous faudrait signaler encore bien d'autres manifestations... M. Erich

Kleiber à son premier concert dirigea la *septième symphonie*, de Beethoven avec force et grandeur. Au même concert, M. Marcel Maas qui est le frère de l'excellent celliste du quatuor *Pro Arte* avait joué avec précision et simplicité un *concerto* de Bach. N'oublions pas les frères Scholz qui ont donné une belle et claire transcription pour deux pianos de *l'Art de la Fugue* de Bach. Cinq concerts de musique religieuse, sous la direction de M. Joseph Messner ont rempli la vaste nef du Dôme, d'ailleurs assez peu favorable à la musique. Ce n'est pas là ce qu'il y a de meilleur à Salzbourg... Il y a encore les *Sérénades*, mais nous en parlerons pour finir.

L'ensemble que nous avons essayé d'évoquer, non pas en critique musical mais simplement en *amateur*, est-il ville au monde qui puisse en offrir l'équivalent? Où trouve-t-on réunis ce répertoire, ces artistes, ces chefs, cet orchestre?

Si l'on ajoute à cet extraordinaire rassemblement, que le vieux Salzbourg, comme chacun sait, symbolisant cette union du Nord et du Midi dont parlait le Gouverneur, surprend et enchante à chaque pas, que ses palais, ses places, ses fontaines dominés par la forteresse du *Hohensalzburg* prennent leur place dans un admirable paysage de montagnes, comment ne pas avoir une immense gratitude pour un tel lieu?

C'est pourquoi, nous ne pouvons, sans tristesse, trouver dans le *Mozart* d'un des plus importants de nos critiques musicaux, M. Adolphe Boschot, membre de l'Institut, cette phrase injuste : « Nos Mozartiens d'avant-hier font de Mozart une enseigne ou une réclame pour des tournées de tourisme à Salzbourg ».

En vérité, l'effort de Salzbourg — le programme que nous avons essayé de commenter est à cet égard plus éloquent que nous — est des plus nobles et toujours tendu vers un idéal qui ne peut être que celui de M. Boschot.

On a pu voir que si Mozart occupe sur les programmes une grande place, il y est dans la meilleure compagnie et que Berlioz même n'est pas oublié.

Nous plaindrons-nous que, malgré le peu de goût que Mozart a eu pour sa ville natale, qui cependant l'avait marqué pour la vie, Salzbourg en édifiant, en 1913, l'international *Mozarteum* ait entrepris d'y centraliser toutes les

activités, toute la documentation mozartiennes? Négligerons-nous le charme constant du Mozart de Salzbourg que les *sérénades* données en plein air, le soir, dans la cour de la Résidence des Princes-évêques, aux bougies, nous ont révélé? Ces danses, ces divertissements, pièces de circonstances dira-t-on, musiques commandées, ne laissent-ils rien prévoir du génie de l'auteur de la *Flûte enchantée*?

Sa musique religieuse, que M. Paumgartner, le directeur du *Mozarteum* s'est, cette année encore, efforcé de faire goûter, aux lieux mêmes où elle est pleinement intelligible, sous les festons et les anges dorés de l'église Saint-Pierre, commence, grâce à l'activité si généreuse de la *Société d'Études mozartiennes* que préside madame Octave Homberg et que dirige l'excellent musicien Félix Raugel, à être connue à Paris. Elle montre le chemin de Salzbourg, d'où Mozart, au service du terrible Colloredo l'évêque à moitié païen pour qui il composait des marches et des musiques de table, partit à la conquête du monde.

Salzbourg aujourd'hui veut aussi conquérir le monde. Puisse son chant, comme celui d'Orphée, endormir toutes les férocités des monstres terrestres et infernaux.

GEORGES POUPET

L'HISTOIRE

Figures contemporaines.
Fouché. — Hindenburg. — Louis Barthou.

M. Stefan Zweig a le vent en poupe. Il en profite. Vogue la galère! Aujourd'hui c'est Fouché dont le pavillon est au grand mât. Du *Joseph Fouché* à peine paru chez Grasset, la seconde partie paraît déjà dans la collection Flammarion : *Un ministre de la police sous Napoléon : Fouché.* Il aura le même sort que ses aînés pour les mêmes raisons : éclat du style, relief des portraits, ingéniosité des aperçus. Il n'ajoute peut-être rien à l'excellente thèse de doctorat de M. Madelin (1900). Il en renouvelle l'intérêt, surtout dans les pays de langue allemande où il jouera le rôle d'une libre et piquante traduction. Naturellement, la solidité du fond souffre parfois d'une préparation quelque peu improvisée. Il est facile de relever des erreurs de détail dont on tiendrait rigueur à un candidat au baccalauréat. Par exemple, M. Zweig trouve avec raison que la guerre d'Espagne est « la plus inutile et la plus insensée » que pût engager Napoléon avec une Prusse irréconciliable dans le dos, une Autriche hostile sur le flanc, une alliée russe fort douteuse en réserve, ou plutôt sur la réserve. Mais attribuer cette faute capitale à Joseph qui, n'ayant pas de couronne, aurait été assez « nigaud » pour en convoiter une à tout prix et assez habile, malgré sa nigauderie, pour entraîner son frère dans une aussi sotte aventure, c'est vraiment trop simple. Joseph était déjà roi de Naples depuis deux ans, il recevra le royaume d'Espagne comme

un avancement hiérarchique sans avoir eu à le solliciter, encore moins à le réclamer.

Le point culminant de la carrière de Fouché, c'est son rôle pendant les Cent-Jours. C'est aussi le point culminant de l'ouvrage de M. Zweig. Entre Fouché et Napoléon, il n'y a jamais eu confiance ni sympathie. Fouché est le ministre de la police idéal, en ce sens que rien ne lui échappe et qu'il juge froidement les événements et les hommes, mais il ne s'engage jamais à fond, se ménage toujours une porte de sortie. Son dévouement est conditionnel et conditionné par le succès. Quand il se rallie au revenant de l'île d'Elbe, il ne s'aveugle pas sur ses chances. Il ne marche qu'avec des garanties constitutionnelles, il s'arrange pour que la Chambre à élire ne soit pas une Chambre muette et approbatrice de tout. Il joue le rôle d'observateur plus que de serviteur, il a des intelligences avec Metternich, inspirateur de la coalition contre Napoléon, il en a aussi avec l'entourage de Louis XVIII, réfugié à Gand où il attend les événements. L'empereur n'est pas sans en avoir l'intuition et à moitié la preuve. « Je devrais vous faire pendre », dit-il un jour à son ministre. « Je ne suis pas de l'avis de Votre Majesté », répond froidement Fouché.

Au fond, l'Empereur ne pouvait plus faire pendre Fouché. « Dans quatre semaines, nous serons débarrassés de ce furieux », confie Fouché à un de ses amis. C'était bien calculé. Et aussitôt après Waterloo, il prend les devants. La Chambre est prête à le suivre; le conseil des ministres a déjà tourné casaque. L'Empereur n'ose même pas rentrer aux Tuileries, il rentre à l'Élysée, de nuit. Il n'est plus qu'une ombre. Reste à souffler dessus. C'est La Fayette qui s'en charge. Il parle de la patrie en danger que le Corps Législatif a seul « le pouvoir de sauver ». La Chambre se déclare en permanence. C'était par prétérition proclamer la carence du pouvoir exécutif. L'Empereur, frappé d'un coup de poignard dans le dos par Fouché et d'un coup de poing en plein visage par La Fayette, ne relève pas le gant. Il bavarde, il parlemente, il hésite, il est femme comme l'Athalie de Racine. Il envoie Lucien plaider sa cause. Mais nous ne sommes plus au Dix-huit Brumaire, encore moins au dix-neuf. Fouché, dans la coulisse, pendant la nuit, poursuit son œuvre. Le lendemain,

La Fayette a le mot décisif : « Si l'abdication tarde encore à venir, je proposerai la déchéance. » L'abdication est remise le 22 juin à Fouché qui la prend sans dire un mot en faisant à l'Empereur sa dernière révérence.

C'est le moment à saisir. L'homme du jour sera-t-il La Fayette? Sera-ce Carnot? Il a été élu le premier à la Chambre sur la liste des cinq membres de la « commission de gouvernement », dont trois désignés par les députés et deux par les pairs. Fouché manœuvre en maître. La Fayette a été un porte-voix sonore et naïf, son rôle est fini, il n'est pas même du Conseil des Cinq. On l'envoie négocier vainement avec les alliés. Et Carnot? C'est un bon citoyen, convaincu, dévoué au pays, au-dessus de tout soupçon de duplicité ou de vénalité. Au point de vue des intrigues de couloirs, c'est un enfant. Élu en tête, il croyait et tout le monde croyait avec lui qu'il devait être le Président du Gouvernement provisoire. Il convoque ses collègues au ministère de l'Intérieur, Fouché les convoque aux Tuileries « pour se constituer ». Il demande comme pour la forme qu'on élise le Président et déclare qu'il vote pour Carnot. Celui-ci, qui n'y entend pas malice, lui rend sa politesse. Restaient les trois comparses. Deux étaient secrètement de mèche avec Fouché, Carnot est « roulé » en moins de temps qu'il ne lui en faudra pour s'en apercevoir.

Il n'y a plus qu'à s'entendre avec Louis XVIII. L'idée de rappeler le roi légitime était assurément la meilleure, la seule capable d'épargner au pays le démembrement, sinon l'invasion. Mais la solution Napoléon II avait des partisans. Fouché sait ce que vaut son concours si l'on veut faire vite et sans coup férir. Il entend se faire payer, il entend garder sa place au gouvernement. « Jamais » répond Louis XVIII. Le premier mot en politique est rarement le dernier. Un entretien secret a lieu à Arnouville, — non pas à Neuilly comme le dit M. Zweig qui fait une confusion avec la prestation de serment, nullement secrète, qui eut lieu à Saint-Denis. Il y a bien eu aussi un entretien de Neuilly, mais entre Fouché et Wellington. A Arnouville, Talleyrand sert de répondant, le vice appuie le crime, suivant le mot à effet de Chateaubriand. Le roi retrouve son trône, Fouché et Talleyrand leurs portefeuilles. Après quoi, les alliés entrent dans Paris et occupent les Tui-

leries. Fouché ajoute un acte à la comédie, il démissionne avec ses collègues en signe de protestation. Il n'y a plus de gouvernement. Louis XVIII est accueilli aux Tuileries par l'ex-régicide. Le duc d'Otrante dresse la liste de proscription de ceux qui ont fait défection durant les Cent-Jours. Il n'y manque qu'un nom, le sien. Le roi lui fait l'honneur de signer son contrat, suivant le vieil usage, quand il se remarie avec une Castellane. Notons à ce propos que Fouché, élève et professeur chez les oratoriens, n'avait jamais reçu les ordres. Il était, comme on disait alors, « confrère de l'oratoire », les prêtres seuls avaient droit au titre de « pères ».

C'est le bouquet, mais le bouquet marque la fin du feu d'artifice. La Chambre Introuvable exige le renvoi des renégats. Fouché est de la première charrette. Talleyrand le suivra de près. Fouché est exilé comme ambassadeur à la cour de Dresde. Il accepte cette pilule peu dorée, on la lui retire bientôt, il est exclu de toute amnistie comme régicide et mourra d'ennui et de consomption à Trieste cinq ans plus tard presque oublié, réconcilié avec l'Église et détaché des hommes, car il fait brûler ses papiers, ses dossiers, ses mémoires qui faisaient peur à tant de monde; le grand départ est bien pour lui le grand silence.

M. Zweig porte sur Fouché un jugement aussi compliqué que le personnage lui-même. Il voit en lui un « maniaque » du jeu politique plutôt qu'un professionnel de la trahison. Il n'est pas un traître *a priori*, ce qui serait du reste une preuve encore plus d'inintelligence que d'immoralité. Mais il aime le risque. On dirait parfois qu'il se plaît à braver le destin. M. Zweig se le figure comme un acrobate qui monte sur la corde raide pour le plaisir. La preuve, dit-il, c'est qu'il continue son œuvre de police même quand il n'en est plus chargé. Ne serait-ce pas tout bonnement pour être toujours prêt à la reprendre le jour où on aura besoin de lui, jour qu'il estime inévitable vu la nullité de ses successeurs? Il ne sert jamais Napoléon sans arrière-pensée, mais Napoléon non plus ne se sert pas de lui sans arrière-pensée. M. Zweig aime à dramatiser. Fouché, au fond, est comme tous les anciens révolutionnaires plus ou moins nantis et repentis. Ils ont l'impression d'avoir sans cesse à choisir entre le pouvoir et l'échafaud. Ils ont assez

de risques à courir sans en ajouter bénévolement. Il faut être un Flambeau pour s'offrir ce luxe. Ce n'est pas le genre de Fouché. Il n'a pas plus la passion du risque inutile que celle du sacrifice. Il s'est peint en un mot : « Ce n'est pas moi qui ai trahi Napoléon, c'est Waterloo. »

***

M. Emil Ludwig consacre au maréchal *Hindenburg* (Plon) un volume qui n'a rien des dithyrambes rituels. Il montre la genèse de la légende qui a déifié cet officier moyen et à laquelle il a fini par se prêter, peut-être par croire. Ce hobereau type, après une carrière quelconque et qui paraissait close, entre dans l'histoire à soixante-sept ans et devient l'idole d'un peuple idolâtre de nature qui n'a plus foi aux idoles consacrées. Il assiste à son apothéose, un peu surpris d'abord : « Ton vieux mari va devenir un homme célèbre », écrit-il à sa femme après Tannenberg, — puis peu à peu conquis par l'ambiance. On lui fait gloire d'avoir découvert l'importance des lacs de Mazurie. Il avoue qu'il ne les avait jamais vus. Mais à la longue, il fait son Blücher, il lui emprunte ses mots, il soigne son effigie, le peintre Vogel devient son portraitiste attitré, il l'accable de lettres sur la nuance de ses culottes et la forme de ses éperons le jour de Tannenberg.

Il a le culte de l'autorité, le culte de la sienne puisque tout le monde la reconnaît. La défaite même ne l'atteint pas, car la légende résiste à l'histoire. Un second rétablissement le met à la tête de son pays comme le premier l'avait mis à la tête de l'armée. A la dictature militaire il joint la dictature politique sans changer ni son état d'esprit ni sa conception du devoir dont la vieille mystique des chevaliers teutoniques reste la base inébranlable et imperfectible. Il est moins un homme qu'un symbole, il est carré sur son piédestal comme sa statue cloutée, il n'a pas de nerfs ni de dessous. C'est en ce sens que Ludwig, plus psychologue qu'historien, dit de lui sans indulgence : « Le jour où toute la documentation sur Hindenburg sera accessible à la critique, il est probable que personne ne s'intéressera plus à cet homme. »

Le hobereau est l'homme du roi, son officier-né. Son dé-

vouement n'est pas gratuit. Besogneuse, âpre au gain, la noblesse prussienne fait grand bruit de son dévouement au souverain, mais exige beaucoup de l'État. Elle a le privilège presque exclusif des grades et, comme tous les privilégiés, se rend de moins en moins digne de son privilège. Elle est pour l'avancement à l'ancienneté, sauf s'il s'agit de passer avant un officier bourgeois quand il s'en est glissé un dans l'Annuaire. Elle ne défend pas que ses galons. Quand le grand Frédéric alloue des réparations aux régions dévastées après la guerre de Sept ans, elle prend la part du lion et pourtant Frédéric n'est pas facile à duper ni à intimider. Il n'y a pas à s'étonner qu'elle en ait fait autant et même davantage en 1930 pour un « Fonds de secours » moins protégé contre son parasitisme.

On exagère d'ailleurs, la valeur professionnelle de ces officiers nobles. Les écoles de cadets sont des centres de dressage plus que d'éducation. La vie matérielle y est rude, la vie intellectuelle pauvre. Tout y est calculé pour mater les caractères et les esprits, l'obéissance passive y est la grande vertu. Pendant sept ans, à raison de quinze heures par jour, les cadets sont constamment sous pression, sans un instant de répit ni de réflexion. Hindenburg se moque de son jeune frère qui aime lire. Le moindre manquement au règlement, tatillon jusqu'à la puérilité, est puni brutalement. Une tache d'encre dans un cahier, un faux pli dans un effet d'équipement entraînent des sanctions corporelles. Un bouton mal astiqué dans lequel l'inspecteur ne peut se mirer est une catastrophe, et il y en a dix-huit à astiquer trois fois par jour en trois minutes. Gare s'il y a une trace de poudre sur le drap! Les vacances, dans ces conditions, ne sont pas un luxe.

Même en admettant que Ludwig ait chargé le tableau, il n'en reste pas moins que cette préparation militaire est d'esprit court. Elle explique bien des insuffisances dans le haut commandement. Ludendorff n'était que général de brigade quand il est donné comme chef d'État-Major à Hindenburg. C'est lui qui est la tête, Hindenburg est la machine à signer. Hoffmann de même n'était que lieutenant-colonel quand il remplit les mêmes fonctions sur le front est avant l'arrivée d'Hindenburg. Ludendorff est roturier par son père. En

temps de paix il ne serait pas allé loin. Même en temps de guerre ses talents stratégiques n'auraient peut-être pas été mis à contribution s'il n'avait, à la tête d'une brigade, enlevé un des forts de Liége. Dans ce mariage de raison que constitue le ménage Hindenburg-Ludendorff, Hindenburg apporte son caractère, sa placidité, sa santé. Il dort, mange, digère, prend de l'exercice, va à la chasse, quels que soient les événements. Son aspect est rassurant. Il est presque aussi bel homme que son « grand ancêtre » de 1 m. 86, grenadier de Frédéric II. Tandis que Ludendorff est efflanqué, énervé, a les joues flasques, le visage de cire, l'œil méfiant, le ton rébarbatif. Il ne connaît pas la détente.

Hindenburg fait son service, le fait d'une manière irréprochable, comme il remplit en temps de paix son devoir d'époux, de père, de propriétaire. Il n'est pas très grand seigneur, sa mère est roturière, fille d'un médecin militaire. On ne choisit pas ses parents. Mais que penser d'un Ludendorff qui a épousé une bourgeoise, charmante, il est vrai, après lui avoir offert son parapluie sous une porte cochère? D'abord, un officier noble n'a pas de parapluie. Un mariage qui n'est pas protocolaire n'est pas durable : Ludendorff se séparera de sa femme. C'est un homme qui n'a pas de principes. Une mésalliance n'est excusable que si elle est cachée. Aucune biographie populaire ne mentionne la mère du maréchal et elle-même, quand elle parlait de son père, le montrait au passage de la Bérésina.

M. Ludwig ne fait pas d'Hindenburg une biographie en règle. Son héros est une figure centrale autour de laquelle gravitent une foule de silhouettes prises sur le vif. Que de traits à retenir! Comment peindre la rage de cabotinage qui caractérise Guillaume II d'un trait plus cruel que celui de Bismarck? « L'empereur serait heureux s'il pouvait tous les jours célébrer son anniversaire. » Certains reprochent à M. Ludwig d'avoir écrit la biographie de Hindenburg, alors que le vieux maréchal a lui-même publié ses Mémoires. Le reproche est assez bizarre; il suppose que les Mémoires du Maréchal disent tout et impartialement. Ce serait un phénomène bien extraordinaire. Des mémoires sont toujours peu ou prou un plaidoyer. Au surplus, le Maréchal n'a pas écrit

lui-même les siens. Là aussi il a eu son chef d'État-Major. C'est le général Mertz qui a tenu la plume comme Ludendorff la tenait pendant la guerre. Il ne faut pas exagérer la bonhomie du récit. Il est égal, coulant, incolore, il n'a rien de personnel en apparence, il l'est beaucoup en réalité. Il est, si l'on peut dire, plein d'omissions. Bismarck a une ligne, le grand théoricien militaire Schlieffen n'est même pas nommé. Les princes le sont sans cesse et avec une admiration sans mélange. Est-elle vraiment sans mélange? Hindenburg raconte que le vieux Guillaume se répétait beaucoup. Il posait toujours la même question. Chaque fois que lui-même eut l'honneur impressionnant d'être reçu par son Seigneur de la Guerre, l'Empereur et Roi ne manqua pas de lui demander à quelle occasion il avait été décoré de l'Ordre des Glaives. « Chaque fois, dit-il, je ressentis la même fierté et la même joie. »

C'est de la naïveté, dira-t-on. Est-ce aussi de la naïveté, après avoir exigé la paix immédiate vu l'impossibilité militaire de tenir davantage que d'attribuer la défaite à la défaillance de l'arrière? « Signez quand même » télégraphie Hindenburg quand il s'agit des conditions rigoureuses de l'Armistice. Et il écrit ensuite : « De même que Siegfried succombe sous le coup perfide de Hagen qui lui plonge son épieu dans le dos, de même notre front à bout de forces, s'écroule. » C'est maintenant la vérité officielle en Allemagne. Hindenburg avait ses raisons pour l'accréditer mais où voir là-dedans la conscience intégrale dont on lui fait honneur? N'est-ce pas plutôt l'occasion de songer à ce que M. Ludwig appelle « les communiqués enthousiastes des victoires non remportées ». La vérité, au cours d'une guerre, subit des deux parts de singulières entorses; le public allemand n'a pas connu la bataille de la Marne, le nôtre n'a pas connu beaucoup mieux celle de Tannenberg. Mais les Mémoires du maréchal Hindenburg ont été écrits après la paix, on aurait pu en attendre plus d'objectivité.

Le lecteur ferme le livre sur une angoissante impression. L'Allemagne militariste et absorbante que symbolise Hindenburg est celle d'hier. On ne voit pas en quoi elle diffère de celle d'aujourd'hui.

***

M. Octave Aubert fut un camarade d'enfance de Louis Barthou, un confident de toute sa vie politique et intellectuelle. Il nous donne sur lui un volume qui n'est pas encore de l'histoire mais qui rendra grand service à ceux qui l'écriront quand le recul du temps le permettra : *Louis Barthou* (librairie Aristide Quillet).

La mort tragique de Louis Barthou a tranché son existence à un âge qui pour la plupart des hommes est celui de la retraite. Elle n'avait pas sonné pour lui. S'il avait parlé à son ami Marcel Prévost de ne plus se présenter au Sénat en octobre prochain, ce n'était qu'une boutade. Il répétait au contraire volontiers que son rôle n'était pas terminé, notamment devant ses confrères de la presse au comité de l'« Association des Journalistes parisiens » dont il était l'actif président depuis seize ans. Barthou appartenait à la génération dont l'enfance avait été marquée d'un trait noir par la guerre de 1870. Il avait été élevé dans l'atmosphère régénératrice qui était celle du pays et de l'Université à la suite de l'année terrible. « Les maîtres, dit M. Gaston Doumergue dans une courte préface, enseignaient aux élèves graves et attentifs le culte de la liberté et de la patrie. » Cette génération, consciente de l'œuvre de relèvement national qui l'attendait, mettait les fortes études classiques au service d'un avenir qu'elle envisageait avec une confiance réfléchie.

Il est intéressant et à beaucoup d'égards mélancolique de suivre dans la biographie de M. Octave Aubert la formation de la jeunesse d'alors. Le cas de M. Barthou est à la fois éclatant et banal. Son grand-père maternel est un forgeron qui ne sait ni lire ni écrire. Son grand-père paternel est un compagnon du tour de France qui s'est fixé à Oloron, son père un soldat de Sébastopol qui a fondé une quincaillerie en voie de prospérité. L'enfant a débuté par l'école primaire, puis a passé par le petit séminaire de sa ville natale dirigé par les pères de Bétharram, et a terminé ses études comme interne au lycée de Pau, ce qui était le sort commun de jeunes Oloronais en quête d'une éducation supérieure.

Les lycées de ce temps-là n'étaient pas l'abbaye de Thé-

lème. Celui de Pau, ancien établissement des Jésuites, datait du XVIIe siècle et avait comme la plupart des autres l'aspect morne d'un couvent. Seule la cour d'honneur avec ses vieux arbres et ses plantes grimpantes au mur, adoucissait la sévérité des couloirs sombres à toute heure et quasi sinistres le soir. La discipline était étroite et les sanctions allaient jusqu'au séquestre; le silence était imposé au réfectoire et dans les rangs, même en promenade jusqu'aux portes de la ville; on se levait à des heures monacales, la toilette était réduite à quelques minutes, le lavabo en zinc aux robinets multiples ne distribuait l'eau qu'au compte-gouttes. Le froid des dortoirs avait comme contrepartie la chaleur lourde des études dont le poêle de fonte passait du rouge à l'extinction avec une déconcertante fantaisie; les lampes à huile, que M. Octave Aubert flatte outrageusement en les qualifiant de lampes à pétrole, filaient volontiers et avaient besoin d'être remontées, ce qui était une distraction encore qu'un peu austère; les sorties étaient rares et les devoirs étaient longs, les grandes vacances ne commençaient qu'en août et celles de Pâques et du Jour de l'An étaient plus courtes qu'aujourd'hui, ce qui les faisait d'autant plus apprécier : « Vous n'aurez plus de vacances », disait dans son discours des prix un professeur à ceux qui allaient quitter le lycée.

Un tel apprentissage de la vie n'avait rien d'amollissant. C'était le brouet de Sparte, mais servi au banquet de Platon, car les élèves et les maîtres croyaient aux chefs-d'œuvre des trois grandes littératures, seules connues et seules jugées dignes de l'être. Tous ceux qui ont passé par là n'en ont pas recueilli les mêmes fruits que Barthou, mais tous en ont gardé une certaine résignation philosophique aux duretés de l'existence, l'idée qu'on ne s'amuse pas tous les jours, le sentiment que le devoir professionnel est au-dessus de toute discussion, l'habitude d'opposer aux abus de pouvoir la solidarité dans la protestation, enfin l'horreur de l'espionnage et de la délation. Ce sont là, après tout, des vertus civiques qui n'étaient pas enseignées dogmatiquement, mais qui flottaient dans l'air des classes, moins hygiénique à coup sûr, peut-être plus salubre que celui d'aujourd'hui.

Les potaches ne lisaient pas de journaux. Les externes leur

apportaient les échos du dehors. Le « Coup d'État » du 16 mai traversa les murs épais du lycée de Pau et de tous les autres. Le *Conciones* n'était pas pour le 16 mai. La jeunesse universitaire était républicaine par définition. Les lycéens de Pau « piquèrent une muette » au préfet qui présidait les prix et ressassait l'éloge de « l'illustre maréchal ». Et ils firent un succès monstre au professeur de philosophie glorifiant les hommes libres. Nous en avons tous fait autant ce jour-là par toute la France. Mais nous n'avons pas eu tous l'année suivante le spectacle réconfortant dont jouirent Barthou et ses camarades. Ils avaient offert par souscription discrète un buste de la République au maire de Pau, un brave entrepreneur qui présidait la cérémonie. Dans son émotion, le digne magistrat municipal « embrassa la République sur les deux joues au milieu d'un délire enthousiaste ». Ce buste historique est encore à la place d'honneur dans le parloir.

On faisait de bonnes études, dans ces conditions. Barthou, ardent au travail comme au jeu, doué d'une mémoire merveilleuse dont il sentait le prix et qu'il a sans cesse cultivée, était naturellement ce qu'on appelle un brillant élève. Il a toujours eu une passion pour Virgile. Ses succès scolaires ont débordé le cadre du lycée. Il eut une nomination au concours académique que notre temps ne connaît plus; il a même eu en 1880 un accessit de philosophie au Concours général des départements, alors distinct de celui de Paris. Remercions M. Aubert de nous l'apprendre car Barthou ne tirait pas vanité de cette petite feuille de laurier et il se laissera inscrire comme membre d'honneur à « l'Association des lauréats au Concours général » sans rappeler qu'il pouvait y figurer comme membre de droit.

Barthou entrait dans la carrière bien armé pour la lutte. Il s'est toujours préoccupé du recrutement de l'élite dans une démocratie. Il en était un bel exemple.

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

TABLEAUX
DE LA CÔTE MÉDITERRANÉENNE

Toulon sommeille. — Après l'émeute récente, Toulon a repris sa physionomie vigoureuse et nonchalante, l'animation de ses rues et, le long du quai de Cronstadt, vers la fin de l'après-midi, cette torpeur et cette activité perdue, qui se déroule devant le miroir huilé de son bassin chargé de coques grises, de cheminées, de mâts et d'agrès.

Nul n'a jamais parfaitement exprimé, parce qu'inexprimable, sans doute, l'attirance, la molle et fluide féerie de cette eau à fleur de pierre, de cette mer dormante, prisonnière, sordide et resplendissante. Elle semble ne pas vouloir être là, mais elle accapare, elle dompte l'attention, la fascine et l'engourdit. Elle se couvre de détritus et d'épaves, qu'elle digère sans répit. Des barques de plaisance, au tendido de guingois, balancent sur elle leur écriteau chargé d'escales toutes proches : Tamaris, les Sablettes, le Mourillon, tandis que, chargés d'équipages dont on ne voit jamais le navire, des canots rapides y creusent de longs sillages.

***

Saint-Tropez ne peut s'endormir. — Il y eut un temps où l'argent semblait courir à la surface de la terre pour y développer un art brutal et facile, y semer des orchestres noirs, rendre chaque habitant propriétaire de sa maison ou de son logement, fournir tout adolescent d'une automobile ou pour

le moins d'une motocyclette, tout vieillard d'un appareil de T. S. F. Un temps, enfin, où le vin, le café, les *drinks*, coulaient à flots, où les cinémas craquaient sous le nombre des spectateurs. Les couturiers et les coiffeurs donnaient des fêtes qui effaçaient le souvenir des fastes de Néron. Dans une nuit, M. Citroën perdait une dizaine de millions, au casino de Deauville, et M. Coty faisait élever dans son château de Montbazon, une chapelle, copiée sur celle de Versailles, dans laquelle il rêvait d'ériger un tombeau à la manière de ceux des Doges, mais dans lequel ce Corse illusionné ne comptait descendre qu'après avoir été nommé consul, puis empereur.

Le monde entier buvait, dansait, aimait, dormait chez nous.

Les Américains fuyaient la prohibition et enrichissaient les fabricants d'apéritifs dont les femmes et les petites amies dépensaient des milliards à leur tour chez les joailliers, les coiffeurs, masseurs et bottiers.

Des prostituées cosmopolites se faisaient offrir des rangs de perles et des solitaires, tels qu'Anne d'Autriche... et la charmante Du Barry n'en portèrent jamais. Des peintres de quinze ans consentaient à vendre leurs pochades dix mille francs à des *collectionneurs*, qui n'auraient pas su reconnaître un Corot d'un Vlaminck, tandis que les éditeurs commandaient poèmes et romans soit dans les prisons, soit dans les nurseries et ne les tiraient qu'à cent exemplaires, vendus au prix dérisoire de cinq mille francs — sur Hollande : ne parlons pas de ceux imprimés sur Japon!

Alors, août venu, jaillirent dans les fastes de la vie à Paris, les joies bohèmes, le *quatz'arts* maritime, les nuits artistes, nudistes, travesties et champagnisées de Saint-Tropez.

Cet eden, où Adam était déguisé en pêcheur de mostelles et Ève en vénus dahoméenne, où l'on vivait dans une promiscuité primitive et décadente, où l'on dansait jusqu'au jour, comptait moins de Français que de Scandinaves, d'Américains, d'Allemands, de Tchéco-Slovaques, etc.

Trois ou quatre chevalets étaient embusqués à chaque carrefour et les habitants louaient des chambres vite transformées en ateliers.

Les premiers véritables artistes émigrés à Saint-Tropez, sourirent d'abord devant cette invasion. Elle gardait encore

une certaine cohésion dans son internationalisme et si, parmi ces peintres, beaucoup possédaient plus d'intentions que de talent, du moins demeuraient-ils réellement pittoresques et, peut-être, étaient-ils capables de s'assagir quelque jour, en évoluant.

Des bourgeois en quête de sensations venaient considérer cette étrange colonie du Var. Ils ne faisaient que passer, dînaient, soupaient même, après danser, mais repartaient et laissaient ce petit port, embusqué dans sa baie bleue, à son carnaval exubérant, vermeil, cosmopolite, miteux et lustré, parfaitement réussi.

Les temps sont changés. Lorsque nous arrivons, au soir tombant, les automobiles alignées le long du quai l'encombrent à tel point qu'il est impossible d'apercevoir la mer derrière les bateaux rangés dans le port, les yachts sur lesquels vivent les gens venus de partout, pour le plaisir d'être vus de tout le monde, à l'étroit sous le soleil, entre le ciel ardent et l'eau qui le réverbère.

Les cafés ont envahi les trottoirs, leurs terrasses s'étalent même où il n'y a plus de cafés, sous des toiles que supportent des montants de fer.

Un monde grouille là, en quête d'apercevoir ces montparnassiens d'autrefois qui ont établi la réputation de Saint-Tropez, mais ont aujourd'hui disparu.

Des dames portent des pantalons de marin, d'autres des *shorts*, de plus en plus courts. Les hommes exhibent des poitrines velues, dans des tricots de couleur, mais on chercherait vainement la fantaisie, la fantaisie que possèdent assez souvent les mauvais artistes mêmes, les velléitaires chez qui l'imagination déréglée détruit le goût du travail. C'est eux qui avaient fait la réputation de Saint-Tropez.

Mais où trouverions-nous encore ces émigrés bizarres, à pantalons rouges, tricots blancs, pieds nus dans des sandales africaines, cette tribu disparate et cohérente, qui comptait des Anglais, des Américains et des Nordiques, des Argentins et des Allemands? Dans combien de chambres-ateliers n'avons-nous pas été emmenés, à la recherche d'une œuvre rare.

Hélas! ces artistes peignaient à peu près tous pareille-

ment, selon des méthodes identiques. Leur soi-disant originalité leur était commune. Elle disparut la crise venue. Ce qu'ils ont laissé de ces années d'après-guerre est aussi « coco » que le 1840 des sous-romantiques. Le temps n'en veut déjà rien garder et mélange le tout, pêle-mêle, dans le même capharnaüm.

Mais ceux qui les ont remplacés, les faux artistes, les sinistres fantaisistes qui ne peuvent avancer dans l'improvisation, l'esprit, le goût, qu'en chaussant les souliers des autres, quel ramassis ils offrent aux regards! Il nous semble dîner dans un de ces restaurants qui avoisinent Montmartre, où vont tenter de se parisianiser les réfugiés allemands, les revendeurs du Sentier, les vagues employés de banque, les bijoutiers qui prêtent sur gage et même cette sorte de braves gens, à jamais ignorants des portes où il faut frapper, qui se fourvoieront toujours.

Au fameux restaurant de l'*Escale*, madame Duc elle-même regarde ses clients d'un soir, sans mot dire. La verve est partie. L'orchestre est bon, un musicien joue de la scie avec talent, mais on n'aperçoit plus un artiste, plus une véritable « petite femme »; et l'on ne saurait plus mettre un nom sur un visage.

Et j'imagine, dans leur Rotterdam, leur Oslo, dans leur Finlande, leur Yougoslavie, dans leur Munich, leur Barcelone, leur Alger, leur Paris, tous ces peintres 1925, devenus commerçants, employés, mariés, pères de famille, ventrus, creusés, n'ayant plus d'argent ou possédant des rentes, et dans le cerveau de qui ce nom vient apporter une nostalgie délectable, à jamais suave et empoisonnée : Saint-Tropez!

***

Jean Cocteau raconte. — L'art de conter, en excellant à dénaturer la vérité, dans le sens de ses effets les plus comiques, mais avec cette pointe d'humanité indispensable qui crée une atmosphère exacte, autour d'un mot rapporté avec fantaisie... Jean Cocteau excelle dans le maniement de ces contrastes, leur mise en scène, leur développement. Et, lorsque l'histoire est narrée, qu'on la croit parvenue à sa fin, elle rebondit,

ricoche, en prépare une autre, qui n'a guère de rapport avec elle, mais qu'il lui adapte avec une déroutante adresse.

Ce don de capter l'attention et de dérider son auditoire, Jean Cocteau le possède depuis toujours. Il l'a perfectionné en vivant, mais ne l'a emprunté à personne.

Ce soir, nous ne sommes que très peu réunis sur le pont du *Sister Anne*, entre les îles de Lérins, au cœur de la nuit. Les courants de la mer font légèrement dériver le bateau sur ses ancres. La table est étroite sur le pont, les convives rapprochés, dans une intimité que rend plus affectueuse le scintillement des constellations parmi les cordages, le silence environnant et le souffle venu du large, qui, parfois, traverse le gréement et nous étreint.

A l'extrémité du couvert, la maîtresse du bord porte une sorte de petite veste du soir de piqué blanc, qui n'a rien de masculin et dont les manchettes qui dépassent l'extrémité de la manche, sont en or, de la grandeur des manchettes empesées des chemises d'hommes; des boutons de saphir y sont glissés dans des traces de boutonnières. La pesante élégance de ces nouveaux bracelets d'or, qui ne sauraient accompagner qu'une petite veste de cette sorte, donnent une impression de... on serait tenté de dire : de luxe inouï, si le mot *luxe*, hélas! bien adultéré par l'emploi qu'on en a fait, ne convenait plus qu'à un produit de blanchissage.

Mrs. Reginald Fellowes, collabore avec ceux et celles qu'elle charge de varier à l'infini ses toilettes. Mais elle n'accepte rien de bon gré; elle l'adapte à son goût, à sa taille.

Bien des femmes semblent tout naturellement nourries de préventions insurmontables contre cette personnalité, qui semble d'ailleurs les ignorer en les comblant de toutes sortes de prétextes d'envier sa constante originalité, ses dons, que seul peut révéler un poète, — comme par exemple cette broche faite d'un grand coquillage de diamants dont l'intérieur est laqué de rose, ou ces ailes de saphir, — les ailes de l'oiseau-bleu — ou, comme ce soir, ces manchettes d'or qui paraissent sur le poignet, entre le piqué blanc et la main.

Leur silence, dès que le nom de Mrs. Fellowes est prononcé, vaut un concert d'éloges et nous devient infiniment doux.

Sur le pont du *Sister Anne*, récemment arrivé des mers

froides au port de Monaco, où sa propriétaire l'a rejoint, autour de la table étroite et longue, les évocations de Jean Cocteau jaillissent comme la lumière minutieusement emprisonnée dans les chambres d'une mémoire pareille à ces lanternes des phares dont les parois tournantes sont composées d'un nombre incalculable de verres grossissants.

Il évoque précisément, avec quelle drôlerie déréglée mais affectueuse! les déjeuners de mademoiselle Rachel Boyer — qui vient de mourir, mais nous l'ignorons encore, — à Neuilly, la grande maison bourgeoise de cette actrice si peu comédienne, à l'accueil débordant de franche cordialité, qui a rendu tant de services à l'*Union des Arts*, qu'elle avait fondée et à l'*Orphelinat des Arts*, dont elle était l'âme.

J'avais déjeuné à cet Orphelinat l'un des premiers jours de juin, à Courbevoie, avec les enfants élevés par ses soins et dont quelques-uns, filles et garçons, avaient fait leur première communion le matin. Je devais partir pour Coppet en auto, dès le repas terminé.

Rachel Boyer et les dames de l'Orphelinat se tenaient au milieu de la pièce vitrée qui servait de hall et dans une partie de laquelle les couverts étaient mis, sur trois rangs de tables alignées. Les petites filles vêtues de blanc parurent les premières, deux à la fois, dans l'embrasure de la porte communiquant avec la partie réservée aux classes.

— Ah! les voilà, les voilà, regardez-les, ces chères petites, — s'écriait Rachel Boyer, en surveillant de ses yeux noirs, auxquels rien n'échappait, le cortège blanc de ces fillettes qui s'approchaient d'elle, le sourire aux lèvres.

— Voyons, mesdemoiselles, tenons-nous bien droites. Sont-elles gentilles! — s'écriait-elle, tandis que les deux premières du cortège venaient avec précaution et de légères hésitations esquisser une belle révérence devant elle, puis s'effaçaient de côté pour laisser paraître le couple suivant.

Les petits communiants suivirent, brassard au-dessus du coude, puis les pensionnaires de l'Orphelinat, qui n'avaient pas encore ou qui avaient déjà fait leur première communion. Et tous se mirent à table, dans l'odeur appétissante d'un déjeuner de pensionnat qui devenait « de famille ».

Je revois ce repas, en écoutant Jean Cocteau qui passe en

revue, après la maison de la bonne Rachel Boyer, des gens disparus, hélas! et qu'il ne semble guère possible qu'il ait connus, sinon, à l'âge de la toupie et du cerceau. Mais il *prépare* inconsciemment les articles qu'il doit écrire, non seulement pour la série de ses *Portraits-Souvenirs*, mais encore pour le récit qu'il va publier de sa croisière, de Villefranche à Toulon, croisière dont ce dîner à bord du *Sister Anne* marque la première escale.

Charmant dîner dont le souvenir va demeurer accroché à l'arbre de ses vacances méditerranéennes, comme un lampion de papier blanc à une branche de cèdre, avec le souvenir de Daisy Fellowes, écrivain, poète, femme, — et même femme du monde à ses moments retrouvés, — dans la douce clarté du lampion et les mystérieuses ténèbres du cèdre!

***

Le Phare de la Garoupe. — Onze heures du soir, au sommet du tertre qui domine le cap d'Antibes, le phare de la Garoupe. Nuit sans lune et froide pour la saison, mais claire et constellée. A nos pieds, — de l'Estérel jusqu'au mont Boron, de Cannes à Nice, — la côte avec sa chaussée bordée de lumières sur vingt-cinq kilomètres de long, ses collines pailletées de feux dansants, ses foyers éloignés qui se situent par un éclat, puis paraissent s'être enfouis dans le velours brumeux de la montagne, pour reparaître soudain, tout clignants à nos yeux.

Ces lumières ainsi dispersées mais continues, certaines massées par place avec plus d'éclat, donnent l'impression d'une ville immense, une capitale dont on retracerait le boulevard central et les quais, les îlots de plaisir nocturne et les faubourgs engourdis. Au ciel les astres pullulent. Parfois, à l'horizon des Alpes, ils semblent appartenir à des ramifications de cette cité schématique, la retourner en la prolongeant au-dessus du paysage étendu à nos pieds.

Mais, ce qui ajoute à ce spectacle une impression inoubliable, c'est, au-dessus de nous, les quatre rayons en croix, laiteux et denses, de la lanterne du phare, qui, par une illusion d'optique, semble plonger sur la côte à peu de distance,

en s'inclinant au-dessus de nos têtes. Entre les sortes d'arêtes de ce plafond courbe et tournant, nous apercevons, alternativement, les lumières terrestres qui pullulent, les étoiles qui scintillent, l'étendue de ce paysage bleu-nuit, aux lignes fondues, cette esquisse lumineuse d'une ville sans limites, sans gratte-ciel, sans usines visibles et qui n'a l'air d'exister que pour dormir ainsi, nonchalamment, sous les étoiles et la protection de ce phare qui la balaie incessamment de ses opaques rayons.

En levant la tête nous suivons le mouvement des deux disques concaves et accouplés de la lanterne du phare aux mille facettes, qui brillent à tours réguliers.

Un de nos compagnons, qui n'est jamais monté sur ce tertre et qui découvre, qui devine plutôt, l'entrée de l'ancienne chapelle que flanquent deux arbres épais, puis le pavillon du sémaphore voisin, que balaient toutes les trois secondes, les rayons lumineux, dit le plaisir qu'il éprouverait de vivre là quelques semaines de la belle saison, dans cette continuelle et sûre féerie.

A l'instant même, je venais de réaliser l'obsession que me causeraient ce chapeau sublime, mais administratif et l'impossibilité de m'abstraire, de demeurer moi-même, un instant, sous cette sorte de plafond bas lumineux, dont la continuelle rotation cause un vertige qui jamais ne s'ancre.

On voudrait enrayer un instant la marche de ces ailes de moulin qui forment sur nos fronts comme une visière de lumière alternant avec la nuit — la nuit sereine et d'apparence immobile, elle, dont les mouvements accélérés dépassent ce que peut concevoir l'imagination...

***

M. Mussolini sait parler. — Ancien ambassadeur des États-Unis à Berlin pendant la Guerre, ayant rendu de grands services aux Alliés et auteur d'un livre retentissant qui lui interdit de retourner en Allemagne, M. Gérard qui est sur la côte, déjeune aujourd'hui chez des amis, avant de prendre à six heures le train pour Rome. Il y sera reçu, dès demain, par M. Mussolini.

— Oh! pure curiosité, — assure l'ancien ambassadeur, d'une voix très douce. — Un chapitre pour mes mémoires!

L'ambassadeur a souri. Dans son visage frais, sous les cheveux blancs, l'expression de ses yeux bleu clair nous permet de penser, en dépit de ses affirmations, que la visite a tout de même plus d'importance qu'il ne lui plaît de donner à croire.

Le maître de la maison, un Anglais qui a occupé des situations importantes dans le gouvernement même, a été reçu, lui aussi, par M. Mussolini, — l'an dernier je crois. Il narre à l'ambassadeur, dans ses moindres détails, le cérémonial de la visite au palais de Venise jusqu'à l'instant, où, en s'ouvrant, la porte du cabinet de travail du *Duce* met l'importun en présence de cet espace sans siège, ni meubles, qui paraît avoir cent mètres de long avec, tout au fond de la salle, le dictateur qui, derrière son bureau, laisse avancer le visiteur sans mot dire, en le dévisageant.

— Quelle phrase aviez-vous préparée? — demande une dame.

— Aucune, — répond notre hôte, en souriant.

M. Mussolini lui a désigné du regard un siège, près du bureau. Sir Henry Norman s'efforce de traduire l'expression des yeux du Duce, brillants d'une lueur intense, qui scrutent l'arrivant, sur sa sellette, le silence impressionnant qui environne ce masque d'un caractère si marqué, dans lequel se devine une interrogation qu'aucun secours de la parole n'accompagne, pas même le banal :

— Vous avez désiré me voir. Qu'avez-vous à me demander?

Tandis que l'atmosphère crie : « Mon temps est précieux, il m'est compté! » aux oreilles de celui qui se demande, en effet, pour quelle raison, par quelle stupide, orgueilleuse et vaine curiosité, il est là.

Sir Henry Norman se plaît à troubler l'ancien ambassadeur des États-Unis qui prend le train pour Rome, à Nice, ce soir même, vers sept heures et qui a reçu son audience, déjà, pour le lendemain.

A la demande : « Quelle phrase aviez-vous préparée? » notre hôte cite pourtant ensuite un vers latin qui fit sourire le Duce. La glace était rompue.

M. Gérard ne s'est point laissé influencer par la description...

ni par l'assurance que lui donne notre hôte anglais que M. Mussolini lui a causé la plus forte impression qu'un homme puisse procurer de nos jours.

Le diplomate américain garde son silence souriant, les yeux fixés sur la Méditerranée, qui trace, au delà des végétations découpées du cap de la Garoupe, son liséré d'azur.

Un souffle léger soulève les pointes de la nappe et les robes de mousseline aux épaules des dames.

Le café servi, M. Gérard prend congé afin d'aller préparer son départ. Peut-être songe-t-il au vers latin du subtil et très érudit sir Henry Norman. Mais son regard de la nuance du myosotis demeure indéchiffrable et souriant.

P.-S. — Trois jours après ce déjeuner, l'ancien ambassadeur des États-Unis était revenu à Cannes, j'eus de nouveau l'honneur de déjeuner avec lui. Il demeurait muet sur cette nouvelle page vécue de ses *Mémoires*, mais parlait de M. Mussolini, sans cacher la considération dans laquelle il le tenait et l'enthousiasme avec lequel il était sorti de l'audience accordée.

***

Maurice Chevalier chante. — Maurice Chevalier fait ce soir l'expérience de quelques chansons nouvelles sur le public varié, disparate, du *Palm Beach* de Cannes. A la fin de septembre, il les chantera dans la revue nouvelle du Casino de Paris.

Dans cette population d'été, flottante, oisive, insatiable, énervée, de la Côte d'Azur, ce n'est pas un petit événement que l'apparition d'un artiste dont le séjour à Hollywood a accru considérablement la popularité. Le nom de Chevalier est aujourd'hui monnaie internationale. Et puis, qu'il se fasse entendre de nouveau, derrière l'orchestre du music-hall de la rue de Clichy, en smoking et coiffé de son habituel canotier, en dépit de ses succès à l'écran, voilà qui plaît à ce magma de sensibilité, de diversité, de curiosité, d'indifférence et d'incompréhension, comme de gentillesse et d'intelligence, qu'on appelle le *public*.

Chevalier, ce nom évoque Paris et sa jeunesse, son espièglerie, sa coquinerie bon enfant, sa grâce et même parfois sa grimace.

Comme dans les sports où les records gagnent chaque saison en vitesse, en résistance, en perfection, le music-hall, qui est le théâtre du sport, a gagné « cent pour cent » sur ses anciennes *performances*, pour s'exprimer dans le langage familier aux gens du métier. Un Chevalier est supérieur à Mayol, lequel était infiniment plus fin, plus observateur et humain qu'un Paulus. Bien d'autres exemples pourraient être fournis, en considérant le nombre de gens de music-hall qui ont joué la comédie avec succès et tenu des emplois au cinéma.

Maurice Chevalier me disait hier qu'en entrant en scène, il s'efforce avant tout d'être ce qu'il est, seul avec lui-même. Il supprime tout bleu autour des yeux, tout fard, pour ne point sentir, déjà, le poids de ce masque isolant que crée le maquillage. Que de générations d'acteurs s'y sont acharnés, cependant, sous prétexte de demeurer plus vivants, d'être frais. Je ne pense avoir connu et vus dans leur loge, entre deux actes, à peine maquillés, que Lucien Guitry et la Duse. Quel effet de naturel ils produisaient en paraissant au milieu des autres.

Cette fureur de maquillage où l'on a vu verser tant d'acteurs et d'actrices de talent, qui perdaient là le bénéfice de leurs qualités, est un reste du théâtre de la Foire, du temps où les malheureux comédiens devaient se peinturlurer à l'excès pour attirer les spectateurs, aux lueurs des chandelles et des quinquets fumeux.

Maurice Chevalier l'a compris d'instinct et je l'entends me redire, avec beaucoup de simplicité, à peu près textuellement, des choses que madame Duse m'a dites, lorsque j'allais rendre visite à la plus émouvante tragédienne des temps modernes, à l'hôtel de la rue de Rivoli où elle aimait descendre. Ainsi, Sophocle et Euripide rejoignent les couplets de Villemetz. Le public n'en sait rien, bien entendu, mais il dépiste, au fond du délicieux entremets qu'on lui sert, des saveurs qui ne relèvent plus de la pâtisserie, ni de la chansonnette.

A Cannes, ce soir, les nouvelles chansons de Chevalier déchaînent l'enthousiasme de dames brillantes de diamants,

aux ongles d'un rouge de fleur de grenadier ou de pétunia, — des dames de toutes classes, mais expressément calquées les unes sur les autres. Toutes s'y sont beaucoup diverties, mais n'en n'ont pas tout saisi. Ces nouvelles romances font sans cesse deviner le comédien de grande classe qui ne demanderait qu'à s'exprimer. Pourtant « l'enfant de la balle » qu'est demeuré l'acteur aujourd'hui célèbre dans le monde entier, préfère être le premier, dans un genre où il est supérieur à son emploi, que critiqué, sans doute dans des emplois prisés par des gens dont c'est le métier de reprendre les efforts de ceux qui créent, pour les détruire, parfois systématiquement, cyniquement aussi, en dépit d'exceptions heureuses... car tous les critiques ne sont pas des ratés.

Mais, tout ceci, ce n'est pas Chevalier qui le pense, car, pour lui, son travail compte seul, son « boulot », comme il dit.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La Bourse de Paris a été tout naturellement dominée, comme les Bourses étrangères, durant les premières séances du début de septembre, par les inquiétudes qu'en furent les débats diplomatiques relatifs à la question italo-abyssine.

Toutefois, c'est assurément notre marché qui, jusqu'à l'heure où nous devons écrire cette chronique, a montré, dans une atmosphère internationale troublée, le plus de calme et de sérénité.

Il l'a dû pour une grande part, sans aucun doute, à sa position technique parfaitement saine mise en évidence, une fois de plus, par les conditions dans lesquelles s'est opérée la liquidation mensuelle de fin août. Aussi dès le lendemain les cours de nos valeurs pouvaient-ils se redresser vigoureusement, avec un volume d'affaires très sensiblement élargi, en dépit des préoccupations causées par la politique extérieure. Les rentes qui avaient pris, comme il était du reste logique, la direction du mouvement ne tardaient pas à être vaillamment suivies par bon nombre de nos grandes valeurs nationales.

Évidemment nul ne peut prévoir, à l'heure où j'écris, comment va évoluer la délicate question actuellement soumise aux débats, de la Société des Nations.

Mais si nous évitons dans les prochains jours les heurts encore redoutés, il semble bien que nous pourrons alors envisager, et peut-être pour un temps proche, les conséquences du redressement économique mondial, qui paraît de plus en plus en train de s'opérer. A cet égard le raffermissement du marché de New-York, depuis quelque temps, est significatif. La hausse y fait des progrès sérieux, et, surtout le développement des transactions y revient aux chiffres impressionnants des périodes de prospérité. Il s'agit sans doute d'un envol spéculatif qui peut comporter de dangereux chocs en retour. Néanmoins on doit constater que cette spéculation s'appuie sur une amélioration véritable des indices économiques.

D'autre part, il semble aussi que l'on se rapproche d'une stabi-

lisation des monnaies anglo-saxonnes. Il n'est plus; il ne saurait être question de la déchéance de notre franc. Il faudra bien arriver à régler définitivement le sort de la Livre et du Dollar. Les circonstances économiques y poussent elles-mêmes. Le plus tôt, maintenant, serait vraisemblablement le mieux.

Chez nous un fait actuel de grande importance est la hausse du blé qui pourra, à la longue, entraîner la revalorisation d'autres produits agricoles. En un mois, la valeur de la récolte s'est trouvée accrue de plus de deux milliards : ce résultat est des plus heureux, non seulement parce qu'il doit accroître le pouvoir d'achat de l'agriculture, mais parce qu'il contribuera à dissiper le malaise paysan et fortifiera la position du Gouvernement à la rentrée des Chambres.

Des perspectives nouvelles, plus favorables, peuvent donc ainsi être envisagées. Les capitaux soucieux de leur sécurité et de leur productivité ne doivent pas négliger de les surveiller afin d'être en mesure d'en tirer les conséquences qu'elles pourraient commander. Nous ne devons pas nous dissimuler que la crise que nous venons de subir et qui a sévi dans les domaines politique, économique et social, a modifié et continue de modifier profondément, dans ces divers domaines, l'équilibre des valeurs.

La politique actuelle d'abaissement du coût de la vie susceptible d'affecter selon toutes probabilités les sociétés d'alimentation, de même le nouveau régime des alcools doivent toucher assez sérieusement certaines distilleries.

J'ai préparé une étude très précise à leur sujet, je la tiens à la disposition des porteurs qui m'en feront la demande.

Je me propose par ailleurs d'étudier au cours de mes prochaines chroniques toutes les variations qui se produiront sur les cours de toutes les valeurs boursières.

J'accueillerai avec plaisir les suggestions que pourraient me donner mes lecteurs dans cet ordre d'idées.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).